MASTER
NEGATIVE
NO. 91-80383-5

MICROFILMED 1991

COLUMBIA UNIVERSITY LIBRARIES/NEW YORK

as part of the
"Foundations of Western Civilization Preservation Project"

Funded by the
NATIONAL ENDOWMENT FOR THE HUMANITIES

Reproductions may not be made without permission from
Columbia University Library

COPYRIGHT STATEMENT

The copyright law of the United States -- Title 17, United States Code -- concerns the making of photocopies or other reproductions of copyrighted material...

Columbia University Library reserves the right to refuse to accept a copy order if, in its judgement, fulfillment of the order would involve violation of the copyright law.

AUTHOR:

CHAUFFOUR, VICTOR

TITLE:

ETUDES SUR LES REFORMATEURS DU...

PLACE:

PARIS

DATE:

1853

Master Negative #

91-80383-5

COLUMBIA UNIVERSITY LIBRARIES
PRESERVATION DEPARTMENT

BIBLIOGRAPHIC MICROFORM TARGET

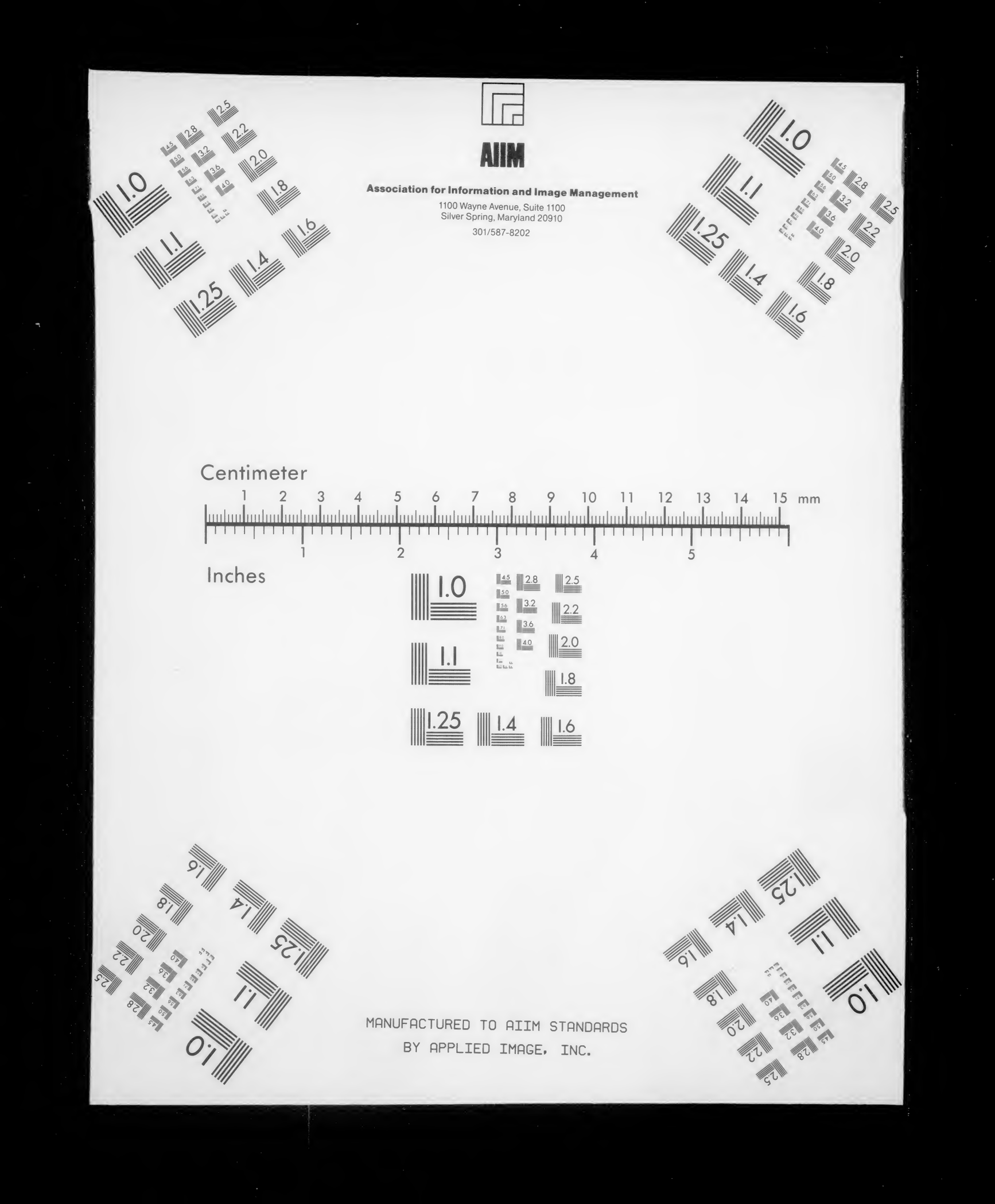
Original Material as Filmed - Existing Bibliographic Record

```
BKS/SAVE  Books       FUL/BIB   NYCG91-B97171          Acquisitions     NYCG-ME
Record 1 of 0 - SAVE record
+
  ID:NYCG91-B97171    RTYP:a    ST:s   FRN:     MS:       EL:       AD:11-18-91
  CC:9668  BLT:am      DCF:?   CSC:?   MOD:    SNR:      ATC:       UD:11-18-91
  CP:nyu     L:fre     INT:?   GPC:?   BIO:?   FIC:?     CON:???
  PC:r      PD:1991/1853       REP:?   CPI:?   FSI:?     ILC:????  MEI:?   II:?
  MMD:      OR:    POL:     DM:     RR:        COL:      EML:      GEN:   BSE:
  040     NNC‡cNNC
  100 10  Chauffour, Victor,‡d1819-1889.
  245 10  Etudes sur les reformateurs du xvie siecle‡h[microform],‡cpar V. Chauf
        four-Kestner.
  260 0   Paris,‡bC. Hingray,‡c1853.
  300     2 v.‡c18 cm.
  LDG     OCLC
  QD      11-18-91
```

Restrictions on Use:

TECHNICAL MICROFORM DATA

FILM SIZE: 35 mm REDUCTION RATIO: 11X
IMAGE PLACEMENT: IA (IIA) IB IIB
DATE FILMED: 12/27/91 INITIALS MED
FILMED BY: RESEARCH PUBLICATIONS, INC WOODBRIDGE, CT


AIIM
Association for Information and Image Management
1100 Wayne Avenue, Suite 1100
Silver Spring, Maryland 20910
301/587-8202
Centimeter
Inches
MANUFACTURED TO AIIM STANDARDS
BY APPLIED IMAGE, INC.

943.015 C39

Columbia University
in the City of New York
Library

Bought from the
F. A. Schermerhorn
Fund
1899

ÉTUDES

SUR LES

RÉFORMATEURS

DU XVIE SIÈCLE

TOME PREMIER

— PARIS —

IMPRIMERIE DE J. CLAYE ET Cᵉ
RUE SAINT BENOIT, 7

ÉTUDES

SUR LES

RÉFORMATEURS

DU XVIᵉ SIÈCLE

PAR

V. CHAUFFOUR-KESTNER

I

ULRICH DE HUTTEN — ZWINGLI

PARIS
CHARLES HINGRAY, LIBRAIRE-ÉDITEUR
RUE DES MARAIS SAINT-GERMAIN, 20
PRÈS DE L'ÉCOLE DES BEAUX-ARTS

1853

COLUMBIA UNIVERSITY LIBRARY

Je réunis deux études non moins différentes par leur objet que par la manière dont elles sont traitées J'ai tâché de conserver au pamphlétaire de la Réforme quelque chose de sa verve ; à son plus grand logicien, la fermeté et la netteté de la déduction-logique. Je n'ai pas eu la prétention de peindre une époque immense; mon seul but a été d'esquisser à larges traits deux des figures les plus originales d'un des plus grands siècles de l'histoire.

ERRATA DU TOME PREMIER.

Ce livre ayant dû être imprimé loin des yeux de l'auteur, il s'est glissé un certain nombre de fautes que le tecteur voudra bien corriger. On n'indiquera ici que les plus importantes.

Introduction, p. 1, ligne dernière, au lieu de *tous les* chrétiens sont frères, *lisez* tous les chrétiens sont prêtres.

P. 97, lig. 13, *au lieu* de la liberté, *lisez* la vérité.
P. 154, lig. 3, mes, *lisez* nos.
P. 201, lig. 4, par, *lisez* pour.
P. 215, lig. 10, sécurité, *lisez* sérénité.
P. 240, lig. 9, Théodore, *lisez* Thomas.
P. 244, lig. 11, comme un point, *lisez* comme point.
P. 252, lig. 1, des, *lisez* les.
Id. lig. 9, immuable, *lisez* incurable.
P. 255, lig. 5, sincère, *lisez* singuliére.
P. 258, lig. 4, roides, *lisez* froides.
P. 269, lig. 11, envoya, *lisez* désigna.
P. 273, lig. 2, discret, *lisez* désert.
P. 253, lig. 13, changerait *lisez* chasserait.
P. 334, lig. 4, le *lisez* la.
P. 361, lig. 15, 16 et 17, au lieu de ; mettez :

6,0,'99F
JUN 9 1899 Lebbie 30

Toutes les libertés sont sœurs, ou plutôt, il n'y a qu'une seule liberté, fille indomptable de la conscience. Le progrès de la civilisation consiste à dégager la liberté du joug de la nature et du joug des institutions à faire de chaque homme un homme, à conquérir pour tous le plein et entier exercice de leurs facultés physiques, intellectuelles et morales. Dans cette divine progression de l'histoire, chaque ruine qui se fait dans l'antique esclavage, annonce et prépare une ruine nouvelle. C'est pourquoi ceux qui au XVIe siècle ont dit : *tous les Chrétiens sont frères*, sont les ancêtres légi-

272717

times de ceux qui, au XVIIIe siècle, ont déclaré : *tous les hommes sont égaux.*

Dans ce long enfantement de la liberté à travers les âges, dont les grandes journées s'appellent le Christianisme, la Réforme, la Révolution, la Réforme a eu cette gloire de revendiquer et de reconquérir pour la liberté son sanctuaire même, la conscience. Aussi, chercher des exemples dans cette époque mémorable, ce n'est pas nous éloigner de notre temps. Nous avons vu de nouveau la liberté chassée de l'arène qu'elle remplissait de sa grande voix : elle est rentrée dans son sanctuaire, et, de cette retraite féconde, elle sortira plus forte, plus grave, plus sûre d'elle-même, pour marcher à de nouveaux triomphes. Que les faibles désespèrent, c'est la conséquence et le châtiment de leur faiblesse. Mais que les forts eux-mêmes se

troublent et perdent courage, cela ne doit pas, cela ne peut pas être : car la liberté ne périra pas. Qui dira tous les orages qu'elle a subis ! Que de fois elle a été battue par les vents et abandonnée sur la plage comme un vaisseau démâté ! et le lendemain elle voguait de nouveau plus belle et plus majestueuse ! Mais elle demande dans ses défenseurs un esprit ferme et un cœur intrépide. Elle dédaigne les lâches qui la croient morte, parce qu'ils n'osent la soulever de la tombe où l'on prétend l'avoir couchée sans retour, et où elle sommeille pour quelques heures seulement. Elle n'a que faire de larmes et de lamentations : elle veut des actes et les fortes paroles qui engendrent les actes.

Ces paroles, je crois les avoir trouvées dans les écrits de Hutten, et je les redis à

mes contemporains, heureux si elles entretiennent ou rallument dans quelques cœurs une étincelle du feu sacré qui a animé tant de héros.

Zurich, 29 juillet 1852.

ULRICH DE HUTTEN

I.

Ulrich de Hutten naquit, le 21 avril 1488, d'une des plus nobles familles de la Franconie, de ce pays où tout homme était noble. Depuis le xe siècle, les Hutten s'étaient fait un nom honorable dans les conseils et dans les armées, et au commencement du XVIe siècle, ils avaient trente chevaliers au service de de l'Empire. La noblesse franconienne était considérée, à cette époque, comme le type le plus parfait de la chevalerie en Allemagne. Elle avait conservé son indépendance

après la formation des principautés territoriales, et quand, presque partout ailleurs, la petite noblesse avait été, de gré ou de force, soumise à la souveraineté des princes, elle ne relevait que de l'Empire, c'est-à-dire d'une idée plutôt que d'une réalité. C'était une sorte de démocratie noble qui prenait bien sa place à côté de la démocratie bourgeoise des villes, et qui, non moins que celle-ci, était pénétrée d'un remarquable esprit de liberté joint à un sentiment très-profond de l'unité nationale.

Le château de Steckelberg, manoir des Hutten, était situé à quelques lieues de Fulda, sur les confins de la Franconie et de la Hesse. C'était une de ces résidences féodales dont Hutten nous a laissé la description : « Nos châteaux ne sont pas construits pour notre plaisir, mais pour notre sécurité. Tout est

sacrifié au soin de la défense. Ils sont resserrés entre des remparts et des fossés : les salles d'armes et les écuries prennent la place des appartements. Partout l'odeur de la poudre, des chevaux, des troupeaux, les cris des chiens, des bœufs, et, sur la lisière des grands bois qui nous entourent, les hurlements des loups. Toujours l'agitation; des allées et des venues continuelles : notre porte, ouverte à tous, laisse souvent passer des assassins et des voleurs. Chaque jour, c'est un souci nouveau. Si nous maintenons notre indépendance, nous risquons d'être écrasés entre des ennemis trop puissants : si nous nous mettons sous la protection de quelque prince, nous sommes forcés d'épouser toutes ses querelles. Nous ne pouvons sortir sans une escorte. Pour aller à la chasse, pour rendre visite à un voisin, il nous faut

mettre le casque et la cuirasse. Toujours, partout la guerre [1]. » La guerre, tel fut, en effet, jusqu'à la fin, l'état normal de la société féodale. Hutten ne la détestait pas, comme nous le verrons; mais il la voulait ennoblie par son but, par la grandeur des résultats à conquérir.

II

Nous ne savons rien de la première enfance de Hutten; mais on devine ce qu'elle pouvait être au milieu des mœurs sauvages dont on vient de lire le tableau. A onze ans, ses parents l'envoyèrent à l'école de l'abbaye de Fulda. Ils avaient quatre fils, et,

1. Lettre à Pirkheimer.

quoique Ulrich fût l'aîné, comme il était d'une complexion faible et de petite taille dans cette famille de géants, ils pensèrent qu'il ne saurait mieux faire son chemin dans le monde qu'en passant par le couvent. Hutten apprit avec ardeur, avec succès tout ce qu'on pouvait apprendre dans l'école, alors célèbre, de l'abbaye, et surtout les premiers éléments des langues anciennes; mais il ne prit pas goût à la vie monastique. « Ayant entrevu le monde, dit-il plus tard, il me sembla que, dans tout autre état, je pourrais vivre d'une manière plus agréable à Dieu, plus utile aux hommes. » Dès lors, avec cette résolution nette et courageuse qui ne transige pas avec le devoir, son parti fut arrêté. Rien ne put le décider à prendre l'habit.

Il était encouragé dans sa résistance par

son condisciple Crotus Rubianus, qui resta son ami, et par Eitelwolf de Stein, qui fut son plus utile protecteur. Celui-ci s'adressa d'abord aux parents du jeune homme, et les supplia de ne pas contrarier sa vocation. Il les trouva intraitables, et, comprenant d'où venait leur résistance, il se tourna vers l'abbé de Fulda : « Comment n'avez-vous pas honte, lui dit-il un jour, de tuer un si beau génie ! » L'homme d'État et d'expérience avait deviné dans l'écolier le grand homme futur; mais le moine l'avait deviné aussi, et n'en fut que plus ardent dans ses obsessions. Il fit briller aux yeux du jeune homme les dignités, les honneurs dont le couvent ouvrait l'accès : Hutten resta inébranlable. Il le menaça : c'était le moyen de le rendre encore plus obstiné. Alors l'abbé fit intervenir les parents. Le père ordonna,

jura que si son fils n'obéissait pas, il ne le reverrait plus : la mère pleura, supplia. Mais la loyale nature du jeune homme ne pouvait sacrifier ni à l'ambition, ni à la crainte, ni aux affections même qui furent toujours si vivaces dans son cœur, les instinctives répugnances de sa conscience. Pour échapper à de nouvelles obsessions, il s'enfuit de Fulda. Il avait alors seize ans (1504).

Amère, mais salutaire initiation aux grandes luttes de la vie ! Plus tard, d'autres séductions seront tentées, d'autres périls le menaceront; mais, dans cette première épreuve, il s'est nourri du pain des forts. Après ce qu'il a souffert alors pour rester fidèle à sa conscience, rien ne lui coûtera plus. Il perdit pour longtemps sa famille. Son père ne voulut plus le voir ni s'occuper de lui.

III

En sortant de l'abbaye, Hutten alla d'abord à Erfurth, où il put voir Luther ; mais bientôt il se rendit à Cologne, où le rejoignit son ami Crotus Rubianus. Cologne était la plus ancienne et la plus illustre université de l'Allemagne : les deux jeunes gens y arrivaient, pleins d'ardeur, pour y chercher la science.

La science ! Mais laquelle ? La scolastique régnait encore en maîtresse ; ce fut donc la dialectique qu'ils étudièrent d'abord : « Nous apprîmes à fulminer des arguments, à nous assommer à coups de syllogismes, à soutenir jusqu'à trente propositions, à prouver le pour

et le contre. » Vaine et misérable gymnastique, qui, au lieu d'exercer l'esprit et de le redresser, le faussait au contraire et le contournait ! Pourtant cette étude ne fut pas perdue : l'écolier se souviendra plus tard de ses maîtres dans sa grande et triomphante querelle contre les théologiens de Cologne.

Mais Hutten n'égara pas longtemps dans ces voies obliques la naturelle droiture de son esprit. Il suivit bientôt le penchant qui l'entraînait vers l'antiquité classique. Il fut l'élève assidu et préféré de Ragius Æsticampius, qui, en face de la vieille science des scolastiques, enseignait avec un grand succès la science nouvelle des langues et des littératures anciennes. C'était l'invincible instinct de l'époque. Les temps approchaient où l'esprit humain briserait les langes qui avaient pu protéger son enfance, mais qui

s'opposaient depuis longtemps à sa libre croissance. Pour se préparer à cette lutte décisive contre le dur esclavage du moyen âge, le monde moderne cherchait ses meilleures armes dans l'antiquité. Contre cet amas de subtilités, de nuages qui voilaient la lumière, quoi de mieux, en effet, que d'évoquer la sereine et limpide raison des Grecs, le bon sens pratique des Romains?

Mais le vieux monde, la vieille science, ne voulaient pas céder la place. Nous verrons plus tard quels coups il fallut frapper pour conquérir aux lettres anciennes un peu d'air et de liberté. Les théologiens de Cologne lancèrent contre Ragius l'accusation qui a tué Socrate, l'éternelle accusation qui se dresse contre toute science à son début. Ils l'accusèrent d'être un novateur, un corrupteur de la jeunesse, et l'expulsèrent de l'Université.

Plus tard, nous les retrouverons avec les mêmes passions; mais les temps auront marché, et leur haine aveugle se brisera contre la sainte ligue du bon sens, de la science et de l'esprit.

Ragius porta son enseignement à Francfort-sur-l'Oder, où le margrave de Brandebourg venait de fonder une Université. Hutten l'y suivit : il y fut reçu maître l'un des premiers, et paya de son premier poëme l'hospitalité qu'il y trouva [1].

IV.

De 1506 à 1514, Ulrich de Hutten ne nous apparaît qu'à de longs intervalles. Il se

1. C'est un panégyrique en l'honneur de la marche de Brandebourg.

mit à voyager pour s'instruire. Comme Ulysse, auquel ses contemporains l'ont souvent comparé, il eut à souffrir des caprices des ondes, des perfidies des hommes, et des persécutions d'une destinée contraire. Il visita d'abord le nord de l'Europe; plus tard, il apparaît à Rostock, à Wittemberg, à Vienne, semant sur sa route des poésies très-admirées. Ces voyages, entrepris sans ressources, furent souvent très-pénibles : sur la Baltique, il essuya une effroyable tempête; en Poméranie, dans ce pays des Cyclopes, comme dit un de ses amis, il fut dépouillé de son mince bagage. Il voyageait à la façon des chevaliers errants, ou comme l'ont fait si longtemps les étudiants d'Allemagne, allant au hasard, à pied, vivant d'aumônes, sans souci et sans inquiétude, certain de trouver toujours quelque abbé amateur de beaux vers, ou

la table hospitalière du paysan. Quelquefois le charme de sa conversation lui valait un accueil flatteur; à Olmütz, par exemple, l'évêque, après l'avoir hébergé plusieurs jours et traité magnifiquement, lui donna au départ un cheval et quelque argent.

En 1512, Hutten était à Pavie au moment où les Français défendaient cette ville assiégée par les Suisses. Ce séjour fut pour notre héros une succession de malheurs. S'étant pris de querelle avec quelques soldats de la garnison, il eut à subir contre eux, dans sa petite chambre d'étudiant, un siége en règle. Il se crut perdu, et se disposa à mourir en poëte : il composa son épitaphe, qui est très-belle en latin. Puis quand, la ville étant prise, il pensa pouvoir sortir en liberté, les vainqueurs feignirent de le prendre pour un Allemand au service de la France, et, sous ce pré-

texte, le maltraitèrent, le dépouillèrent. Il se hâta de fuir cette ville de malheur, et se réfugia à Bologne. La misère l'y suivit et devint tellement pressante, qu'il entra comme simple soldat dans l'armée de Maximilien : « Si je te racontais ce que j'ai souffert en Italie, dit-il plus tard à son ami Pirckheimer, tu entendrais une tragédie étonnante et tellement lugubre que tu aurais peine à me croire. » Cela ne l'empêchait pas de faire des vers en l'honneur de l'Empire, contre ses ennemis. A son retour, ses amis le pressèrent de les dédier à Maximilien : il le fit, mais d'un ton si fier qu'on ne put le prendre pour un courtisan.

Aussi, ne retira-t-il aucun avantage ni des vers ni de la dédicace ; mais Eitelwolf de Stein le recommanda à l'archevêque de Mayence, Albert de Brandebourg, qui le

reçut et le traita en ami. Il composa en son honneur un poëme, que l'on considère comme l'un de ses meilleurs ouvrages en vers latins. Il ne le fit imprimer que sur les instances de son protecteur et avec une répugnance marquée : « Si je pouvais te refuser quelque chose, certes je n'aurais pas consenti à cela. Tu sais à quel péril je m'expose. Tu connais les idées, les mœurs des nobles allemands : on les prendrait pour des Centaures plutôt que pour des chevaliers. Un jeune homme s'applique-t-il aux sciences, ils se le montrent du doigt comme un être dégénéré, comme l'opprobre de sa famille et de la noblesse. Aussi, plusieurs qui étaient en bon chemin se sont retournés et ont courbé la tête sous le joug du préjugé. Ne sommes-nous pas condamnés à entendre chaque jour ces Centaures qui nous crient qu'ils sont les co-

lonnes de la patrie, qu'en eux seuls est la vraie noblesse, et qu'eux seuls enfin sont aptes aux grandes choses, à la paix comme à la guerre? »

Je note cette première expression d'une plainte qui revient souvent dans les écrits de Hutten. Il reproche à la noblesse allemande sa grossièreté, son ivrognerie, son mépris pour les sciences et pour les arts. Une de ses ambitions fut de combattre et de détruire ce préjugé des nobles qui considéraient la culture des lettres comme une marque de roture. Aucun noble du XVIe siècle ne dédaignait la noblesse : Hutten parle souvent avec complaisance de l'illustration de sa famille ; mais par un sentiment déjà tout moderne, il était plus fier encore de l'illustration personnelle : « Je fais peu de cas, dit-il à Pirckheimer, de la noblesse qui ne vient que du hasard de

la naissance et à laquelle ne s'ajoute aucun mérite personnel. Quant à moi, je voudrais m'anoblir moi-même et transmettre à mes descendants quelque lustre que je n'aie pas hérité de mes aïeux. »

V

Nous touchons au moment où Hutten, revenu de ses longs voyages, va commencer son œuvre. Malheureux, errant sur la terre, battu par les flots, atteint d'une maladie honteuse [1] qui le fera souffrir toute sa vie et qui hâtera sa mort, qu'a-t-il acquis? Une

1. Toutefois, on n'en rougissait pas à cette époque. Il en décrit les horreurs et le traitement dans un livre dédié à l'archevêque de Mayence et traduit en allemand par un docteur en théologie.

grande chose, l'*expérience*. Il a vu le monde de près : il connaît ses passions, ses besoins, ses vices, ses grandes aspirations. Il sait que du Nord au Midi il est dans l'attente et ne demande qu'une impulsion. Il connaît les mots qui le réveilleront. Il a souffert : il sera du parti de ceux qui souffrent. Il a pu étudier sur place les secrets de la tyrannie romaine : il la frappera au cœur. En même temps, il a développé le don intérieur : il est resté poëte, il est devenu savant : il a acquis une connaissance parfaite des merveilles du génie grec et latin remises en lumière par la Renaissance. Ses vers lui font partout des admirateurs, des amis. Des jeunes gens se mettent en route pour l'entendre, sur la vague nouvelle qu'il a ouvert un cours. Il a l'une des premières places parmi les savants de ce siècle érudit. Et sa science n'est pas la

science morte des livres et des formules vaines; elle est l'instrument de l'affranchissement. Cet esprit de liberté qui l'avait pénétré, dès sa première enfance, dans ses forêts natales, que ses premières luttes avaient développé en lui, et qui avait été le sentiment le plus vivace de son aventureuse jeunesse, il le rapportait élargi, éclairé, épuré par la méditation et par le travail. Il y ajoutait un amour ardent de sa patrie, une foi passionnée dans la grandeur de la mission qu'elle avait à remplir dans le monde. Nul plus que lui n'a eu l'orgueil de la nationalité, la haine de toute domination étrangère. C'est là, parmi tant de traits de ce caractère original, sa plus incontestable originalité. Ce qui l'indigne, ce qui le révolte dans la puissance pontificale, c'est, comme chrétien libre, le joug qu'elle fait peser sur la conscience; mais en même

temps, et surtout, c'est l'empire qu'elle prétend exercer sur l'Allemagne. Aussi, quoiqu'il ne néglige pas de percer de ses traits les plus aigus et les mieux dirigés la corruption inouïe de la cour de Rome, il peut compter à bon droit comme le représentant du côté politique de la réforme, de même que Luther, qu'il a précédé et encouragé dans la lutte, en représente surtout le côté religieux.

Hutten était petit; son corps fut courbé de bonne heure par la maladie et par les épreuves qu'il subit dès sa jeunesse. Mais son visage expressif, ses yeux animés traduisaient immédiatement toutes les impressions de son âme. Ses ennemis s'effrayèrent souvent de l'énergie terrible qu'ils trouvaient dans ce fier regard; ses amis n'y lisaient que la noblesse, la générosité de son esprit et de son cœur. Son caractère était d'une douceur ex-

trême, sans morgue, sans prétentions, plein de prévenances et d'attentions pour les femmes, pour les enfants, pour les plus humbles des hommes. Durant ses années les plus heureuses, Budée loue en lui ces qualités aimables, et Zwingli le salue du même éloge à la fin de sa vie, quand tant de malheurs et de déceptions auraient pu l'aigrir. Son esprit, nourri d'études sérieuses, élargi par l'observation attentive des hommes et des choses, avait un charme irrésistible : il éclatait en remarques fines, en rapprochements curieux, en saillies inattendues. Tous les hommes instruits et distingués de son temps furent ses amis et le restèrent. Un seul, Érasme, le trahit à la dernière heure; mais Érasme, épris de la vie facile, trahit moins l'homme que le malheureux.

Tel était Hutten, quand un événement tra-

gique le jeta au milieu des mêlées de son temps.

VI.

Il apprit en même temps la mort de son protecteur, de son ami Eitelwolf de Stein, et l'assassinat de son cousin Jean de Hutten par le duc de Wurtemberg. Il donna au premier un souvenir touchant et attendri ; au second, une vengeance mémorable.

Les Hutten avaient rendu d'importants services au duc de Wurtemberg. Dans une révolte des paysans, ils lui avaient amené la noblesse franconienne qui lui donna la victoire. Ils se croyaient assurés de son amitié. Le duc protestait de sa reconnaissance. Il demanda au vieux Louis de Hutten de lui confier son fils qui passait pour le chevalier le plus accompli de la Franconie. Il lui fit les plus brillantes promesses : il voulait s'acquitter envers ce jeune homme de ce qu'il devait à la famille. Le jeune Hutten hésita longtemps, comme s'il avait le pressentiment de sa destinée ; mais le père ne crut pas devoir refuser l'occasion de fortune qui se présentait pour son fils.

Le duc combla de faveurs le jeune chevalier. Il ne voulait pas se séparer de lui. Le noble jeune homme se livrait avec bonheur aux enchantements de cette vie de cour où, par une rare faveur, il jouissait à la fois de l'amitié du prince et de la bienveillance des grands et du peuple. Bientôt un lien plus doux l'y attacha : il épousa la fille du maréchal de Wurtemberg.

Après quelques mois d'un bonheur sans

mélange, il apprit de sa femme elle-même qu'elle était aimée du duc. Cette nouvelle le frappa comme un coup de foudre. Il courut chez le duc avec la douleur d'un ami affligé, plutôt qu'avec le ressentiment d'un mari outragé. Il lui reprocha sa passion, et le supplia de la combattre ; mais lui, dans l'ivresse du désir, se jeta à ses pieds, et ne rougit pas de lui demander d'autoriser son amour pour sa femme, lui permettant en retour d'aimer la duchesse. Le jeune homme repoussa avec mépris cet infâme marché. Dès lors sa résolution fut prise de quitter la cour, et de soustraire sa femme à des obsessions dont il ne la savait pas encore complice.

Après de longs retards amenés par la mauvaise volonté du duc, son départ était fixé, quand il fut invité à une dernière partie de chasse. Il se rendit chez le duc, sans mé-

fiance, sans armes. Le duc était armé. Il fit l'accueil le plus gracieux au jeune homme : il voulut l'avoir à ses côtés pour causer plus familièrement avec lui. Bientôt ils se trouvèrent séparés de la cour. Arrivés au plus épais de la forêt, à un endroit où les deux chevaux ne pouvaient marcher de front, le duc fit passer le premier le malheureux jeune homme. Tout à coup il se jette sur lui, par derrière, en criant : A toi, Hutten! et le frappe de son épée. Il lui fait sept blessures mortelles ; puis, ajoutant à son crime un dernier outrage, il détache la ceinture du mort, et, la lui passant autour du cou, il le pend à un arbre. Quand il revint, pâle, les yeux hagards, les mains teintes de sang, il dit à sa cour épouvantée, qu'il venait, en vertu de son droit comme franc-juge, de faire justice d'un adultère! (8 mai 1515.)

La fatale nouvelle se répandit rapidement en Allemagne, et la souleva d'horreur. Partout le duc ne rencontrait que l'indignation et le mépris; mais lui, comme s'il se croyait au-dessus du châtiment, faisait parade de son crime, et vivait publiquement avec sa maîtresse.

VII.

Hutten était aux eaux d'Ems quand il apprit d'un ami l'épouvantable forfait. Sa première pensée fut au regret, à la sympathie pour le père de la victime; mais il ne voulait pas verser de larmes stériles : il était résolu à poursuivre la punition du coupable.

Il se hâta de se réconcilier avec son père, et prit en main la cause de la famille. Lettres,

poésies, discours, il emploie tout pour soulever l'Allemagne contre le tyran. Il dirige contre lui cinq harangues, cinq philippiques pleines de verve et de colère. Il donne au latin, à cette langue morte, toute la vie de son âme ardente. Il ne dissimule pas la passion qui l'anime : il lui laisse toute sa véhémence, toute sa rudesse. Il demande aux princes de juger le coupable, de le punir, et il ne leur cache pas que s'ils s'y refusent, les Hutten sauront bien se faire justice eux-mêmes.

« Sachez, princes, comment vous serez jugés si vous abandonnez notre cause. Tout le peuple allemand sera saisi d'une légitime indignation : on maudira votre orgueil, votre dureté; on vous rendra solidaires du crime que vous n'aurez pas puni. Votre honneur est en jeu; songez-y bien. On se dira qu'il

est votre pair cet homme, qui devrait être exclu de toute communion avec les hommes. Que la justice fasse son office, et ne nous contraignez pas à recourir à la force. Quant à moi, rien ne me fera supporter une telle offense : je ne renoncerai qu'avec la vie à punir ce grand coupable. Ces sentiments sont ceux de tous les miens, et combien d'autres les partagent ! Si vous nous abandonnez, il ne nous restera qu'à prendre les armes, et alors que deviendra l'Allemagne ? Du moins elle saura que ses malheurs ne nous sont pas imputables, que nous avons tout fait pour obtenir justice, et que nous n'avons donné le signal de la guerre que malgré nous, et contraints par votre abandon. »

Dans ces harangues, Hutten apparaît comme le vengeur d'une famille outragée, et, comme on l'a dit, il exerce une véritable

vendetta. Mais ces discours ont dans sa vie une importance plus grande encore : ils révèlent à l'Allemagne, et peut-être à lui-même, outre le grand écrivain, l'homme politique. Hutten fait de sa cause une cause nationale, et l'élève à la hauteur d'une affaire d'État.

Dès le début, il rappelle le service que les Hutten ont rendu au duc de Wurtemberg, et voici comment il apprécie cette première révolte des paysans souabes :

« Une conjuration avait été formée contre lui. Les paysans ne pouvaient plus supporter sa tyrannie, ses impôts, ses rapines, ses extorsions de toute espèce ! Combien l'Allemagne aurait été agitée ! quels périls, princes, vous auraient menacés par la faute d'un seul, si cette contagion s'était répandue ! Car, quoique dans le principe, leurs demandes ne fussent que trop justes, les méchants se sont glis-

sés parmi eux et ont corrompu leurs premiers desseins; tous les hommes pervers se sont jetés dans leurs rangs, et dès lors il ne fut plus question que de massacrer les nobles, de piller les riches, de tout bouleverser. Voilà le péril qui menaçait l'Allemagne. Les chevaliers franconiens envoyés par Louis de Hutten, ont sauvé l'Allemagne; ils ont sauvé le duc, mais ils n'ont pu le guérir des vices qui amèneront de nouveau les mêmes tempêtes! »

Certes, cette appréciation de l'insurrection des Jacques allemands n'est pas celle qu'accueillera l'histoire. Elle sera plus sympathique pour ces pauvres paysans qui se soulèvent pour échapper à un joug intolérable, et combattent vaillamment autour du soulier ferré (*Bundschuh*) qui leur sert d'étendard. Mais elle ne niera pas que bien des violences, des

atrocités, ont souillé une cause juste en soi, et, tout en faisant la part de l'ignorance, elle s'inclinera devant le premier jugement impartial qu'un noble ait porté sur ce grand mouvement populaire.

Hutten raconte ensuite le crime, et réclame le châtiment du coupable : « On le doit à l'honneur de la patrie; on vous le doit, Souabes. Il est temps de vous délivrer de l'exécrable joug de ce tyran! Non! ne croyez pas que nos chevaliers soient allés pour protéger cet homme, pour seconder ses abominables passions. Nous nous sommes armés moins contre vous que pour l'Allemagne, et si nous l'avions pu, nous vous aurions tous sauvés. Ses violences, sa tyrannie, ne nous sont point imputables, elles sont le crime de sa seule perversité. Et qui en a souffert plus que nous! Son impunité l'a

encouragé à de nouveaux forfaits. Il s'est cru tout permis : il a confisqué vos biens, détruit vos maisons, tué vos meilleurs citoyens. C'est là une grande raison pour lui infliger un châtiment exemplaire : l'Allemagne ne sait que trop ce qui résulterait de son impunité ! »

A ces discours, Hutten ajouta un dialogue qui a pour titre *Phalarismus*. C'est la rencontre de Phalaris et du duc de Wurtemberg aux enfers. Phalaris se réjouit de voir un homme, son égal en cruauté. Il lui donne pourtant quelques bonnes leçons de tyrannie :

« Avant tout, affranchis ton âme de la crainte des Dieux et de tout sentiment d'humanité. Plus un homme sera bon, vertueux, plus tu le redouteras comme un ennemi, et tu te hâteras de t'en défaire : c'est le moyen

de te faire craindre. En même temps, tu auras soin de t'attacher quelques hommes par tes largesses : ils chanteront tes louanges dans le peuple. Prodigue-leur sans compter l'argent que tu auras pris aux autres. Une grande affaire, c'est d'avoir de bons espions qui te rapportent bien exactement ce qu'on fait, ce qu'on dit, ce qu'on pense. Quoi que tu fasses, arrange-toi de manière à donner une apparence honnête à tes actes, pour que si l'on ne te voit pas faire le bien, on n'ait pas du moins la preuve certaine que tu fais le mal. Souvent même tu feras quelque chose de juste, de noble, de courageux. C'est là un grand point : ne l'oublie pas. Une seule bonne action bien constatée effacera le souvenir de plusieurs crimes. En somme, dirige toutes les forces de ton esprit à discerner ceux que tu dois craindre, ceux que tu peux sé-

duire. Et si, malgré tout, tu te trouves en quelque grand péril, il te reste un moyen suprême, souvent essayé en Allemagne, jamais bien exécuté : gagne le petit peuple en l'appelant à la curée des riches. Quant à tes plaisirs, s'il t'arrive d'aimer une femme, et que son mari te la refuse, débarrasse-toi de l'insolent, mais en secret. Voilà les règles; si ce Syracusain les avait suivies, il ne serait pas devenu de tyran maître d'école. »

Ces écrits firent une impression immense en Allemagne. Cependant l'Empereur hésitait à punir un prince, et ce ne fut qu'en 1519 que la vengeance frappa le coupable. Mis au ban de l'empire, il fut chassé du Wurtemberg par le peuple indigné, appuyé par une armée que Franz de Sickingen commandait, et où Hutten servait. C'est là que commença l'amitié des deux chevaliers.

Je ne veux pas suivre le détail de cette guerre : mais je devais insister sur un événement qui eut une influence incalculable sur la vie de Hutten. Il avait pénétré dans les affaires politiques de l'Allemagne : il en avait étudié, pour le besoin de sa vengeance, tous les ressorts. Sa parole était sortie du petit cercle de savants qui jusqu'alors l'appréciaient seuls : elle s'était essayée à parler au peuple, et avait retenti, avec un merveilleux éclat, dans la nation tout entière. Son nom était associé dans l'imagination populaire, à la triste légende qui l'attachait si fortement : il avait sa place dans la complainte. En même temps il avait vu de près les princes : il savait leurs ambitions, leurs brigues, et combien l'Empereur, le représentant vénéré de l'unité nationale, avait au fond peu de pouvoir. Il connaissait l'un des maux

de l'Allemagne. Il avait entrevu l'autre dans ses voyages, et bientôt il devait l'étudier mieux à Rome même. Mais auparavant, il livra sa première grande bataille au fanatisme religieux et remporta l'une de ses plus éclatantes victoires.

VIII.

L'opposition naturelle des scolastiques et des humanistes ne pouvait manquer d'aboutir à une lutte déclarée. En effet, il ne s'agissait de rien moins que de l'empire des âmes, de la direction des esprits, d'un monde moral nouveau qui voulait se substituer à un monde vieilli. Elle éclata toutefois, cette lutte suprême, d'une manière inattendue; car

lorsque les questions sont résolues dans les esprits, le moindre incident les fait pénétrer de vive force dans les faits.

L'un des plus modérés et des plus timides parmi les adhérents de la nouvelle méthode, donna le signal de ce combat mémorable. Jean Reuchlin était un érudit plutôt qu'un esprit original et sympathique; son esprit manquait de hardiesse; son style, d'éclat et de chaleur; mais il avait au plus haut degré la passion de l'étude. Partout où il pouvait recueillir quelques miettes tombées de la table des maîtres, comme il le dit lui-même, il se hâtait d'accourir. A Paris, au Vatican, à Florence, à Bâle, il avait fait sa moisson, et il s'était hâté d'appeler le monde à la partager avec lui. Il apporta un secours incontestable aux lettres latines, en publiant un dictionnaire; aux études grecques, en publiant

une petite grammaire. Il n'épargna ni peine, ni argent pour se procurer les anciens auteurs, soit en manuscrit, soit dans les éditions sorties des presses italiennes. Le premier, en Allemagne, il eut un Homère complet. Mais sa curiosité insatiable ne s'en tint pas à l'antiquité classique. Il se tourna aussi vers l'hébreu. « Personne avant moi, dit-il avec un légitime orgueil, n'avait su réunir en un livre les règles de la langue hébraïque, et dût l'envie en mourir de dépit, je suis et reste le premier. *Exegi monumentum ære perennius.* » Pour cette étude, il s'était lié avec plusieurs rabbins, et ceux-ci l'avaient initié aux mystères de la kabbale. Mais ce n'est pas de là que vint l'orage qui le troubla dans ses doctes travaux.

Pfefferkorn, un juif converti, avait publié un livre où, avec le fanatisme d'un néophyte,

il accusait ses anciens coreligionnaires d'adorer le soleil et la lune, et d'outrager le christianisme de la manière la plus odieuse. Ce livre fut accueilli comme une bonne fortune par les théologiens de Cologne, et surtout par Hochstraten, prieur des Dominicains, et nommé inquisiteur pour les trois Électorats ecclésiastiques. Ils représentèrent les livres juifs comme dangereux, et sentant l'hérésie, et demandèrent à l'Empereur de les faire brûler. Maximilien n'y répugnait pas trop; mais ses conseillers, dont plusieurs appartenaient à la nouvelle école, et qui tous détestaient l'Inquisition, jugèrent à propos de consulter les facultés de théologie et les hommes les plus versés dans la littérature hébraïque. Les théologiens de Cologne n'hésitèrent pas à se ranger du côté d'Hochstraten : ils rédigèrent un mémoire où ils établirent

savamment cette chose bizarre, que les juifs étaient des *hérétiques*, et que, comme tels, l'Empereur avait le droit et le devoir de sévir contre eux. Les facultés de Paris, d'Erfurth, de Louvain, de Mayence, furent naturellement du même avis; mais Reuchlin se prononça en sens contraire, et il eut pour lui tous les hommes indépendants et éclairés.

Il avait été consulté par l'archevêque de Mayence, et répondit avec un remarquable esprit de modération. Il représenta que plusieurs livres des juifs ne pouvaient qu'être très-utiles au christianisme, que le plus grand nombre ne s'en occupait pas, et que par conséquent, s'il était absolument nécessaire de brûler, il fallait au moins faire un choix. Cette modération fut un crime aux yeux des fanatiques. Le mémoire de Reuchlin, destiné au seul archevêque de Mayence, fut

communiqué, on ne sait comment, à Pfefferkorn et aux théologiens de Cologne. Ils l'attaquèrent aussitôt avec la plus extrême violence. Reuchlin répondit. Sa réponse fut brûlée. Il répliqua. Alors il fut cité devant le tribunal de l'Inquisition.

Le moment était décisif. Il s'agissait pour les Dominicains d'assurer leur autorité, toujours contestée, d'asseoir définitivement l'Inquisition au cœur de l'Allemagne qui la repoussait avec horreur. Pour les novateurs, il s'agissait de conquérir la liberté et la sécurité.

C'était donc une guerre à mort, et tout le monde le sentait. Les pouvoirs établis firent tout pour prévenir une lutte qui pouvait les emporter tous. Le tribunal s'étant constitué à Mayence, en octobre 1513, l'archevêque lui ordonna de se séparer. Le pape renvoya

l'affaire devant l'évêque de Spire, qui condamna les accusateurs de Reuchlin.

Mais les théologiens ne se tinrent pas pour battus : ils brûlèrent de nouveau les écrits de Reuchlin. Les facultés étrangères en firent autant, notamment celle de Paris, quoique l'opinion se prononçât énergiquement en France contre cet excès d'intolérance. Fort de cet appui, Hochstraten se tourna vers le pape, et partit lui-même, avec une suite nombreuse et beaucoup d'argent, pour plaider à Rome la cause de la vieille théologie contre les humanistes. L'embarras du pape fut grand : comment acquitter Reuchlin sans blesser ces puissantes universités, vraies colonnes de l'Église, et ces ordres religieux, dont le concours était si nécessaire pour la vente des indulgences ? Et comment le condamner, sans soulever une tempête dont nul ne pouvait calculer les suites?

Le pape ordonna le sursis. Au fond, les humanistes avaient vaincu.

IX

Hutten chanta la victoire avant même qu'elle ne fût remportée ; tant il avait confiance dans la force de l'école nouvelle !

Le *Triomphe de Capnion* (Capnion était le nom savant de Reuchlin) est l'une des plus remarquables productions de Hutten. Après l'éloge du vainqueur, comme dans les triomphes antiques, il lui fait un cortége des vaincus. Il est plein d'une énergie sauvage ; il peint en traits brûlants la corruption des ennemis de toute vérité, de toute liberté, leur

ignorance, leur superstition, leur barbarie. Il fait leurs portraits, par exemple celui de l'inquisiteur Hochstraten :

« Parle-t-on de Dieu, de religion, soudain il crie : Au feu! au feu! Écrit-on quelque livre : Au feu le livre et l'auteur! Dis-tu vrai? Au feu! Faux? Au feu! — Au feu! pour une action juste; pour une action injuste, au feu! Il est tout de feu; il respire du feu; il se nourrit de feu! Au feu! au feu! telle est sa première et sa dernière parole! »

Dans ce poëme, la satire ne rit point. C'est le premier cri de la conscience indignée : il est violent, même brutal. Plus tard, Hutten [1] sera plus modéré dans la forme, mais non moins incisif : il prendra l'arme légère du

1. Hutten n'avait pas signé ce poëme. Il parut sous le nom d'*Eleutherius;* mais tout le monde reconnut notre héros sous ce pseudonyme.

ridicule. Cette fois, il s'est armé de la lanière et de la massue, et il écrase les hommes noirs (*obscuri viri*). Marquons bien cette première apparition de Hutten sur le champ de bataille qu'il ne désertera plus. Voici son manifeste :

« Ceignez-vous les flancs, théologistes, et hâtez-vous de vous enfuir. Nous sommes plus de vingt conjurés pour votre infamie et votre ruine. Nous le devons à l'innocence de Capnion, à votre scélératesse, à la république des lettres. Nous le devons à la religion que vous avez enveloppée de ténèbres, à qui nous avons rendu la lumière. Jérôme a reparu : l'Évangile a vu le jour. Beaucoup d'auteurs grecs et latins ont été publiés. Le travail est ardent partout, et vous, que faites-vous? De quel droit usurpez-vous le titre de théologiens, vous qui avez réduit cette noble science

à répéter de vains bavardages, de stériles et verbeuses inepties de vieillards? Vous ne savez que persécuter ceux à qui nous devons tant de merveilles. Beaucoup se disposent à vous combattre. J'entre le premier dans la lice, non pas que je sois le plus habile, mais je suis le plus impatient. Sus donc, conjurés! à l'œuvre! à l'œuvre! Nos fers sont brisés! Le sort en est jeté [1] : reculer est impossible! Non! les Turcs ne sont pas plus odieux que ces hommes! Mais l'Allemagne a des yeux maintenant : le voile est levé : on vous voit en pied! Vous avez régné trop longtemps par la fatalité du destin ou par le crime de ceux qui l'ont souffert. Quel pontife si inique qui nous a imposé ce joug! Et quel empereur si lâche qui l'a toléré! Mais vous

1. C'est la première fois que je rencontre ce mot qui sera plus tard la devise de Hutten.

vous êtes levés à temps contre Capnion. Quand elle vous a vus attaquer un tel homme, l'Allemagne n'a plus pu se faire illusion : elle a senti que son honneur était en jeu! Elle s'est levée tout entière pour le défendre! Réjouissez-vous donc avec moi, compatriotes; mais que cette victoire, si rude à remporter, vous apprenne en même temps où doit s'arrêter votre patience! »

X.

Presque en même temps que le *Triomph de Capnion* parut cette satire puissante, connue sous le nom d'*Epistolæ obscurorum virorum*, et qui a fait tant de mal aux moines et à la papauté. La fable est très-simple : ce

sont des lettres supposées écrites par des moines et des théologiens (quelques-unes par des juristes ou des médecins) à Ortvin Gratius, qui était, avec Hochstraten et Tunger, à la tête des persécuteurs de Reuchlin. Rédigées dans le mauvais latin, qui était la langue usuelle des moines de cette époque, ces lettres emploient les tournures de phrase, les sentences familières à ces derniers représentants de la scolastique. Elles dévoilent, avec une naïveté pleine de finesse, l'histoire secrète des ordres mendiants, leurs vices, leur haine de toute instruction sérieuse, leur ignorance, leurs brigues contre Reuchlin et les partisans des humanités. « Cet écrit, dit Herder, cité par un biographe, frappait si juste, dépeignait si fidèlement les Pfefferkorn, les Ortvin et toute leur engeance, qu'on les y retrouvait tels que Dieu les avait

faits. C'est une satire nationale, pleine de feu, d'esprit, et d'une merveilleuse exactitude de détail. Ne m'opposez pas, fins connaisseurs, le mot de pamphlet; toute satire vive et juste est un pamphlet. Plus le pamphlet est général et frappant à la fois, mieux il vaut. Et celui-ci frappait loin et juste. La satire tiède, qui n'est ni chair ni poisson, n'a jamais corrigé ni chair ni poisson. Ce livre a été très-utile, pourquoi? Il était tout à fait vrai! Il vivait comme tout ce que Hutten a écrit! »

Et, en effet, la grande perfection de ce livre, c'est la vérité, tellement que ceux qu'il couvrait de ridicule le prirent d'abord au sérieux. « Il est curieux de voir, écrit Thomas Morus à Érasme, combien les *Lettres des hommes noirs* plaisent aux savants et aux ignorants. Quand ceux-ci nous voient rire à

cette lecture, ils imaginent que nous rions seulement du style qu'ils consentent à ne pas défendre ; mais sous cette langue un peu barbare, disent-ils, quelle abondance de maximes excellentes ! C'est dommage que ce livre n'ait pas un autre titre : il se passerait cent ans, que ces imbéciles ne comprendraient pas à quel point ils sont joués. » Érasme raconte de même que, dans le Brabant, un prieur des Dominicains acheta un grand nombre d'exemplaires pour en faire hommage à ses supérieurs, ne doutant pas que le livre eût été écrit en l'honneur de leur ordre ! « Et voilà les Atlas qui se croient destinés à soutenir l'Église croulante ! »

Cette satire, le plus grand monument de ce genre en Allemagne, rappelle en plus d'un point notre immortelle *Ménippée*. Elle remet aussi en mémoire le grand nom de

Voltaire. Comme l'œuvre de ce grand homme, elle a la verve, la vivacité, quelquefois trop de liberté de langage, la personnalité incisive et implacable, l'esprit enfin qui couvre tout. Elle fait jaillir le ridicule de la même source ; elle s'attaque volontiers aux mêmes objets, aux histoires des saints apocryphes, des reliques imaginaires. Elle se moque, par exemple, comme Voltaire l'a fait, je crois, quelque part, de ces trois rois de Cologne qui sont peut-être trois paysans de Westphalie. Enfin, elle aime à chercher dans les Écritures mêmes ses traits les plus acérés, et l'histoire d'Ézéchiel, certaines maximes trop pratiques de l'Ecclésiaste et certaines crudités, sans doute symboliques, des prophètes se trouvent ici comme dans les *Facéties*.

Il est dans la nature d'un tel travail de ne pouvoir être traduit. Plutôt que d'essayer

une traduction impossible, j'aime mieux renvoyer au livre lui-même. Cette fois encore, l'ironie, au service du bon sens, a vaincu. Les ordres mendiants et le vieil échafaudage scolastique, dont ils étaient le plus ferme appui, ne s'en sont jamais relevés.

Les moines d'Allemagne ne s'y trompèrent pas comme ceux d'Angleterre et de Brabant. Ils sollicitèrent, ils achetèrent, dit-on, du pape un bref qui ordonnait de brûler le livre et ses auteurs *quand ils seraient connus;* car ce pamphlet avait paru sans nom d'auteur. On l'a revendiqué quelquefois pour Reuchlin, pour Érasme; mais, dès le premier moment, les amis et les ennemis furent d'accord pour reconnaître, dans la plus grande partie, la main qui avait écrit le *Triomphe de Capnion,* et la critique moderne a mis ce fait hors de doute.

Il est permis de penser que le jugement du pape fut moins sensible aux auteurs que celui d'Érasme. Tant que les lettres furent manuscrites, Érasme y avait pris goût plus que personne : il en avait appris plusieurs par cœur; il les récitait à ses amis; il les envoyait comme des merveilles à ses illustres correspondants de France et d'Angleterre. Quand elles furent publiées et que la tempête éclata, il eut peur d'en être cru l'auteur, et se hâta d'écrire que ces lettres lui déplaisaient fort, qu'il appréciait la fine ironie, mais que toute personnalité lui était odieuse.

Hutten put se consoler de ce lâche abandon en contemplant le succès de son œuvre. La guerre s'ouvrait par une victoire : ce premier succès fut pour lui un présage et un encouragement.

Dès cette première journée, la lutte s'était

engagée au-dessus de la tête de Reuchlin : il disparaît presque dans la fumée de la bataille. Cependant, il faut dire comment se termina ce premier épisode. En 1520, après l'éclat jeté par les écrits de Hutten et de Luther, les Dominicains obtinrent enfin la condamnation de Reuchlin. Mais les temps étaient bien changés : l'Allemagne ne tint nul compte d'un acte qui, naguère encore, aurait conduit le condamné sur un bûcher. Seulement le protecteur de tous les opprimés, l'ami de Hutten, Franz de Sickingen, prit en main la cause de Reuchlin; il fit si grand'peur aux Dominicains qu'ils promirent en toute hâte de ne jamais inquiéter le protégé du brave chevalier. Reuchlin mourut la même année.

XI

Quelle plus triste condition que d'être méconnu par ses proches, par ceux-là mêmes à qui l'on sacrifierait tout, hormis sa foi ! C'est la suprême tentation, celle à laquelle les plus fermes esprits savent seuls résister. Elle ne fut pas épargnée à Hutten.

Dans sa première douleur, après le crime qui l'avait plongée dans le deuil, sa famille s'était rapprochée de lui. Hutten s'était hâté d'accourir. Mais il fut loin de recevoir l'accueil qu'il avait droit d'attendre après une si longue absence, après tant de malheurs. On ne lui dissimula pas le dédain qu'on avait pour des études qui faisaient son honneur et

sa joie. Qu'avait-il appris? Rien. Qu'était-il? Un savant, un poëte, un être inutile, presqu'un opprobre pour les siens. « Un jour, dit-il plaisamment, un noble ami de la famille, demandant à l'un des miens de quel titre il devait me saluer : « Hélas! répondit-« il, il n'est encore rien! » Encore s'il avait consenti à entrer au couvent! Ce n'est pas que son père fût au fond très-fâché qu'il lui eût désobéi en ce point : il avoua un jour à Crotus Rubianus, avec un mélange de rancune et d'amour-propre paternel, qu'il ne croyait pas que son fils fût fait pour une telle vie. Mais, en père prévoyant, il voulait qu'il fût quelque chose, et Hutten n'était rien, pas même docteur. « Il faut être docteur ou tout au moins maître (*ès lois*) ou bachelier, sinon l'on n'est rien. On ne demande pas ce que vaut un homme, mais ce

qu'il est. La fortune, le titre sont tout; la vertu, rien. »

Trois grands chemins conduisaient à une position dans le monde : la guerre, le couvent, le droit. La guerre? Malgré son incontestable bravoure, Hutten y était impropre, puisqu'il était savant. Ses parents, ses amis regardaient avec mépris ses membres pliés par la maladie et par l'étude, son front creusé par la pensée, ses mains plus habiles à manier la plume que l'épée. — Le couvent? Rien ne pouvait vaincre l'horreur que Hutten en avait prise à l'âge même qui pare et embellit tout. — Restait le droit. Les docteurs faisaient très-bonne figure dans la société du XVIe siècle. Ils peuplaient les cours des princes et de l'Empereur. « Ils remplissent comme des éponges l'oreille des grands; ils sont leurs conseillers, leurs agents en toute

affaire de paix ou de guerre. Qu'on soit docte, peu importe, pourvu qu'on soit docteur ; avec ce titre, on est sûr d'être bien reçu partout. Les princes se ruinent pour les enrichir [1]. » Pour tout dire, être docteur ce n'était pas déroger, même pour un noble franconien. Il fut décidé que Hutten irait en Italie conquérir ce titre précieux.

Hutten partit avec répugnance ; il aurait mieux aimé se rendre à Bâle, auprès d'Érasme, pour continuer, sous ce maître illustre, ses chères études grecques et latines. Cependant il était résolu à satisfaire la volonté de ses parents, et il travailla avec une consciencieuse ardeur. Mais il ne fut pas gagné à la science des bartholistes, à cette science stérile et vaine, que les derniers glossateurs

1. Préface du *Nemo*.

avaient établie dans les écoles en attendant que Cujas et Donneau les en chassassent. Il n'en prit que ce qu'il fallait pour détester, en connaissance de cause, cette fausse science qui prétendait emprisonner dans des formules surannées, immobiliser dans la mort ce que la vie sociale a de plus vivace : le droit ! Et par une contradiction plus apparente que réelle, avec l'esprit même de la Renaissance, il se rattacha avec une ardeur réfléchie aux derniers vestiges du droit national. C'est que pour lui, l'antiquité n'était pas un modèle que le monde moderne dût copier servilement ; ce qu'il cherchait en elle, c'était l'étincelle sacrée qui devait rallumer le flambeau de la vie. « Combien l'Allemagne était plus heureuse, s'écrie-t-il dans la préface du *Nemo* [1], avant l'invasion de ces

1. Cette préface, sous forme de lettre à Crotus Rubia-

bartholistes qui sont venus, avec leurs innombrables volumes, prendre la place des bonnes coutumes de nos aïeux! Quelles cités mieux gouvernées que celles qui leur ferment leurs portes! Voyez les Saxons des bords de la Baltique; combien chez eux la justice est rapide et juste : ils ne consultent que leurs coutumes, tandis que nous, nous traînons nos procès pendant vingt ans à travers les avis contradictoires de trente-six docteurs. Quelle idée se faire de leur science, quand tous leurs livres ne leur apprennent pas à dire le droit d'une manière uniforme.»

Mais surtout il vit sur place, à Rome même, la corruption de l'Église. Tous ceux qui ont

nus, défend la cause des humanités contre les théologistes et les bartholistes. Elle est l'un des documents les plus importants pour l'histoire de la renaissance. Quant au poëme auquel elle sert d'introduction, c'est un long jeu de mots, quelquefois spirituel, mais sans grand intérêt.

vu la Rome papale au temps de sa grandeur, en rapportent au fond la même impression. Boccace, Hutten, Luther, Montaigne, Rabelais, ne diffèrent que dans l'expression de leur dégoût. La papauté, qui croyait avoir brûlé dans Huss le dernier hérétique, et qui, après les tentatives infructueuses de Bâle et de Constance, ne redoutait plus un concile général, qu'elle était d'ailleurs résolue à ne jamais convoquer, se livrait sans retenue et sans crainte à tous les débordements. Après le règne sanglant et scandaleux des Borgia, le règne belliqueux de Jules II, où l'on vit un Italien combattre les Italiens, un pape canonner des chrétiens, pour réaliser les desseins d'une détestable ambition. Les assassinats, la débauche, les vices les plus honteux, le luxe le plus effréné, les courtisanes, un cortége d'hommes infâmes autour des

princes de l'Église, la paresse, l'ignorance, la mauvaise foi, le parjure dans les relations publiques et privées, voilà le tableau que les historiens et les voyageurs ont fait de la cour de Rome. Et pour couvrir des dépenses sans mesure, l'argent soutiré, extorqué à la chrétienté sous le prétexte de la guerre, toujours ajournée, contre les Turcs, ou de l'église, toujours inachevée, de Saint-Pierre, la vente presque publique des dignités ecclésiastiques, les annates rendues plus fréquentes par la nomination systématique de vieillards aux bénéfices, le prix du *pallium*, et cet infâme trafic des indulgences, où l'on vendait le ciel, où tout pardon s'achetait, même celui des crimes sans nom! L'Allemagne, qui a toujours eu, à un très-haut degré, le sentiment religieux, était de tous les pays le plus maltraité, le plus épuisé.

Hutten s'indignait de voir le mépris dans lequel était tombée en Italie la patrie des Othon et des Frédéric. Il revint, jurant dans son cœur une haine éternelle et une guerre sans relâche à la tyrannie, à la corruption papale.

Son séjour en Italie fut marqué par deux incidents qui lui firent grand honneur en Allemagne. Un jour, sur le chemin de Viterbe, il entendit cinq Français qui se moquaient de l'empereur Maximilien. Il intervint pour défendre son empereur. La discussion s'échauffa : on en vint aux injures, puis aux coups. Les épées furent tirées. Les cinq Français attaquent à la fois Hutten : lui, appuyé contre un mur, soutient le choc, tue l'un des agresseurs, et met les autres en fuite. Forcé de quitter Rome pour échapper à leur vengeance, il se rend à Bologne. Là,

une querelle s'engage entre les étudiants allemands et les Italiens. La cause est portée devant le podestat, et Hutten chargé de parler pour ses compatriotes; il le fait avec une telle hauteur, que le podestat veut le jeter en prison.

Il fut obligé de quitter l'Italie sans avoir obtenu le titre de docteur. En revanche, l'empereur Maximilien, à qui ces aventures étaient faites pour plaire, lui donna l'accolade de chevalier et le titre de poëte et d'orateur impérial [1]. La couronne de lauriers avait été tressée, et fut posée sur la tête du poëte

1. L'on a conservé le diplôme qui lui confère cette dignité avec tous les priviléges y attachés: dès ce moment, Hutten prend le titre de *Poëta et orator*. Il est représenté au frontispice de ses écrits, armé de toutes pièces, le front ceint de lauriers; plus tard, quand la guerre contre Rome fut commencée, il a, dans ses portraits, la main sur la garde de son épée, tirée à moitié du fourreau.

par la perle d'Augsbourg, la belle Constance, fille de Peutinger (avril 1517).

XII.

En voyant son fils couronné poëte et orateur impérial, le père de Hutten pensa qu'il était enfin quelque chose, et se consola de ne pas le voir docteur. Il le reçut fort bien à son château de Steckelberg, où Hutten séjourna quelque temps, incertain sur ce qu'il allait entreprendre, et s'il devait se fixer auprès de l'Empereur ou de son ancien protecteur l'archevêque de Mayence.

Ses loisirs ne furent pas perdus pour la cause à laquelle il avait voué sa vie. En décembre 1517, il lança sa déclaration de

guerre au pape, et commença la campagne par la publication du livre de Laurent Valla, sur la donation de Constantin. Ce livre, comme plusieurs des écrits de Hutten, fut imprimé au château de Steckelberg; car ces champions de la liberté ne se séparaient pas de l'arme puissante d'affranchissement que leur avait fournie le génie de Guttenberg!

La donation de Constantin, cette audacieuse imposture sur laquelle se fondent la souveraineté temporelle du pape et ses prétentions séculaires à la domination de tout l'Occident, est maintenant jugée. Les auteurs catholiques eux-mêmes ne la défendent plus : comme pour les fausses décrétales, ils ont été forcés de reconnaître qu'elle est apocryphe, et de se rejeter sur une tradition qui ne serait légitime que si les monuments d'où elle découle l'étaient eux-mêmes. Mais,

au XVe siècle, la critique n'avait pas encore fait son œuvre, et la papauté n'a jamais rien abandonné de ce qu'elle croyait pouvoir encore défendre. Laurent Valla démontre avec un luxe d'érudition qui maintenant nous fait sourire, que Constantin n'a pas donné un monde au Saint-Siége; que l'eût-il donné, la donation serait nulle, l'empereur n'ayant pas eu le droit de démembrer l'empire, et le pape, le vicaire de celui dont le royaume n'est pas de ce monde, ayant bien moins encore eu qualité pour recevoir des royaumes; qu'enfin, en supposant la donation faite et valable, elle serait caduque, les papes s'étant rendus indignes de leurs droits par leur exécrable tyrannie. « Je le dirai, car, fort de l'appui de Dieu, je ne crains pas les hommes. Non, je n'ai pas vu un pape qui ait songé au bonheur du peuple, ou qui seu-

lement ait bien administré. Qui est-ce, sinon le pape, qui sème la guerre entre les peuples pacifiés? Il a soif des richesses d'autrui, et dissipe les siennes. Il trafique non-seulement de l'État, mais de l'Église elle-même et du Saint-Esprit. Il veut reprendre, dit-il, sur d'injustes détenteurs, les biens donnés par Constantin! Eh! qu'importe à l'Église? Quand le pape posséderait tous ces territoires, l'Église en serait-elle moins déshonorée et ébranlée par tant de crimes, par cette luxure, ces passions furieuses! Le pape donne l'excuse et l'exemple de toutes les infamies. Nous pouvons lui dire avec saint Paul et Isaïe : « Vous blasphémez le nom de Dieu parmi les nations; vous prêchez contre le vol et vous volez; vous dites anathème aux idoles et vous êtes sacrilége; vous ordonnez d'obéir aux lois et vous prévariquez contre les lois. »

Puissé-je voir le jour où le pape ne sera plus le vicaire de César, mais celui de Jésus-Christ, où l'on n'entendra plus cette chose horrible que les chrétiens font la guerre à l'Église, que l'Église combat Pérouse et Bologne. Non! ce n'est pas l'Église qui combat les fidèles, c'est le pape! Alors le pape sera en vérité le Père sacré de tous les peuples : loin de souffler la guerre entre les chrétiens, du haut de sa majesté pontificale, il apaisera les discordes que d'autres auront excitées! »

Voilà, dans un vœu généreux, le rôle que les ultramontains de notre temps ont assigné à la papauté du moyen âge, mais que l'histoire ne l'a jamais vue accomplir. Le courageux écrivain qui a prononcé ces nobles paroles fut condamné, il est presque puéril de le dire. Son livre brûlé, poursuivi partout, était complétement oublié, quand Hut-

ten le retrouva dans la bibliothèque de Fulda. Le moment était bien choisi pour lui faire porter tous ses fruits : Luther, après avoir commencé la guerre contre les indulgences se troublait dans sa conscience et hésitait à s'attaquer au pape. Tous les esprits étaient dans l'attente de ce qui allait arriver : car je ne sais quel instinct les avertissait que l'heure était venue.

Par un coup d'audace qui lui assura l'impunité, Hutten dédia le livre au pape lui-même, à Léon X :

« Quoique tous tes prédécesseurs aient condamné le discours de Laurent Valla, parce qu'il infirme la donation de Constantin, je te le dédie avec confiance. Je ne crains pas, comme quelques-uns le pensent, que tu t'offenses de mon hommage. Depuis ton élévation au saint-siége, tu es l'espoir et l'amour

du monde, le restaurateur de la paix, le protecteur des sciences et des arts. Tu as fait taire la trompette belliqueuse de Jules II ; tu as promis la paix, par conséquent aussi la justice, la sécurité et ces vertus vraiment royales, la douceur et la clémence. Ma dédicace témoignera devant les siècles que, sous ton pontificat, on a pu penser librement, parler librement, dire et écrire la vérité. »

«Le discours de Valla accuse sans doute tes prédécesseurs ; mais c'est là même ce qui le rend si utile ; car il poursuit les ennemis du genre humain. Quel autre nom en effet, donner à ces papes qui sucèrent les trésors de tous les pays, et imposèrent à tous les peuples le joug le plus écrasant ; qui dépouillèrent les rois de leurs trônes et les particuliers de leurs propriétés? Peut-on les appeler vicaires du Christ eux qui n'ont rien fait de

ce que le Christ a fait et ordonné? Non! ils méritent plutôt le nom de voleurs et de tyrans! Ils ont trafiqué des grâces, des dispenses temporelles et spirituelles. Des péchés des autres hommes, et du châtiment même après la mort, ils se sont fait un revenu, et tous les ans, ils ont extorqué aux chrétiens leurs dernières ressources sous le prétexte menteur d'une guerre qu'ils n'ont jamais faite aux Turcs, d'un temple qu'ils n'ont jamais achevé à saint Pierre! Et malgré tout, ils voulaient qu'on les appelât très-saints pères! Et quand quelqu'un se permettait la moindre critique de leurs actes ou de leurs mœurs, ils s'irritaient soudain, et condamnaient non-seulement son corps, mais son âme même. Te comparer à de tels hommes serait donc te faire une grossière injure. C'est pourquoi je me persuade que

tu recevras avec plaisir mon offrande. Si tu daignes me faire savoir ta satisfaction, je m'efforcerai de t'offrir à l'avenir quelque présent du même genre. »

Tous les contemporains parlent de l'impression produite par cette publication si hardie et si opportune. Mais quel témoignage vaudrait celui de Luther? « J'ai dans les mains, écrit-il à un ami, la donation de Constantin, réfutée par Laurent Valla, éditée par Hutten. Dieu bon! quelle ignorance ou quelle perversité à cette cour de Rome! Et combien il faut admirer les desseins de Dieu qui a permis que des mensonges aussi impurs, aussi grossiers, aussi impudents prévalussent pendant des siècles, et fussent même reçus dans les décrétales et parmi les articles de foi, pour que rien ne manquât à la plus monstrueuse des monstruosités. Je suis telle-

ment troublé que je ne doute presque plus que le pape soit proprement l'antechrist. Tout concorde : ce qu'il fait, ce qu'il dit et ce qu'il statue. »

XIII

Après ce coup d'éclat, l'archevêque de Mayence se hâta de s'attacher Hutten. L'on sait que ce prince n'était pas favorable au pape : il avait vu de près, lui aussi, la corruption de Rome : il avait été victime de sa rapacité. Son *pallium* ne lui avait pas coûté moins de vingt mille florins. Aussi ne lui déplaisait-il pas qu'on attaquât de ce côté la papauté. Il changea d'avis quand il vit que la lutte n'allait à rien moins qu'à l'affran-

chissement complet de la société laïque, à la sécularisation des principautés ecclésiastiques, et qu'après le pape, c'était le tour des évêques de trembler pour leur pouvoir temporel. Hutten ne lui épargna pas cette surprise ; mais alors on ne prévoyait pas encore jusqu'où irait le mouvement. Quant à Luther, l'archevêque de Mayence fut toujours son ennemi ; car le premier coup frappé par Luther l'avait atteint dans ses intérêts. L'on sait, en effet, que pour le dédommager des extorsions dont il avait été victime à Rome, le pape avait autorisé l'archevêque à percevoir le produit de la vente des indulgences dans son archevêché.

Hutten fit un voyage à Paris pour quelque affaire de l'archevêque. Il s'y rencontra avec les libres penseurs Lefebvre d'Étaples, Budée, Copp et Rueil, et emporta leur amitié. Il les

engagea dans la guerre qu'il avait entreprise contre la barbarie scolastique, ou plutôt il les y raffermit ; car depuis longtemps ces nobles esprits étaient acquis à cette cause.

La constante préoccupation de Hutten à cette époque, c'est de former une sainte ligue des libres penseurs contre les oppresseurs de l'esprit humain. « Plût à Dieu, écrit-il au comte de Nuenar (1517), que tous ceux-là fussent confondus qui s'opposent à la renaissance des lettres et qui veulent fouler aux pieds la jeune pépinière de toutes les vertus. Quant à toi, reste fidèle à toi-même et à ton dessein. Je partagerai, sois-en sûr, tous tes labeurs, tous tes périls : je n'épargnerai rien pour gagner à notre cause tous ceux qui pourront lui être utiles. Déjà beaucoup d'hommes importants sont avec nous... Les querelles même qui s'élèvent entre les enne-

mis de la vérité et de la vraie religion hâteront leur ruine. Peut-être ne sais-tu pas encore que dernièrement, à Wittemberg, un parti s'est élevé contre les indulgences, tandis qu'un autre les défend avec acharnement. Les chefs des deux partis sont des moines : ils crient, ils hurlent de leur mieux. Ils impriment des propositions, des conclusions, des articles. J'espère bien qu'ils vont se détruire les uns les autres. Ces jours-ci je dis à un moine qui me racontait ces querelles : « Allez, détruisez toujours, pour que vous aussi soyez détruits ! » Si l'Allemagne voulait m'en croire, elle se délivrerait de cette plaie rongeante avant de songer à attaquer les Turcs, quoique cela soit aussi bien nécessaire ; car aux Turcs, après tout, nous ne disputons que l'Empire, tandis que nous souffrons parmi nous les destructeurs des

sciences, des mœurs, de la religion! »

L'on a remarqué avec quel dédain Hutten parle dans cette lettre de l'acte par lequel la Réforme a commencé. A distance, il semble que cet acte eût, au moment même, fait trembler le monde! Il ne faudrait pas croire toutefois que l'Allemagne y fût restée indifférente : l'histoire a conservé le souvenir de l'émotion profonde dont ce pays fut saisi. Mais à ce premier moment, l'ennemi des ordres mendiants, l'ami d'un prince vendeur d'indulgences, fut tout entier à son amitié et à sa haine, et il ne sut pas affranchir son jugement de l'influence du milieu dans lequel il vivait. D'ailleurs, pour être juste, il faut ajouter qu'à cette heure, le débat était circonscrit sur un terrain étroit. Plusieurs années se passèrent avant que Luther fît un pas décisif contre le pape, et les écrits de

Hutten eurent une influence considérable sur le développement de ses doctrines. Nous avons déjà vu combien il avait été remué par le discours de Laurent Valla, et nous retrouverons plus d'une fois des traces d'une semblable impression. C'est une portion essentielle de la biographie de Hutten : à l'action qu'il a exercée sur un génie aussi original, on peut mesurer celle qu'il eut sur le peuple. Avant que Luther ne se fût déclaré contre le pape, Hutten avait déjà ouvert la campagne et produit de grands changements : dès 1519, Tetzel n'ose plus se montrer en public. A la même époque, ou plus tard, les princes hostiles à Luther, les princes ecclésiastiques eux-mêmes conviennent qu'*on ne peut supporter plus longtemps les exactions et les iniquités de Rome, qu'il faut revendiquer l'ancienne liberté*. Ils emploient, dans leurs

griefs, non-seulement l'esprit, mais les expressions mêmes de Hutten. Et ainsi, à côté de la question de dogme qui le touchait moins, Hutten poursuivait la guerre sur le terrain pratique de l'affranchissement de l'esprit, de la ruine de la tyrannie rapace et corrompue de la cour de Rome.

XIV

Hutten accompagna l'archevêque de Mayence à la diète d'Augsbourg (1518). Les dernières conquêtes des Othomans donnaient, cette fois, une importance toute particulière à l'éternelle question d'un impôt à établir pour faire la guerre aux Infidèles. Cet impôt, consenti tant de fois, n'avait jamais servi

qu'à payer la corruption romaine, et maintenant qu'il était nécessaire, que la guerre était inévitable et frappait déjà, pour ainsi dire, aux portes de l'Allemagne, les États ne voulurent rien accorder. Hutten avait insisté, dans un discours énergique, éloquent, sur la nécessité de défendre la chrétienté, plus sérieusement menacée que jamais. Et en même temps il avait donné le vrai moyen : que l'Église, que le clergé donne l'argent, et l'Allemagne donnera ses soldats et son sang. A cette occasion, il avait éclaté, avec sa vigueur ordinaire, contre les exactions des papes. Ses amis le supplièrent de supprimer cette partie de sa harangue : il s'y résigna à contre-cœur. « L'Allemagne n'est plus l'Allemagne, écrit-il à Pirckheimer. La liberté d'écrire n'existe plus. Celui qui cherche la vérité et qui la dit est honni ! Il n'est plus permis de

remplir son office d'honnête homme! » Cette concession aux terreurs de ses amis lui pesait comme un remords, et dès l'année suivante, il imprima dans son château de Steckelberg son discours non mutilé. « Qui donc, s'écrie-t-il dans sa dédicace *A tous les hommes libres d'Allemagne*, voudrait étouffer à ce point notre liberté que nous ne pussions plus nous élever contre aucune injustice, aucune exaction? Que celui-là prenne garde : la liberté comprimée pourra bien quelque jour faire explosion et anéantir ses oppresseurs. Je le leur dis dans leur intérêt : qu'ils laissent un peu d'air et d'espace à la liberté allemande. Elle n'est pas exigeante et se contente de peu; mais elle ne se laissera pas enchaîner complétement et emmener comme une esclave! Plutôt que de subir cet excès d'ignominie, elle pourrait bien s'indigner à la fin,

et, pour sauver quelque chose, prendre tout. »

La vie de cour ne pouvait convenir à l'esprit indépendant de Hutten. Au bout de quelques mois, il en avait pénétré toutes les misères, et fait la critique dans un dialogue charmant. Il y restait cependant, parce qu'il pensait qu'il pourrait y être plus utile qu'ailleurs ;

« C'était une nécessité pour moi, écrit-il à son ami Pirckeimer, de me jeter au moins pour un temps dans la vie active. Je le devais à ma famille, à moi-même, surtout à nos études bien-aimées. J'ai mon plan; je ne vais pas au hasard. J'ai un but bien arrêté vers lequel je dirige ma vie, que je veux résolûment atteindre; mais je ne le pourrais point par mes seules forces, sans appui. Comment j'espère trouver cet appui dans cette cour, je te le dirai quelque jour, tête à

tête : il serait imprudent de le confier à une lettre. Qu'il te suffise de savoir que c'est par devoir que j'accepte tous les ennuis de cette vie. Si ma condition te paraît changée, sois persuadé que mon âme ne l'est pas : je serai toujours le même Hutten; je ne trahirai pas ma jeunesse, et je marcherai, toujours semblable à moi-même, dans des voies diverses. Pour les desseins que je nourris, la fortune à laquelle je puis prétendre, quoique assez considérable, ne suffit pas. Il faut que j'essaie de faire mon chemin à la cour. Et puis, ne dois-je pas tenter de détruire le préjugé des nobles contre les sciences? S'ils me voyaient m'enfermer dans de doctes loisirs, ils ne seraient que trop confirmés dans leur pensée que les sciences amollissent les âmes, et les rendent lâches et efféminées. Le temps du repos n'est pas venu. Notre parti gagne

chaque jour du terrain. Les conseillers de l'Empereur, ceux des princes, sont des nôtres; c'est pourquoi nous appelons les princes Mécènes et Augustes, non pas qu'ils méritent déjà ces beaux noms, mais pour faire naître en eux une généreuse émulation. Nous n'avons pas mal réussi jusqu'à présent : j'en connais plus d'un qui s'est déclaré pour nous par crainte du déshonneur. Je suis donc d'avis que nous fassions tout pour gagner leur bienveillance : les bartholistes et les théologistes nous ont donné l'exemple; c'est par ce moyen qu'ils sont devenus si puissants. Je vois ici beaucoup d'hommes illustres..... Eck combat Carlstadt, mon concitoyen, un vertueux théologien; il fait la guerre à Luther, à Érasme. Érasme continue de produire. Guillaume Budée, le plus savant des nobles français, le plus noble des savants, achève

ses annotations sur les *Pandectes* : j'ai sauté de joie à cette nouvelle. Voilà donc, au même moment, deux Hercules exterminateurs de monstres : Érasme et Budée. L'un détruit la postérité d'Accurse, et extirpe la malfaisante engeance des bartholistes ; l'autre s'en prend aux barbares qui se cachent derrière la fumée de la théologie, et rend à la lumière les Saintes-Écritures. Ajoute Lefebvre, qui travaille si bien la philosophie, et Copp et Rueil : à l'un Dioscoride, à l'autre Galien. O siècle, ô lettres ! qu'il est doux de vivre maintenant, quoiqu'il ne soit pas encore temps de se reposer. Ton heure a sonné, barbarie : ceins-toi les flancs, et pars pour un éternel exil ! »

1. Il y a ici un jeu de mots intraduisible sur le nom latin de Lefebvre (Faber).

XV.

Je ne veux pas donner le détail de toutes les œuvres de Hutten. Je cherche celles qui ont eu le plus d'influence, ou qui peignent le mieux son caractère et ses desseins. Cette année (1519) fut l'une des plus occupées de sa vie. En même temps qu'il publie ses terribles harangues contre le tyran de Wurtemberg, et qu'il est à son rang dans l'armée qui le chassa, il édite Tite-Live, et lance contre la cour de Rome et contre les légats trois dialogues pleins de verve, d'éclat, d'ironie. Il publie et dédie à Ferdinand, frère de Charles-Quint, un écrit contre Grégoire VII, qu'il a trouvé, comme le discours de Valla,

dans la poussière de la bibliothèque de Fulda. Il entretient une correspondance immense avec tous les hommes illustres de son temps. « Plus de deux mille lettres, dit un contemporain, de rois, de princes, de seigneurs, d'évêques, de tous les hommes qui ont un nom, lui arrivent d'Italie, de France, de Bohême, d'Allemagne, de tous pays; tous le félicitent d'avoir commencé la guerre contre les romanistes, et l'engagent à la continuer. »

Le moment paraissait favorable. L'archevêque de Mayence traitait Hutten comme un ami; Érasme l'assurait que Ferdinand, frère de Charles-Quint, faisait de lui le plus grand cas, et Sickingen, pour mieux s'assurer le concours de ce prince, allait lui offrir ses services que se disputaient les rois. Enfin Charles-Quint, lui-même, devait être hostile au pape qui avait favorisé de toute son in-

fluence François Ier, son compétiteur à l'empire, son rival détesté. Hutten jugea que c'était un devoir de s'attaquer directement à la papauté. Il n'hésita plus, et se jeta en avant, poussant son cri de guerre : *Alea jacta est!* Il annonça sa résolution à tous ses amis, et se prépara à frapper un grand coup.

Son âme semble s'être fortifiée encore dans la méditation religieuse. Il montre une ardeur de foi qu'on ne remarque pas dans ses précédents écrits : « Quand je serais certain, dit-il dans la préface du livre contre Grégoire VII, que le pape dirigera contre moi ses foudres, je n'en dirais pas moins la vérité telle que je la connais, pour que je n'aie pas à m'écrier avec le prophète repentant : « Malheur à moi, qui « me suis tu, parce que mes lèvres étaient « corrompues ! » Certes, il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes, et Dieu nous ordonne

de dire la vérité : il s'appelle lui-même la Vérité. Paul écrit à son disciple : « Prêche la « parole de Dieu à toute heure, et même « avec violence, car il vient un temps où ils « ne pourront supporter la vraie doctrine. » Le Christ aussi, veut que l'on annonce la vérité avec courage, et sans craindre les hommes qui peuvent perdre le corps, mais non pas l'âme. « Je suis venu, dit Notre « Sauveur, porter le feu sur la terre » et que peut-il vouloir autre chose, sinon que ce feu soit allumé? C'est donc certainement une action méritoire d'apporter au jour la vérité cachée, et j'en aurai ma récompense sinon sur cette terre, du moins dans cette patrie céleste où chacun sera jugé selon ses œuvres. »

A la même époque, Hutten recommanda à ses parents de ne lui envoyer aucun argent,

et même de ne pas lui écrire, pour qu'ils ne fussent pas compromis avec lui et mêlés aux périls qu'il se disposait à courir. Cette touchante sollicitude ne l'abandonna jamais. Son père étant mort, il abandonna son héritage, et continua seul et sans ressources la lutte terrible où il s'était engagé. Cette seconde moitié de sa vie est toute d'abnégation.

Cependant, il semble qu'au dernier moment son grand cœur ait hésité. Le sentiment de la famille s'était réveillé en lui, plus vivace que jamais, et il avait entrevu dans quelque rêve une paisible existence d'intérieur. « J'ai un grand désir de repos, écrit-il à son ami Piscator, et quelque jour je le satisferai. Mais pour cela il me faut une femme. Tu connais mon caractère; je ne puis vivre seul. Il me faut quelqu'un auprès de qui je puisse me délas-

ser de mes soucis et de mes travaux, avec qui je puisse rire, jouer, deviser gaiement, et détendre mon esprit aigri, mon cœur chagrin. Donne-moi une femme, cher Frédéric, et, pour que tu saches comment je la désire, qu'elle soit jeune, belle, bien élevée et pudique; qu'elle ait un peu de bien, pas beaucoup : je ne tiens pas à la fortune. Quant à sa naissance, celle que Hutten épousera sera toujours assez noble. » Mais il ne devait jamais goûter ce bonheur qu'il rêvait, le repos près d'une femme aimée. Il était né pour la lutte; il accomplit sa destinée, et ne se reposa que dans la tombe.

XVI.

« Je prépare un livre, écrit-il à son ami Éoban Hess, qui contient ce qu'on a dit de

plus fort et de plus libre sur les sangsues romaines. » Ce livre est le *Vadiscus* ou la *Triade romaine*, publié d'abord en latin, traduit en allemand peu après. Dans sa dédicace au chevalier de Rotenhan, on lit : « Je ne te dirai pas que ce livre est bon, car il traite d'un sujet détestable. Et pourtant je suis peut-être en droit de le louer à cause de la vérité qu'il contient, et de la liberté avec laquelle il l'exprime. Je ne me suis jamais autant plu que dans cet ouvrage : notre liberté était enchaînée par les papes, je l'affranchis. La liberté était bannie de notre patrie, je l'y ramène. »

Il faudrait traduire en entier ce formidable pamphlet. « Jamais, comme le dit un biographe[1], on n'a représenté en traits plus vifs

1. *C. Meiners*, LebensBeschreibungen (Biographie des Hommes célèbres de la Renaissance), t. III. Zurich, 1797.

et plus vrais les abus inouïs et la corruption de l'Église, les infamies de la cour de Rome, les vices qui de là descendaient sur le monde entier, les exactions intolérables exercées surtout en Allemagne, les insultes qui les rendaient plus intolérables encore, la patience excessive des princes et des peuples, et l'inévitable nécessité d'une révolution violente. Quiconque veut savoir ce que la papauté a osé, ce que nos aïeux ont toléré, doit lire ce livre. Personne ne le déposera sans bénir son auteur, sans être animé des sentiments qui l'ont inspiré, sans reconnaître qu'un tel état de choses ne pouvait se supporter plus longtemps, et qu'il fallait le changer à tout prix. »

La *Triade romaine* est un dialogue dont les interlocuteurs sont Hutten et l'un de ses amis, Ehrenhold. Hutten raconte à celui-ci

ce que lui a dit de la cour de Rome un voyageur nommé Vadiscus. Ces récits sont faits sous la forme de triades, souvent interrompues par les exclamations d'Ehrenhold et par les réflexions que se communiquent les deux amis.

« Si tout ne me trompe, dit Hutten, notre nation aspire à la liberté. Les plus nobles et les plus sages supportent avec le plus de peine les exactions des ignorants et corrompus romanistes, et les injures qu'ils ajoutent à leur violence. Les choses en sont arrivées à ce point qu'elles ne peuvent plus être tolérées. Nos princes, réunis à Francfort, ont ressenti très-profondément l'injure quand Cajetan, un de ces romanistes *à latere* s'est écrié à la vue d'une longue procession de prêtres magnifiquement parés : « Quels beaux palefreniers nous avons là. » Non moins insolent

était ce Romain à qui je parlais de l'oppression de notre patrie, ajoutant que, dans leur intérêt, les romanistes feraient bien de mettre un peu plus de modération et d'adresse dans leurs brigandages : « Les barbares, me dit-il, ne sont pas dignes d'avoir de l'argent; ils ne méritent pas même qu'on se donne la peine de leur extorquer avec finesse celui qu'ils ont encore ! » Aucun peuple n'est méprisé à Rome aussi généralement et aussi visiblement que les Allemands : et pourquoi cela? Parce que, par une piété excessive et mal entendue, nous nous laissons escroquer par ces indignes Romains ce que leurs fiers ancêtres n'ont pu nous enlever par les armes. Jeunes et vieux, hommes et femmes, marchands et artisans, prêtres et courtisans, et, pour tout dire, les juifs eux-mêmes, ces captifs de toutes les nations, se moquent de notre sottise.

« Mais l'impudence des vendeurs d'indulgences et des légats a fini par ouvrir les yeux, même au peuple, dans plusieurs contrées de l'Allemagne. Combien, par exemple, ne s'est-on pas indigné à Francfort contre ces légats qui vendaient à des milliers de personnes la permission de manger du lait et du beurre les jours d'abstinence, et ne rougissaient pas de se faire servir toute espèce de viandes, sous prétexte que le poisson d'Allemagne leur faisait mal! Cependant il en est encore beaucoup qui ne veulent pas voir les crimes des romanistes et leur impudence. Il faut donc crier, avertir, accuser et frapper jusqu'à ce que tous comprennent. Je sais bien que cela ne peut se faire sans péril; mais quelle grande chose s'est jamais faite sans péril? Il faut écrire et dire la vérité avec une confiance chrétienne; sachant combien notre

Sauveur l'a pratiquée rigoureusement et sans merci quand il s'élevait contre les prêtres et les scribes! En marchant dans cette voie, nous prévaudrons contre ceux qui abusent du nom de Dieu pour leurs fins terrestres, qui ont mis leurs commandements humains à la place de ceux du Christ, et qui ne savent plus ni enseigner le bien ni le faire. Ils ont fait de la parole de Dieu une fable; ils adorent la créature au lieu du créateur; ils sont entrés dans le bercail du Seigneur, non pas comme des pasteurs, mais comme des voleurs et des ravisseurs. Ne cessons donc pas de les démasquer. Si nous ne pouvons accomplir nous-mêmes cette grande entreprise, nous éveillerons peut-être des esprits plus heureux qui parviendront à tirer la chrétienté de sa léthargie et à la soulever contre ses oppresseurs. L'Allemagne ne saurait mieux mériter

de l'Église tout entière et du Christ lui-même qu'en coupant court une bonne fois à toutes ces exactions et en laissant mourir de faim tous ces copistes, tous ces protonotaires. Plus dangereux que les Turcs, ils trafiquent du Christ, de ses autels, de ses sacrements et du ciel lui-même. Mais écoute ce que dit Vadiscus :

« Trois choses maintiennent le renom de Rome : la puissance du pape, les reliques et les indulgences. Trois choses sont rapportées de Rome par ceux qui y vont : une mauvaise conscience, un estomac gâté, une bourse vide. Trois choses ne se trouvent pas à Rome : la conscience, la religion, la foi au serment. Les Romains se rient de trois choses : la vertu des ancêtres, la papauté de saint Pierre, le jugement dernier. Trois choses sont en abondance à Rome : le poison, les antiquités, les

places vides. Trois choses y manquent complétement : la simplicité, la modération et la loyauté. Les Romains vendent publiquement trois choses : le Christ, les dignités ecclésiastiques et les femmes. Ils ont horreur de trois choses : le concile général, la réforme de l'Église et le progrès des lumières. Trois choses peuvent guérir Rome de tous ses vices : la disparition de la superstition, la suppression des offices romains et le renversement de toute l'organisation de la curie. Trois choses sont très-prisées à Rome : les jolies femmes, les beaux chevaux et les bulles du pape. Trois choses sont communes à Rome : la volupté, le luxe et l'orgueil. Les pauvres mangent trois choses : les choux, les oignons et les aulx. Et les riches? La sueur des pauvres, les biens escroqués et les dépouilles de la chrétienté. Rome a trois sortes

de citoyens : Simon le magicien, Judas Iscariote et le peuple de Gomorrhe. Les cardinaux traînent trois queues derrière eux : l'une à leur robe; l'autre, une bande de voleurs, d'assassins et de ruffians; la troisième, leurs grâces et dispenses avec quoi ils balaient tout. Trois choses ne rassasient jamais les Romains : les *pallium*, les mois pontificaux et les annates.

« Chaque année ils en veulent tirer plus. Ainsi le *pallium* de l'archevêque de Mayence coûtait autrefois dix mille florins; maintenant il en coûte vingt mille, et, dans l'espace d'une vie d'homme, on a dû le renouveler huit fois. Les six mois qui avaient été donnés au pape en cas de vacance d'un bénéfice se sont de même élevés à un an. Et cela ne leur suffit pas. Ils tiennent marché public des bénéfices et ne se font pas faute de les vendre

à la fois à deux ou trois compétiteurs. Qu'ils aient ou non les qualités requises par les canons, qu'importe? Les dispenses suffisent à tout : elles font d'un enfant et d'une femme un homme majeur. Les Romains pèchent sans dispense, mais ils vendent aux autres la remise de leurs péchés. Rien ne leur est plus désirable qu'une perversité dont ils tirent profit.

« Si l'on veut obtenir quoi que ce soit à Rome, il faut se munir de trois choses : l'argent, les recommandations, le mensonge. Trois choses peuvent suppléer à l'argent : la beauté du corps, la corruption de l'esprit et la patience de l'un et de l'autre. Trois choses peuvent ramener Rome au bien : l'énergique volonté des princes, l'impatience des peuples et les victoires des Turcs. Toutefois, il n'est pas nécessaire de retrancher la tête de l'Église :

il suffit d'en extirper les parties corrompues; opération douloureuse cependant, et qui ne se fera pas sans violence. Quand la tête sera guérie, le corps se portera bien. Les prêtres, moins nombreux, moins riches et plus occupés, vivront plus saintement : ils épouseront d'honnêtes femmes, au lieu d'entretenir d'impudentes concubines. Cette réforme indispensable a toujours manqué par la faute des princes et par l'ignorance des peuples. C'est pourquoi il est temps d'en finir. Ne souffrons pas davantage que Rome nous opprime par une fausse apparence de sainteté; qu'elle nous impose comme des lois infaillibles de l'Église les bulles que le pape fabrique en société de quelques favoris, et qu'elle nous dépouille au moyen de ses indulgences ou sous les prétextes les plus mensongers. Les successeurs de Pierre doivent pêcher, mais des âmes et

non des trésors ; car aucune communion ne peut exister entre le Christ et Bélial. Le Christ a dit : Bienheureux les pauvres, car le royaume des cieux est à eux ! Et eux ils disent : Le royaume des cieux est aux riches ; car le pape et ses agents vont partout prêchant et criant qu'on participe d'autant plus au royaume des cieux que l'on achète plus d'indulgences. Et toutes les dispenses vendues par les légats ! Ils relèvent des serments les plus saints, des plus sacrés devoirs, des peines qu'on a méritées par les plus exécrables forfaits.

« Trois choses sont sans cesse en ouvrage à Rome et jamais achevées : la béatification des saints, l'érection des églises et la guerre contre les Turcs. Il est défendu de médire de trois choses : le pape, les indulgences, l'impiété. Trois classes de gens règnent à

Rome : les ruffians, les courtisanes et les usuriers. Trois choses sont pompeusement parées : les prélats, les mulets et les filles publiques. De trois choses on se vante à Rome, quoiqu'elles n'y soient pas : la piété, la foi et l'innocence. Et trois choses y sont, dont on ne se vante pas : le trafic des offices, la vénalité de la justice, la trahison dans l'amitié. Aux deux glaives, le pape en joint un troisième avec lequel il tond ses ouailles et les écorche jusqu'au sang. »

« Telle est la source impure d'où découlent sur toute nation la détresse, la corruption et la misère ; et tous les peuples ne s'entendraient pas pour la tarir ! Ils ne viendraient point par terre et par eau, avec le fer et le feu ? O Rome, la chrétienté tout entière a les yeux sur toi ; ce que tu fais paraît à tous honnête et légitime. C'est pourquoi

ta corruption a tout corrompu. Tu as amassé, comme dans un réservoir, les dépouilles de l'univers entier et tu les as données à dévorer à une nuée de parasites. Ils ont d'abord sucé notre sang, puis ils ont mangé notre chair; ils en sont venus jusqu'à la moelle de nos os, et ils ne sont pas encore rassasiés! Et les Allemands hésiteraient à prendre les armes! Là sont les ravisseurs de notre patrie : nous faisons les frais de tous leurs vices. Avec l'argent qu'ils nous dérobent, ils entretiennent leurs chiens, leurs chevaux, leurs courtisanes. Nous payons la pourpre qui les vêtit, les palais de marbre qui les logent. Et maintenant ils nous menacent, ils nous violentent; ils nous défendent d'hésiter, de murmurer devant leurs intolérables exactions. Ils veulent, avec notre argent, notre honte et nos sourires. Quand donc aurons-nous des yeux pour voir notre

humiliation et notre ruine, des bras pour les venger [1]. »

XVII

La *Triade romaine* produisit une immense sensation en Allemagne. « Par ce libelle, dit Cochlœus, qui n'est pas suspect, Hutten a fait que le nom le plus odieux en Allemagne soit celui de la curie romaine. » Et c'est principalement à ce livre qu'il faut attribuer le mouvement d'opinion qui éclata contre les légats en 1519 et 1520, comme on l'a vu plus haut.

Le bruit en arriva jusqu'à Rome, et valut,

1. J'ai résumé ce pamphlet en suivant principalement Meiners. Je ne puis citer tout ce que j'emprunte à ce livre excellent.

pour la première fois, à Hutten l'honneur des colères pontificales. Mais avant que le pape n'eût fulminé l'anathème, Hutten s'était déjà fait un nouveau titre à ses rancunes implacables. Il imprima, en juin 1520, plusieurs lettres écrites, à la fin du XIVe siècle, par les plus illustres universités sur les moyens de mettre fin au schisme de l'Église. Sa préface se termine par la noble devise qu'il a adoptée depuis la *Triade romaine : Vive la liberté ! Le sort en est jeté !* Son but, en publiant ces lettres, était surtout de montrer avec quelle liberté les anciennes universités traitaient des droits des peuples, de l'Empereur, des conciles, de la puissance illégitime des papes. Il voulait exciter, par cet exemple, l'émulation des hautes écoles de son temps, et protester contre les condamnations prononcées par les universités de Co-

logne et de Louvain contre Luther. Il cite à la fin de sa préface cette belle parole de saint Grégoire : « Il faut rappeler aux sujets qu'ils ne doivent pas être trop sujets ; autrement, ils en viendraient jusqu'à vénérer les vices de leurs maîtres. » Et il faisait à la cour de Rome l'application de cette grande et éternelle réserve en faveur du droit !

Cet écrit fut imprimé au château de Steckelberg. L'audace de la *Triade romaine*, imprimée à Mayence, avait sans doute dépassé la mesure que l'archevêque voulait mettre dans son adhésion aux idées nouvelles. Peu après, celui-ci reçut du pape un bref qui, avec tous les ménagements nécessaires envers un si important personnage, exprimait son étonnement et sa douleur d'apprendre qu'on imprimât dans son archevêché, et presque sous ses yeux, de telles énormités, et l'exhortait à

sévir contre l'impudence d'un *certain* Hutten[1] pour que son châtiment servît aux autres d'avertissement et d'exemple. Albert ne suivit pas à la lettre l'injonction du pape, mais il demanda à Hutten la promesse de ne plus rien écrire contre la cour de Rome. Hutten refusa d'asservir sa conscience, et l'archevêque défendit, sous peine d'excommunication, de lire les écrits de Hutten et *autres semblables* : « Ceci, écrit Luther, est sans doute à mon adresse : s'il m'avait nommé, je lui aurais répondu de manière à lui ôter l'envie de m'attaquer. Par ces violences, ils préparent eux-mêmes la fin de leur tyrannie. »

Hutten n'espérant plus le concours de l'archevêque de Mayence, et affranchi des mé-

1. Cette outrecuidance de style était d'usage à la cour de Rome. Dans la bulle contre Luther, on lit de même : *un certain* Luther. Hutten met en note sur ce mot : *attende enphasin.*

nagements que cet espoir lui imposait, se hâta de se rapprocher de Luther. Déjà il avait apprécié l'importance de la mission que ce grand homme était appelé à remplir. Il avait compris que cette querelle de moines dont, au premier moment, il avait ri, contenait en germe la révolution même qu'il poursuivait de tous ses efforts. Il avait été charmé, entraîné et dompté, comme l'Allemagne tout entière, par la parole enflammée du docteur de Wittemberg, et avec le coup d'œil de l'homme d'expérience et la modestie du héros, il avait salué dans Luther le chef de la réforme. Dès 1519, il lui avait fait offrir un asile sûr chez Sickingen. En juin 1520 il lui écrit lui-même :

« Vive la liberté! Ulrich de Hutten, chevalier, à Martin Luther, théologien. — Si tu rencontres quelques difficultés dans les

grandes choses que tu entreprends d'un si ferme courage, sois assuré que je suis avec toi de cœur et d'âme. Et moi aussi, je ne reste pas oisif. Que le Christ soit avec nous, qu'il nous assiste, puisque nous restaurons, toi avec plus de succès, moi selon mes forces, ses divines lois, et que nous remettons en lumière sa doctrine, faussée et voilée de ténèbres par les constitutions pontificales. Plût à Dieu que tous sentissent comme nous, et que nos adversaires reconnussent eux-mêmes leurs injustices et rentrassent dans la bonne voie ! On dit que tu es excommunié. Combien cela te grandirait, Luther ! Tous les hommes vraiment religieux diraient de toi : « Ils ont enchaîné la parole du Juste, et condamné le sang innocent, mais le Seigneur notre Dieu les punira de leur injustice et les fera périr dans leur iniquité. » C'est

là notre espoir et notre foi. Eck revient de Rome, comblé, dit-on, d'argent et de bénéfices ; et après ? Le pécheur est loué dans ses desseins, mais que le Seigneur nous dirige dans sa vérité !... Cependant, sois sur tes gardes, et ne détourne de tes persécuteurs ni ton esprit, ni tes regards. Si tu périssais maintenant, tu sens toi-même combien ce serait une calamité publique ! Je sais bien que ton courage est tel que tu préfères mourir ainsi plutôt que de continuer à vivre comme tu l'as fait jusqu'ici. L'on me menace également, et je suis décidé à prendre toutes les précautions possibles : s'ils emploient la force, je leur opposerai une force, non pas seulement égale, mais, je l'espère, supérieure : toutefois je désire sincèrement qu'ils puissent me dédaigner. Eck m'a désigné comme étant des tiens, et en cela,

il n'a pas menti; car j'ai toujours été avec toi dans tout ce que je connais de toi. Mais jusqu'ici, nous n'avons eu aucune relation ensemble; il a donc menti, quand il a dit, pour plaire au pape, que nous agissons d'après un plan concerté entre nous. O quel homme méchant et impudent!... Quant à toi, reste ferme, et n'hésite pas dans la voie où tu es entré. En toute rencontre, je serai ton second : tu peux donc me confier tous tes projets ultérieurs. Unissons-nous pour sauver la liberté; affranchissons notre patrie depuis si longtemps opprimée. Le Seigneur est avec nous; qui donc serait contre nous?... Je pars aujourd'hui pour me rendre auprès de Ferdinand. Je n'épargnerai rien pour y faire le plus de besogne possible dans l'intérêt de notre cause. Sickingen t'engage à venir auprès de lui, si tu n'es pas en sûreté là où tu

es : il te fera l'accueil que tu mérites, et te protégera contre tout ennemi. Il m'a recommandé plusieurs fois de te l'écrire...»

Cette lettre paraît avoir été imprimée immédiatement, sauf le nom de Sickingen qui est en blanc dans l'édition que j'ai sous les yeux : on voulait sans doute ne pas divulguer à l'avance la retraite offerte à Luther. Elle paraît avoir fait une grande impression sur l'illustre réformateur. Il se sentit dès lors plus libre, et moins tenu de modérer la fougue de sa généreuse colère, comme il l'avait fait jusqu'alors par égard pour l'électeur de Saxe. C'est à ce moment qu'il publia sa *Captivité de Babylone*, et son *Appel à la noblesse chrétienne de la nation allemande pour la réformation de l'Église* (décembre 1520).

XVIII.

Hutten partait plein d'espoir pour le Brabant où se tenait la cour de Ferdinand, dans l'attente de Charles-Quint. Le jeune Empereur venait visiter l'Empire. Il paraissait impossible que Charles-Quint, élu malgré le pape, et qui semblait vouloir porter si fièrement toutes les couronnes réunies sur sa tête, ne saisît pas cette occasion, unique dans l'histoire, de terminer à son profit la guerre séculaire de l'empire et du sacerdoce, et de réformer les abus sous lesquels croulait l'Église. La faveur dont Sickingen jouissait à la cour augmentait encore ces espérances; car personne n'ignorait les engagements pris

envers les novateurs par ce noble chevalier, en qui l'Allemagne honorait un autre Bayard. Mais où Hutten voyait un encouragement donné au fervent sectateur des idées de réforme, il n'y avait qu'un calcul de politique. Charles-Quint avait voulu s'attacher un homme qui représentait, avec un grand éclat, l'ancienne chevalerie, un bras de fer, un cœur de lion, que la noblesse allemande tout entière saluait comme son héros et son modèle. C'était gagner au cœur même de l'Allemagne, un point d'appui important contre les Princes qui, depuis un siècle, tendaient de tous leurs efforts à constituer dans l'Empire une sorte de gouvernement constitutionnel oligarchique. Quant au pape, si Charles-Quint n'avait été qu'empereur, il l'aurait sans doute franchement accepté pour ennemi; car, malgré son éducation espagnole, on ne peut

supposer beaucoup de scrupules religieux à l'homme qui déchaîna plus tard contre Rome les bandes luthériennes de Frundsberg. Mais, dans ce moment, le pape étant utile à ses projets sur l'Italie, il lui sacrifia l'Allemagne. Hutten entrevit bien vite les mobiles d'une politique qui devait aboutir au décret de Worms; mais, fidèle à l'idéal qu'il s'était fait de l'Empereur, il aima mieux mettre sur le compte de sa jeunesse, de son inexpérience abusée par un détestable entourage, une conduite dictée par un génie qui fut profondément calculateur à l'âge même de la passion.

Hutten ne put rester longtemps à la cour. Dès son arrivée, on l'avertit que les légats en voulaient à sa vie, qu'ils avaient aposté des assassins pour se défaire de lui par le fer ou par le poison. Ses amis le supplièrent de s'éloi-

gner. Il résista longtemps; mais enfin il fut obligé de se rendre à l'évidence des faits, et partit en toute hâte. A Mayence, on le croyait mort, et son retour fut fêté comme une résurrection. A Francfort, il apprit que le pape avait écrit à plusieurs princes pour les inviter à s'emparer de lui, et à l'envoyer prisonnier à Rome. Cette demande avait été faite notamment à l'archevêque de Mayence. Enfin le légat requit l'Empereur de mettre Hutten au ban de l'Empire, et de permettre aux agents de la curie romaine de se rendre maîtres de sa personne partout où ils pourraient le rencontrer.

Ces nouvelles firent autour de Hutten une sorte de solitude. Parmi ses amis, les plus faibles le renièrent : les autres s'éloignèrent de lui. Quant à lui, dans ce péril extrême, il n'en fut que plus résolu à défendre

la vérité, à revendiquer la liberté de sa patrie, « pour laquelle, dit-il, c'est mon devoir de mourir. » Son ami Sickingen lui donna, dans son château d'Ebernbourg, un refuge inaccessible à toute violence, à toute trahison. De là, comme d'une autre Wartburg, ce digne frère d'armes de Luther continua ses ardentes publications.

Cette fois, il s'appuya sur sa propre injure, et en fit le texte d'un appel énergique à la liberté, à l'honneur de l'Allemagne. Comme au début de sa carrière, il éleva son affaire privée à la hauteur d'une grande cause nationale, et agita tous les esprits par la véhémence de ses protestations.

Il écrit à son ancien protecteur, l'archevêque de Mayence [1] : « J'ai appris par d'au-

1. Cette lettre et les suivantes sont réunies dans un recueil qui porte en tête la devise : *Jacta est alea*, et qui

tres ce que t'a mandé Léon X, par quel ordre, quelle violence, il te pousse à m'envoyer enchaîné à Rome. J'aurais peut-être dû m'attendre à en être averti par toi-même. Sans doute tu as craint le pape. Je désire que tu te trouves bien de tant de condescendance; mais j'ai grande peur que, par une prétention aussi inouïe, il vous prépare à tous, évêques et prêtres, quelque coup lugubre, atroce. Songez à cela, et prenez vos précautions à temps. Plus que jamais il serait nécessaire que je pusse m'entretenir avec toi, et rien ne m'est plus pénible, dans ma situation présente, que de ne pouvoir le faire. Je suis exclu des cours, des villes, de toute vie publique, de toute société humaine, et pour quel crime? Parce que j'ai défendu la vérité

se termine par ce mot du psalmiste : ***Dirumpamus vincula eorum et projiciamus a nobis jugum ipsorum.***

et conseillé le bien : sans jugement, on m'a condamné, et l'on ne veut m'avoir à Rome que pour me faire périr. Qui donc a une goutte de sang allemand dans les veines, et n'est pas soulevé par une telle indignité? Oui, je méprise, je déteste, toutes ces inventions des évêques de Rome. Elles ne sont pas inspirées par Dieu, mais par l'esprit de lucre. Je brave leur colère, leurs excommunications et leurs poisons : mon secours est dans le Seigneur, créateur du ciel et de la terre (septembre 1520). »

A son ancien ami, le chevalier de Rotenhan : « A ce coup de foudre lancé contre moi, que fais-tu? Quelles sont tes espérances, tes prévisions d'avenir? Quand on m'attaque, oses-tu me défendre? As-tu encore le cœur d'un Franc, la vieille liberté de notre pays? Non, l'Allemagne n'est pas tellement aban-

donnée du ciel que beaucoup ne se joignent à moi pour faire ce grand acte qui ne saurait plus être ajourné sans ruine pour notre liberté, pour toute vérité chrétienne. Si je reste seul, je me réfugierai dans ma conscience et me consolerai par l'espoir d'un prochain avenir. Car il ne peut être si bien éteint, l'incendie que j'ai allumé, qu'il ne renaisse bientôt plus terrible. Vois donc avec soin ce qui se fait : sonde les intentions de la noblesse. Quant à mes ennemis, dis-leur que je suis découragé : ils me dédaigneront peut-être. Je me plains à l'Empereur, aux princes, aux peuples d'Allemagne, non pas que je craigne pour moi, mais je veux soulever l'opinion pour la cause de la liberté, par ce qu'il y a d'inouï dans cette conduite des romanistes. Le pape invoque contre moi le bras séculier, et moi j'invoque la vertu du

Seigneur ! Comment finira tout ceci? Tu peux faire des conjectures : mais il est sûr que nous tenterons quelque chose et que nous ne mènerons pas lâchement cette affaire. » (Septembre 1520.)

A la même date, il adressa à Charles-Quint une lettre dans laquelle il insiste sur l'offense faite à la dignité impériale par cette prétention du pape, de faire amener, enchaîné à Rome, sans jugement, un chevalier allemand, un membre du corps dont l'Empereur est la tête. « Et pour quel crime? Ils avouent eux-mêmes qu'il n'en est aucun; mais pour quel motif? Parce que j'ai proclamé la vérité chrétienne, protesté contre les inventions nouvelles des papes, revendiqué la vieille liberté de l'Empire, et surtout parce que j'ai diminué leurs recettes et le fruit de leurs dilapidations. Si c'est un crime,

que du moins je sois jugé et puni par toi, mon seul souverain. Que deviendrait l'Allemagne, si nous ne pouvions plus ni te servir sans péril ni faire sans péril les affaires de la patrie? Et que deviendrait la religion, si nous étions forcés de mettre les petites traditions romaines au-dessus de ses divines prescriptions? Plût à Dieu que tu pusses voir quelle indignation soulève cette violence, avec quelle passion on attend de toi vengeance et justice. Chacun se sent menacé : n'est-ce pas, en effet, une chose atroce, inouïe de vouloir enchaîner un homme, le torturer, le tuer sans l'entendre? Oui, j'ai attaqué, je ne cesserai d'attaquer les ennemis de la vérité, les oppresseurs de la liberté publique, les détracteurs de ta dignité. Veiller à ta dignité, c'est mon devoir; aimer la patrie, c'est ma piété. Je n'ai dans tout ceci au-

cun intérêt particulier. Aussi, je me défends par ma conscience, et j'ai foi dans ton équité. Ton intérêt est le mien, ma cause est la tienne : si tu me livres, tu es perdu. Après cette première concession, tu ne refuseras plus rien à leurs insatiables prétentions, ou ils t'abattront comme ils ont fait à tant de tes prédécesseurs. Que n'ont-ils pas arraché à l'Empire par la ruse, par la force? Ils ont fait baiser leurs pieds par des empereurs; ils leur ont imposé le serment de vasselage. Ils ruinent ton empire par leurs exactions. Ils vendent les indulgences, les absolutions, les dispenses, trafic infâme par son objet, plus infâme encore par les manœuvres de ceux qui l'exploitent. Ils anathématisent les meilleurs de tes sujets; ils en ont empoisonné, ils en ont livré aux ennemis. Ils soufflent la discorde entre les princes allemands. Voilà ce qu'ils

ont fait jusqu'ici. Il ne manquait qu'une chose : se faire livrer ceux des Allemands qui leur déplaisent. Et voilà ce qu'ils te demandent aujourd'hui. Songe à ta dignité, à la majesté de l'Empire, à mon propre rang. Juge toi-même ma cause : que peut avoir à faire un chevalier allemand avec l'évêque de Rome? »

Sickingen remit cette lettre à Charles-Quint, qui promit que Hutten ne serait pas livré avant d'être jugé.

XIX

Une autre lettre, adressée aux princes, aux nobles et au peuple d'Allemagne, reproduit les mêmes considérations, les mêmes

plaintes éloquentes. Mais la plus importante de ce recueil est celle adressée à Frédéric de Saxe, au protecteur modéré, mais résolu, de Luther. C'est tout un manifeste.

« Le moment est venu, prince Frédéric, de s'opposer à la tyrannie romaine. Malgré tant d'avertissements fraternels, non-seulement les romanistes n'agissent pas avec plus de modération, mais ils sont devenus plus violents encore. Tu sais qu'ils veulent qu'on m'emmène enchaîné à Rome. Et Luther? quelle bulle violente et cruelle ils ont lancée contre lui! Rugissement de lion qui a fait frémir toutes les brebis chrétiennes! Où voit-on la moindre trace de la douceur, de la modération apostolique? Plus atroce encore quand le pape se couvre, dans cette bulle, du manteau de la bienveillance, et qu'il invite, d'un ton mielleux, Luther à venir à

Rome. Luther à Rome! Mais ne savons-nous pas trop ce qu'on ferait de nous, si Luther y allait volontairement, si l'on m'y emmenait de force? Quant à moi, j'admire comment Léon a pu se persuader qu'il serait si facile de s'emparer de moi et de me traîner à Rome! Et puis, quelle conduite pour un pasteur, pour un évêque, pour un vicaire du Christ, de condamner au dernier supplice un chrétien sans le juger, sans même l'entendre? Et quel crime nous vaut sa fureur? Nous avons voulu remettre en lumière la doctrine chrétienne, obscurcie et presque effacée par sa rapacité : nous ne pouvons nous résigner à voir dans la servitude notre patrie, la nation la mieux faite pour la liberté. C'est là ce qui déplaît à ce bon pasteur; mais cela plaît au Christ. Nous ne pouvions servir à la fois le Christ et le pape, notre patrie et ses

oppresseurs. La paix ne peut être entre lui et nous; car elle est entre nous et la vérité!

« Le moment est venu où la lutte ne peut plus être différée. Leur perversité et notre misère sont à leur comble. Le jour approche où tombera cette grande Babylone, mère des corruptions et des abominations; je veux dire ce siége de Rome, souillé de tous les crimes, et qui, hostile à toutes les institutions du Christ, prétend tenir la place du Christ; qui, plein de concupiscences et ensanglantant la terre pour les satisfaire, n'en montre pas moins aux yeux des fidèles les clefs qui ouvrent et ferment le ciel, avec une foi si complète, qu'il ne craint pas de nous vendre les choses sacrées ou de nous les interdire, selon son caprice. Il me semble entendre une voix céleste qui nous ordonne d'attaquer, de détruire cette bête à cent têtes : ses crimes

pourraient-ils croître encore? Et s'ils sont à leur comble, ne faut-il pas enfin qu'ils soient punis?

« Mais qui renversera cet odieux édifice? Qui réformera ces vices et lavera ces souillures? Dieu? Oui, sans doute, mais par la main des hommes. Que faites-vous donc, princes? Quel conseil, quel appui nous donnez-vous? Toi surtout à qui il appartient de droit héréditaire de défendre la liberté allemande : toi, le chef de ces nobles Saxons que jamais étranger n'a domptés! de la patrie d'Arminius, des Henri et des Othon! Plût à Dieu que vous, qui avez la puissance, vous eussiez notre audace, ou que nous, qui avons l'audace, nous eussions votre puissance! Quant à moi, je ne cesserai de vous exhorter jusqu'à ce que vous ayez retrouvé votre ancienne vertu, ou que je voie que vous n'en

êtes plus capables. Alors, je verrais à m'adresser ailleurs. Si la tête de la nation manque à cette grande cause, les bras ne lui manqueront pas!

« Mais nous ne pouvons nous affranchir sans verser le sang? Que ce sang retombe sur ceux qui ne veulent pas renoncer à leur injuste tyrannie. Frappons, s'il le faut, par l'épée ceux qui se sont tant de fois servis de l'épée. Peut-être ne faudra-t-il pas en venir là. Il est un moyen assuré de détruire la tyrannie romaine : gardons notre argent. Ensuite, sous un autre Othon, nous purgerons la ville de Rome et son sénat; nous rendrons à l'Empereur la capitale de l'Empire; nous remettrons le pape au niveau des autres évêques; nous diminuerons le revenu des prêtres et leur nombre : nous en garderons à peine un sur cent. Quant à ceux qui s'ap-

pellent *frères*, et qui ne vivent que de disputes, nous les supprimerons complétement. Alors nul n'entrera dans le clergé par mollesse ou par amour de l'argent, et tous ces moines hypocrites cesseront de tromper le peuple et de mendier la sueur et le sang des pauvres!

« En détruisant les couvents, en fermant à notre argent les routes de Rome, nous aurons bien des ressources à employer utilement; nous pourrons alors lever des armées contre les Turcs, entretenir tant de malheureux que la faim pousse au vol, protéger les sciences, soulager la misère, encourager la vertu. Alors nous donnerons une main aux Bohêmes qui se sont débarrassés avant nous de cette engeance rapace, et l'autre aux Grecs qui se sont séparés seulement de la tyrannie romaine.

« Ils diront que c'est couler bas la barque de saint Pierre, déchirer la tunique sans couture : c'est le thème habituel de leurs déclamations. Mais toi, tu le vois bien, loin de supprimer la charité, je veux lui faire une large place en chassant ceux qui lui font obstacle. Loin de détruire l'Église, j'ouvre ses bras à tous les chrétiens : au lieu de ces romanistes corrompus, de ces suppôts de l'antechrist, je veux confier le sacerdoce à ceux que recommande la pureté de leur vie. Les frelons éloignés, les abeilles viendront d'elles-mêmes.

« Quant à moi, si je ne parviens à vous gagner à ce noble dessein, ni à allumer ailleurs le feu qui purifiera cette pourriture, je ne ferai rien du moins qui ne soit digne d'un chevalier. Jamais je ne reculerai d'une ligne de tout ce que je viens de dire; je resterai

libre, car je ne crains pas la mort. Jamais Hutten ne se fera l'esclave d'un souverain étranger, quelque grand qu'il puisse être, et du pape moins que de tout autre; car je croirais me déhonorer, et appeler sur moi la colère divine si j'adorais avec vous la bête à cent têtes!

« Et maintenant, j'abandonne les villes, parce que je ne puis déserter la vérité; je vis dans la solitude, parce que je ne puis vivre libre parmi les hommes. Du reste, plein de dédain pour les périls qui me menacent; car je puis mourir, mais non servir. Je ne puis accepter avec patience la servitude de ma patrie. Mais un jour, peut-être, je sortirai de ma retraite; j'arriverai au milieu de la foule assemblée, et je crierai à mes concitoyens : « Qui veut vivre et mourir avec Hutten pour la liberté? » (septembre 1520.)

Luther, en envoyant cette lettre à Spalatin, pour la remettre à l'électeur, ajoute : « Dieu bon ! quelle sera la fin de toutes ces nouveautés ! Je commence à croire que la papauté, jusqu'alors invincible, sera renversée contre tout espoir, ou bien le dernier jour approche ! »

XX.

Hutten avait cru longtemps que l'accord de l'Empereur, des nobles, des savants et de la bourgeoisie libérale des villes pourrait opérer pacifiquement et sans mouvement révolutionnaire la réformation de l'Église et la constitution d'une église nationale sur les ruines de la curie romaine ; car c'est à ces

deux points que semble s'être arrêtée d'abord sa pensée et que se borna sa polémique. C'est pourquoi il écrivait en latin « pour donner, comme il le dit lui-même, ses conseils en quelque sorte en secret. Je n'ai pas voulu m'adresser de suite au peuple, quoique j'eusse tant de motifs pour le faire. » Mais il vit bientôt que rien n'était possible sans un grand mouvement d'opinion. Il ne pouvait plus se faire illusion ni sur l'archevêque de Mayence, qui l'avait abandonné, ni sur Charles-Quint, qui s'était allié au pape, ni sur les princes, qui suivaient tous un but particulier. Il comprit qu'il fallait chercher ailleurs la force que les puissances lui refusaient.

Dès le mois de septembre 1520, il publia une traduction de sa lettre à l'électeur de Saxe, et un peu plus tard il lança dans le

peuple, en allemand, un poëme qui a pour titre : *Plainte et avertissement contre la puissance excessive, antichrétienne du pape, et contre les religieux irréligieux, écrit en vers par Ulrich de Hutten, poëte et orateur, pour le bien de toute la chrétienté et spécialement de sa patrie, l'Allemagne. Jacta est alea. Je l'ai osé* (*Ich habs gewagt*). Qu'on se figure les accusations passionnées et trop véridiques de la *Triade romaine*, ses invocations à la patrie, à sa gloire, à sa liberté comprimée, ses protestations ardentes contre la tyrannie et la corruption romaine, jetées dans un peuple qui venait à peine de lire quelques écrits de Luther, et qui n'avait guère eu jusqu'alors d'autre nourriture intellectuelle que ses romans de chevalerie, et l'on comprendra l'effet produit par le poëme de Hutten. Certes, il n'y faut pas chercher

l'image poétique ; mais le rhythme et la rime, ajoutés à la netteté populaire de la pensée, doublaient sa force et la fixaient dans la mémoire. Aussi, le plus pauvre achetait le poëme, le plus ignorant le comprenait ; partout, jusque dans les hameaux les plus éloignés, il se trouvait quelqu'un pour répéter aux populations émues les paroles d'affranchissement. Ce succès immense, vraiment populaire, attesté par un nombre infini d'éditions qui se succèdent de mois en mois, et dont quelques-unes descendent jusqu'au milieu du XVIIe siècle, était bien ce qu'avait espéré Hutten. « Jusqu'alors j'avais écrit en latin ; tout le monde ne me comprenait pas. Maintenant j'invoque la patrie dans sa langue nationale. Il faut vous souffler des yeux la fumée qui vous aveugle. Si vous vouliez comprendre, compatriotes, vous purgeriez

bien vite l'Évangile de toutes ces fables romaines. »

Après ce que j'ai dit des précédents écrits de Hutten, et surtout de la *Triade romaine,* je n'ai pas à m'arrêter longtemps sur celui-ci. Ce qui est nouveau ici, ce n'est pas la pensée, c'est la forme, la langue, la rime, l'appel au peuple. Cependant, je dois noter deux choses qui feront bien saisir la nature des idées qui occupaient Hutten à ce moment. La première est la réhabilitation de Jean Huss, qui sera bientôt suivie de celle de Ziska.

« Ils ont brûlé Huss comme un hérétique, parce qu'il se tenait à la doctrine du Christ, sans s'inquiéter des paroles des prêtres, parce qu'il dénonçait leur avarice, leur orgueil, leur luxure, la tyrannie du pape, et tout ce qu'il ravit aux chrétiens, et comment est fait le droit canonique, opposé en tout point à

l'Écriture. C'était vrai alors et c'est encore vrai. Et pourtant les prêtres s'irritèrent. Huss fut cité devant eux, avec un sauf-conduit de l'Empereur : mais Sigismond respecta son serment comme le font encore tant de princes. Il se laissa entraîner par le conseil des prêtres qui a aussi condamné le Christ. Ils lui dirent qu'il n'était pas tenu de garder sa foi à un hérétique. Aussi, quand il serait vrai que Huss fût un hérétique, on n'en aurait pas moins commis un crime en le condamnant malgré son sauf-conduit. Jérôme de Prague ne fut pas plus épargné. Depuis, nul n'a suivi leur exemple : tous ont craint le bûcher. Mais nous voici deux qui vous appelons, etc. »

Ma seconde citation sera la conclusion du poëme qui contient un appel très-direct aux armes :

« Comment pouvons-nous supporter une pareille tyrannie? Je dis que nous ne le devons pas. Le temps est venu : Dieu a réservé pour notre âge l'affranchissement de la patrie. J'espère que le roi Charles sera avec nous, qu'il ne se laissera pas opprimer lui-même. J'appelle à cette œuvre tous les princes, les nobles et tous ceux qui veulent écraser l'hérésie du pape. Celui qui resterait indifférent à cette grande entreprise, n'aime pas sa patrie et ne connaît pas le vrai Dieu! Nous voulons abolir la superstition, restaurer la vérité. Et puisque cela ne peut se faire de bon gré, il faut bien que le sang coule. Et moi aussi, j'ai reculé devant cette extrémité; j'ai cru qu'on pourrait arriver au but par une autre voie. Mais il faut faire comme on peut. L'heure a sonné : nous n'avons subi déjà que trop d'insultes. A moi, Allemands,

prenez courage! Nous avons bien des hauberts et des chevaux, des hallebardes et des épées, et puisque les conseils pacifiques ne mènent à rien, prenons nos armes! L'aide et la vengeance de Dieu sont avec nous! Nos ennemis sont les ennemis de Dieu! Que ma parole éveille les princes dans leurs cours, les chevaliers dans leurs châteaux, les bourgeois dans leurs villes! Qui voudrait rester chez soi dans une si belle cause! Moi je l'ai osé, voilà ma devise! »

La même année 1520, cette année si féconde dans la vie de Hutten, si importante dans l'histoire de la Réforme, où Luther publia son livre de la Captivité de Babylone, et brûla sur la place publique à Wittemberg la bulle du pape et les décrétales, Hutten traduisit en allemand plusieurs de ses dialogues, et notamment la *Triade romaine*, et les publia

avec une dédicace au *noble, célèbre, courageux et très-honorable conseiller, serviteur et capitaine de Sa Majesté l'Empereur, Franz de Sickingen, mon ami bien-aimé, mon consolateur.* Je ne sais si je me fais illusion; mais il me semble qu'on trouve dans ces pages quelques-uns des accents touchants de Montaigne parlant de La Boëtie.

« Ce n'est pas sans raison que le proverbe dit : Dans le malheur on reconnaît ses amis! car personne ne peut être assuré d'avoir un ami, s'il ne l'a éprouvé dans ses traverses, de manière à le connaître d'outre en outre. Quoiqu'il faille estimer heureux ceux qui n'ont pas eu à éprouver ainsi leurs amis, ceux-là peuvent aussi rendre grâces à Dieu qui ont trouvé, dans leurs infortunes, un ami fidèle et constant. Plus que personne, je dois donc bénir Dieu et ma destinée. Car

poursuivi par mes ennemis dans mes biens, mon corps et mon honneur, avec une telle violence, que j'ai eu à peine le temps d'appeler mes amis à mon aide, tu es venu à moi, non pas comme il arrive souvent, avec des paroles de consolation, mais avec des secours efficaces... Ce n'est pas que je dédaigne ceux qui nous sont amis au temps de la prospérité (quoique cela soit plutôt une société agréable qu'une vraie amitié); mais je fais entre les deux la même différence que les médecins entre les mets : les uns sont seulement savoureux; les autres, en outre, salutaires. Et ainsi le ciel t'a donné à moi, quand j'avais besoin des secours et des remèdes. Par amour pour la vérité, et par pitié pour mes malheurs, tu t'es chargé de moi, sans t'inquiéter de mes ennemis. Et quand, par l'imminence du péril, les villes m'étaient

fermées, tu m'as ouvert tes châteaux, que j'appellerai pour ce motif et pour d'autres encore, les *hôtels de la Justice*.

« Aussi, je ne me suis pas senti peu confirmé dans mon dessein, quand j'ai vu que toi aussi, tu le nommes juste et honorable. Et tous les savants d'Allemagne qui sont menacés en moi, ont repris courage, tandis que les romanistes qui, me croyant abattu, célébraient déjà leur triomphe, ont perdu leur audace, quand ils m'ont retrouvé appuyé à un mur inébranlable. Pour te prouver ma gratitude, ce n'est pas le cœur qui me manque, ni la volonté, mais le bonheur et le pouvoir : mais du moins, je te donne ce que nul ne peut m'enlever, les forces de mon esprit et de ma raison.

« Je t'offre donc, pour ton nouvel an, mes

petits livres que j'ai traduits en allemand, dans cet hôtel de la Justice. Et je te souhaite, non pas comme on le fait souvent, un agréable repos, mais de grandes, sérieuses, nobles et laborieuses affaires où, pour le bien des hommes, tu puisses déployer ton cœur de héros. Que Dieu te donne le bonheur et le salut.

« Écrit à Ebernbourg, la veille du nouvel an » (31 décembre 1520).

XXI.

Les rapports de Hutten et de Luther devenaient de plus en plus intimes : ils se communiquaient leurs projets, leurs craintes, leurs espérances, et puisaient, dans ces communications fréquentes, de nouvelles forces

et un plus ferme courage. Dans les premiers jours de 1521, Hutten écrit cette belle lettre *à son très-cher frère et ami, l'invincible héraut de la parole de Dieu*, Martin Luther : « Tu me plaindrais certainement si tu savais toutes les contrariétés avec lesquelles j'ai à lutter. Tandis que je cherche à attacher à notre cause [1] de nouveaux amis, beaucoup d'anciens s'en détachent, tant les âmes sont encore sous l'empire de ce préjugé, qu'attaquer le pape, c'est commettre un crime irrémissible. Le seul Franz de Sickingen nous reste fidèle ; et lui-même, on l'a presque ébranlé, en lui montrant, comme

1. Il est important de noter que Hutten n'admettait pas toutes les doctrines de Luther. La théorie du Serf Arbitre lui répugnait instinctivement; mais il savait que si les romanistes le combattaient, c'était moins pour ses opinions dogmatiques que pour ses rudes invectives contre leur corruption et leur rapacité. « Aussi, dit-il lui-même, j'accepte le titre de Luthérien, pour qu'on sache que je suis toujours fidèle à la cause de la vérité et de la liberté. »

venant de toi, des choses monstrueuses que tu n'as sûrement jamais écrites. J'ai effacé cette impression en lui lisant tes livres qu'il connaissait fort peu jusqu'à présent. Il n'a pas tardé à y prendre goût, et voyant la grandeur de ton entreprise, il s'est écrié plein d'admiration : « Est-il bien possible qu'un homme ait le courage de s'attaquer à tout le passé, et s'il a ce courage, aura-t-il assez de puissance? » Il est tellement enthousiasmé, qu'il se passe rarement une soirée sans qu'il me demande de lui lire l'un ou l'autre de nos livres. Ses amis lui conseillant de quitter une voie si périlleuse : « Non, dit-il, la cause que je défends n'est ni dangereuse, ni douteuse. C'est la cause de Dieu et de la vérité : c'est la patrie elle-même qui nous ordonne d'écouter les conseils de Luther et de Hutten, et de défendre la vraie

foi. Cependant, je ne dois pas te cacher, que Sickingen m'a jusqu'ici retenu de tout acte contre mes ennemis. Il croit qu'il faut attendre ce que décidera l'Empereur et ce qu'on fera à notre égard après la diète de Worms. Quant à moi, j'ai peu de confiance dans l'Empereur : il est toujours entouré de prêtres et prend parmi eux ses plus assidus conseillers. Ils abusent de sa jeunesse, et le poussent à des démarches qui, certes, ne tourneront pas à son profit. Sickingen croit au contraire qu'à Worms l'Empereur reconnaîtra ce qu'il faut penser de ces papes sans foi et de leurs partisans. Plusieurs prophétisent même qu'il se fera dans cette diète une grande scission entre le pape et l'Empereur, et tu peux compter que Sickingen y aidera de tout son pouvoir, et son crédit est grand auprès de l'Empereur... Ils ont brûlé trois

fois tes livres ! Mais qu'importe? Le peuple s'anime chaque jour davantage. Dans tout ce pays, ton nom n'est prononcé qu'avec vénération, tandis qu'Aléander a failli être lapidé à Mayence. J'ai écrit à Spalatin pour qu'il tâche de connaître les intentions de votre prince : occupe-toi toi-même, je te prie, de ce soin. Ce serait un grand point pour nous d'apprendre qu'au besoin, il nous viendrait en aide ou du moins nous donnerait asile dans ses États. Aussitôt que j'en serai assuré, je volerai vers toi : car je ne puis résister au désir de voir enfin un homme que j'aime tant pour ses vertus. »

XXII

La diète de Worms eut une influence décisive sur les événements qui vont suivre. Elle poussa, elle força à la violence une révolution, toute pacifique jusque-là, et qui promettait de transformer l'Allemagne par la seule influence de la parole. Ce n'est donc pas nous écarter de notre sujet que de nous y arrêter quelques instants. Aussi bien nous assisterons à l'un des beaux spectacles que présente l'histoire.

Pour Charles-Quint, nous l'avons vu, la question qui agitait l'Allemagne, qui ébranlait jusque dans ses fondements la vieille organisation de l'Europe chrétienne, se réduisait

à un calcul assez mesquin d'une politique sans idéal. Luther devait lui servir soit à tenir le pape en respect, soit à payer son alliance. C'est la déclaration que son ministre fit très-franchement au nonce qui lui remettait les bulles contre Luther : « L'Empereur fera tout pour être agréable au pape, si de son côté le pape se montre ami de l'Empereur et ne pactise plus avec ses ennemis. » A Rome, on se le tint pour dit. Aussi ne chercha-t-on pas à agir sur la conscience de Charles-Quint : on fit appel à ses seuls intérêts; l'on employa des moyens moins avouables encore. On mit à la disposition du légat Aléander tous les moyens de corruption qui lui parurent utiles pour agir sur le gouvernement, sur la diète. A un évêque très-bien en cour, il donne un bénéfice déjà assuré à un autre; il paie un secrétaire de l'Empe-

reur pour de *bons et secrets services;* il va jusqu'à corrompre les gardiens des portes, pour qu'ils interceptent les livres de Luther. Il étale toutes ces turpitudes avec un cynisme qui confond. Il se vante d'avoir obtenu par la *ruse et la célérité* que les ouvrages de Luther fussent brûlés dans les Flandres : « L'Empereur et ses conseillers virent flamber le bûcher avant de bien savoir qu'ils avaient donné l'ordre de l'allumer. »

L'habileté de cet homme ne fut pas inutile, comme nous le verrons, pour obtenir le fameux édit de Worms. Quant à Charles-Quint, voici comment on s'assura son concours. Les cortès d'Aragon avaient obtenu, après de longues instances, un bref du pape qui modifiait l'organisation et la procédure de l'Inquisition et la rapprochait du droit commun. L'Inquisition était la colonne de la

royauté en Espagne : tout ce qui pouvait en diminuer l'implacable et arbitraire rigueur paraissait à Charles-Quint ébranler son trône. Il réclama vivement. Le pape révoqua le bref : en retour, l'Empereur s'engagea à exécuter la bulle contre Luther. Rapprochement instructif et curieux : le despotisme religieux donne la main au despotisme politique : la suspension de tout progrès en Espagne est le prix de la compression du mouvement d'émancipation en Allemagne. Toutes les libertés et tous les despotismes sont solidaires !

Mais en Allemagne, rien ne pouvait se faire sans la diète. On craignait son opposition ; car depuis un siècle, elle ne se réunissait pas sans diriger contre la corruption de l'Église, des réclamations toujours inutiles, mais dont l'énergie croissait incessamment. On voulut donc brusquer la chose. Un jour

qu'un tournoi était annoncé, que tous les préparatifs étaient faits, l'Empereur appela inopinément les princes en séance et leur fit donner lecture de la bulle contre Luther, et de l'édit qui la rendait exécutoire. L'on juge de l'émotion que cette proposition inattendue jeta dans l'assemblée. L'Empereur voulait publier immédiatement l'édit, sans entendre Luther : c'était l'avis des théologiens Aléander, Eck : « Il est condamné, disaient-ils, que faut-il de plus? » Mais la diète fut moins facile à satisfaire. Quoique la majorité ne fût peut-être pas opposée à la condamnation, elle sentait bien que cette condamnation, prononcée en l'absence de Luther et sans qu'il eût pu se défendre, soulèverait la conscience publique. Elle exigea que Luther fût cité, qu'on lui donnât un sauf-conduit et qu'il fût entendu, déclarant au surplus

qu'elle accepterait l'édit si Luther persistait non pas dans ses attaques contre la corruption de l'Église (sur ce point, tous étaient d'accord avec lui) mais « dans ses doctrines contraires à la foi que nos pères et aïeux nous ont transmise. »

La citation fut donnée dans ce sens, et un héraut impérial se rendit à Wittemberg pour chercher Luther. Beaucoup espéraient que ce grand homme reculerait, qu'il se contenterait d'insister sur la réformation de l'Église, si populaire en Allemagne et, à vrai dire, généralement désirée. Mais Luther avait d'autres desseins : aucune considération, aucune séduction, aucune crainte personnelle ne pouvait lui faire déserter ce qu'il considérait comme la vérité.

Il partit immédiatement sur un char que lui fournit la ville de Wittemberg. En route,

il put lire sur tous les murs un mandat impérial qui condamnait ses livres. Ceci pouvait donner des craintes : le héraut lui-même, se méfiant du sauf-conduit, lui demanda à Weimar, s'il ne voulait pas retourner. A la dernière halte, un conseiller de son protecteur l'électeur de Saxe, lui vint dire qu'il ferait mieux de ne pas aller plus loin, qu'il courait au-devant du sort de Huss. Mais lui : « Huss a péri, mais non pas la vérité. J'irai, quand j'aurais contre moi autant de diables qu'il y a de tuiles sur les toits de Worms ! »

Le mardi 16 avril 1521, à midi, le gardien de la tour sonna de la trompe pour annoncer son arrivée. La foule se précipita sur son passage. Il était sur son char découvert, dans son habit de moine : devant lui, le héraut, à cheval, portant au bras l'écu impérial. Luther contempla d'un calme regard la

foule émue, agitée. Il lut dans tous les yeux la sympathie pour sa cause : son courage se changea en confiance, et quand il descendit de son char, il s'écria : « Dieu sera avec moi. »

Dès le lendemain, il fut appelé dans la diète. L'assemblée était nombreuse, splendide : l'Empereur, entouré des six électeurs, de tous les princes laïques et ecclésiastiques, des députés des villes, des plus illustres capitaines et conseillers, tous attendaient Luther avec une visible curiosité. A la vue d'une si magnifique assemblée, le pauvre moine ne put maîtriser son émotion. Il parla d'une voix basse, étouffée, presque incompréhensible : plusieurs crurent qu'il avait peur. On lui demanda s'il voulait défendre tout ce qui se trouvait dans ses livres ou en rétracter quelque chose. Il demanda un délai pour

réfléchir. On lui accorda vingt-quatre heures.

Le lendemain, il comparut de nouveau. Il était tard : la nuit tombait : les flambeaux étaient allumés. L'assemblée était plus nombreuse encore que la veille : le concours du peuple si grand que les princes trouvèrent à peine où s'asseoir. L'anxiété était à son comble. Maintenant Luther était maître de sa pensée : sa conscience lui donnait le courage de lever la tête en face de ces princes devant qui tous courbaient le genou : il se sentait, lui aussi, une puissance et il voulait honorer par son attitude la vérité dont il était l'organe. Aussi n'y eut-il plus ni dans sa voix, ni dans ses réponses aucune hésitation. Quand on lui renouvela la question de la veille, il répondit d'une voix ferme, virile, entendue de tous. Il divisa ses livres en livres de doctrine, livres contre les abus du siége

de Rome et livres de polémique : « Rétracter les premiers, c'est impossible, puisque la bulle elle-même y trouve beaucoup de bon : les seconds, ce serait donner aux romanistes le moyen d'écraser complétement l'Allemagne : les troisièmes, ce serait encourager mes adversaires dans leur lutte contre la vérité. » L'official de Trèves l'engagea à ne pas refuser toute rétractation : « si Arius avait retiré quelques erreurs, on n'aurait pas été obligé de brûler ses bons livres avec les mauvais : on trouverait aussi le moyen de sauver ses ouvrages, s'il consentait à effacer ce qui avait été condamné par le concile de Constance. » On voit que l'Allemand subordonnait volontiers l'infaillibilité du pape à celle des conciles. Mais Luther ne croyait plus ni à l'une, ni à l'autre. Il répondit « un concile aussi peut errer. » Et sur la dénégation de

l'official, il offrit de prouver que les conciles pouvaient errer et avaient erré. L'on ne voulut pas entamer ce débat. L'official demanda pour la dernière fois à Luther, s'il voulait défendre tout ce qui se trouvait dans ses livres ou en rétracter tout ou partie, lui déclarant durement que s'il refusait toute rétractation, l'Empire saurait comment il fallait traiter un hérétique. Luther s'était attendu à une discussion, à une réfutation : quand il vit qu'il s'agissait simplement de se condamner lui-même ou d'être condamné, son grand cœur n'en fut que plus résolu. Il répondit avec calme : « Si je ne suis pas convaincu d'erreur par le texte de la Sainte-Écriture, je ne puis et ne veux rien rétracter : ma conscience est liée par la parole de Dieu. Je m'en tiens là : je ne puis faire autrement. Que Dieu me soit en aide. Amen. »

L'Allemagne entière tressaillit de cette noble attitude. Elle se sentait dignement représentée par son apôtre. Les guerriers admiraient son courage. Quand il entra dans la salle, le vieux Frundsberg lui frappa sur l'épaule, en signe de sympathie. Pendant la séance, le brave Éric de Brunswick le voyant suffoqué par la chaleur, lui porta de la bière dans une cruche d'argent. Quand il sortit, on entendit une voix qui criait : « Bienheureuse la mère qui t'a enfanté ! » Les princes le visitèrent dans sa retraite et s'entretinrent familièrement avec lui. Ailleurs, l'opposition prit une forme plus menaçante. On trouva dans les appartements de l'Empereur des billets qui portaient : « Malheur au pays dont le roi est un enfant. » Sur les murs de la ville, des placards annonçaient aux romanistes que quatre cents chevaliers s'étaient ligués con-

tre eux, pour défendre l'honneur et le droit écrasés, la juste cause de Luther : « J'écris mal, mais j'agis fortement. J'ai huit mille hommes avec moi ! *Bundschuh ! Bundschuh !...* » On se rappelle ce formidable cri de guerre des paysans souabes. Retentissant à cette place, à ce moment, il semblait annoncer l'alliance des chevaliers et des paysans en faveur de la réforme ; alliance souvent tentée, jamais réalisée. Les courtisans se sentaient mal à l'aise au milieu d'une population si violemment agitée. Les plus sages voulaient essayer encore une transaction. Aussi, l'Empereur ayant proposé immédiatement à la diète de traiter Luther comme un hérétique convaincu, la diète réclama un délai de quelques jours. On les employa à agir sur Luther par tous les moyens. On le supplia de rétracter au moins ses opinions sur les conciles et d'ac-

cepter pour juges de sa doctrine, l'Empereur et la diète. A la première insinuation, il répondit : « Oui, Huss a été condamné injustement. » A la seconde : « Je ne puis accepter les hommes pour juges de la parole de Dieu. » Rien ne put l'ébranler, et il partit, laissant la diète dans la plus grande agitation.

Restait à prendre une résolution. La diète ne semblait pas vouloir s'en tenir à sa précédente délibération. Plusieurs la regrettaient : la présence de Luther, son courage, avaient rallumé les sympathies, et l'opinion publique, non douteuse, pesait sur l'esprit de beaucoup de membres. Le vote définitif était au moins douteux. Pour le décider, on recourut au moyen préconisé par Aléander, *la ruse et la célérité.*

Pendant longtemps il ne fut question de rien. La diète avait achevé ses travaux,

plusieurs de ses membres s'étaient retirés. Le 25 mai, l'Empereur se rendit à la salle des séances pour accomplir la formalité de l'acceptation de ses décisions : il lui demanda de rester encore trois jours pour vider quelques affaires pendantes. Suivant l'usage, à sa sortie, l'assemblée lui fit cortége jusqu'au palais épiscopal où il logeait. L'électeur de Saxe et l'électeur palatin étaient déjà partis : les quatre autres électeurs étaient présents. Au palais, ils trouvèrent les nonces du pape qui leur remirent des brefs à leur adresse. Pendant qu'ils s'entretenaient de cette communication tout à fait inusitée, l'Empereur leur dit qu'il avait fait rédiger un édit dans l'affaire de Luther, conformément à leur précédente décision. Il en fit donner lecture aussitôt aux membres présents. Soit surprise, soit conviction, personne ne fit

aucune objection : l'électeur de Brandebourg reconnut que l'édit était en effet conforme à la volonté précédemment exprimée par la diète. Aléander se hâta d'en dresser acte. Il en fit le même jour deux copies, l'une en latin, l'autre en allemand, et le lendemain (un dimanche), il poursuivit l'Empereur jusque dans l'église, pour obtenir plus tôt sa signature. Enfin, pour ajouter un dernier trait : l'édit fut rendu le 26 mai; Aléander trouva utile de l'antidater du 8 mai, jour où la diète était encore suffisamment nombreuse.

Tel est ce fameux acte législatif, non soumis à la diète dans son assemblée, non délibéré, non voté, arraché par surprise à des membres réunis par hasard et dont plusieurs sans doute l'auraient repoussé, s'ils avaient pu se consulter. « Heureuse surprise, s'écrie pieusement un écrivain catholique, qui a

empêché les princes de se parjurer! [1] »

L'édit était aussi rude que possible. Luther était mis au ban de l'Empire, comme un membre retranché de l'Église de Dieu, avec tous ses adhérents, protecteurs et amis. Ses écrits et ceux de ses partisans devaient être brûlés; et pour qu'il n'en pût plus paraître de semblables, la censure était établie sur tous les imprimés.

Cet édit n'arrêta pas la propagation de la réforme; il n'ôta pas un partisan à Luther; au contraire, la conscience publique s'indigna d'une telle violence, et s'opposa, dans presque toute l'Allemagne, à son exécution. Les livres de Luther, de ses amis, se répandaient de plus en plus, malgré la censure, malgré les bûchers. Un des arguments qui reviennent sans cesse sous la plume des écrivains, et qui semblent avoir produit le plus d'effet, est celui-ci : « Pourquoi n'a-t-on pas réfuté Luther à Worms? » On ne fera jamais accepter de la conscience droite du peuple une condamnation qui se substitue à une réfutation. Une foule de brochures furent répandues dans le pays : mais le danger était grand, et tous les auteurs gardèrent l'anonyme. Hutten seul osa signer la sienne : elle ne s'attaquait à rien moins qu'à l'auteur de l'édit, au légat du pape, à Aléander lui-même, et lui infligeait le rude châtiment du patriotisme et de l'honnêteté indignés [1].

[1] C. Riffel, Christliche Kirchengeschichte der neuesten Zeit, t. I, p. 214.

1. Ce chapitre est en grande partie traduit de *Ranke, Histoire de l'Allemagne au temps de la Réforme*, un des livres qui mériteraient le plus d'être connus en France.

XXIII

Hutten n'avait pas attendu ce moment pour remuer plus profondément encore l'opinion déjà si vivement excitée. Dès l'ouverture de la diète, il avait publié quatre nouveaux dialogues : la *Bulle*, le *Premier Moniteur*, le *Second Moniteur*, les *Brigands*. Les plus importants de ces écrits sont le *Second Moniteur* et les *Brigands* : il n'en est pas qui jette plus de jour sur les projets de Hutten et de ses amis. Les interlocuteurs du Moniteur sont le Moniteur et Sickingen.

Le Moniteur avertit Sickingen des bruits fâcheux qui courent sur son compte. On le soupçonne d'hérésie parce qu'il protége Luther et loge Hutten ; on craint qu'il ne prépare quelque entreprise contre le pape, les évêques et le clergé : « C'est un jeu dangereux : Songe au proverbe : Nul ne s'est trouvé bien de s'attaquer aux prêtres ! »

Sickingen. « Ce proverbe a souvent menti. Je n'en veux pour preuve que Jean Ziska, l'invincible chef des hussites, dans cette longue guerre contre les prêtres. N'a-t-il pas le renom d'un grand capitaine ? N'a-t-il pas la gloire d'avoir délivré sa patrie de la tyrannie, purgé la Bohême de ces prêtres et moines fainéants, et rendu leurs biens en partie aux héritiers des trop généreux donataires ? N'a-t-il pas soustrait son pays aux exactions des papes, et vengé la mort de Huss, ce saint assassiné par les prêtres ? Et ne sait-on pas que dans toutes ses grandes entreprises, il n'a jamais cherché son intérêt, qu'il n'a

songé qu'à la patrie, à la religion? Aussi, après avoir eu la fortune constante, il est mort pleuré par ses concitoyens. »

Le *Moniteur:* « Il semble vraiment que tu veuilles suivre son exemple. »

Sickingen: « Et pourquoi non? Si le clergé ne se rend pas à nos conseils, ni à nos corrections fraternelles, il faudra bien enfin user de contrainte. »

Le *Moniteur :* « Et si l'Empereur te le défend? »

Sickingen: « Je n'en persisterai pas moins dans mon dessein. Je fais comme ceux qui, avant de construire un édifice, calculent longuement ce qu'il pourra coûter, et qui, le plan arrêté, le mènent à bout. Certes je ne ferai rien de ce que des conseillers perfides ou ignorants conseillent maintenant à l'Empereur, mais ce qu'il approuvera plus tard

quand il aura plus d'années et des vues plus mûres. Si notre jeune Empereur avait la fièvre chaude, et qu'il me demandât de l'eau froide, devrais-je lui en donner? Je lui suis trop fidèle et trop dévoué pour rien faire qui puisse lui nuire : ne pas obéir est souvent la meilleure manière d'obéir. Le mieux serait que l'Empereur ne se mêlât pas des affaires religieuses. Si par le conseil intéressé des prêtres, il n'avait pas entravé le cours naturel des choses, la connaissance de la doctrine évangélique, répandue par Luther, aurait peu à peu amélioré les hommes, restauré la dignité impériale, et chassé les pervers et pernicieux romanistes de l'Allemagne tout entière. Ses résolutions sont dans la main de Dieu. Mais quant à moi, je chercherai toujours à le servir plutôt qu'à le flatter. S'il m'ordonnait quelque chose contre ma conscience, je m'y

refuserais publiquement : car il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes, surtout ici où il s'agit de la religion elle-même. Si donc je vois qu'il n'y a rien à espérer de l'Empereur, je tenterai l'entreprise à mes risques et périls, quelle qu'en puisse être l'issue.

Le *Moniteur* : « Et pour ce beau projet, tu as un chaud conseiller dans ton Ulrich de Hutten. Il ne peut plus supporter aucun délai et se donne toutes les peines du monde pour assembler l'orage sur la tête de ses ennemis. »

Sickingen : « Oui sans doute : ses services me sont précieux; il a l'esprit qu'il faut pour ces sortes d'entreprises. »

XXIV

Quel était donc l'appui sur lequel comptaient les deux amis? L'Empereur était entraîné par les exigences de sa position politique et par les impatiences de son ambition : les princes étaient indifférents, timides, ou gagnés par la cour de Rome. Que restait-il donc? Deux grandes forces : la noblesse et le peuple, surtout la population des villes ; car c'est à peine si à cette époque, les plus intrépides osaient jeter un regard vers ces masses profondes des populations rurales, si violemment agitées par le souffle de la réforme. La question était de savoir si l'union pouvait s'établir entre les deux forces régulières, en quelque

sorte, de la société laïque, divisées par tant de préjugés et par tant de justes griefs. Ce fut l'une des grandes préoccupations de Hutten. La première tentative qu'il fit pour opérer un rapprochement si nécessaire, fut le dialogue qui a pour titre *les Brigands* (*prædones*). Les interlocuteurs sont Hutten, Sickingen et un commissionnaire de la grande maison des Fugger à Augsbourg. Hutten se prend de querelle avec le commerçant parce que celui-ci a appelé les chevaliers des brigands. Sickingen intervient : il calme son fougueux ami, et s'adressant au marchand :

« En ce qui me concerne, je n'ai pas besoin de me justifier. L'Allemagne le sait, et l'histoire en a pris note : je n'ai jamais fait éprouver aucun dommage à qui que ce soit, sans lui avoir déclaré la guerre. — Le *marchand :* Mais de quel droit déclares-tu la guerre?

cette raison ne t'excuse pas. — *Sickingen :* Comment ! tu dis que nous n'avons pas le droit de faire la guerre, en la déclarant ? — Le *marchand :* Non ! sans la permission des princes. — *Sickingen :* Je te demanderai donc : faut-il conserver la noblesse? — Le *marchand :* Je le pense. — *Sickingen :* Les princes sont-ils seuls nobles ?— Le *marchand :* Non sans doute : je compte aussi dans la noblesse les comtes et même les simples chevaliers comme vous, en tant que vous pratiquiez la vertu ; car c'est mon opinion depuis longtemps que la noblesse n'est que dans la vertu. — *Sickingen :* Tu as raison : je pense aussi que la vertu ne se transmet point par héritage, et quiconque a commis une action honteuse doit être rayé de la noblesse, fût-il prince. C'est perdre la noblesse que de ne pas imiter les glorieux ancêtres qui l'ont conquise : je

méprise hautement tous les prétendus nobles qui ont beaucoup de quartiers et peu de services personnels, de nombreuses images d'aïeux et pas de couronne autour de leur propre front. Je ne considérerai jamais comme mon pair, fût-il mon plus proche parent, un homme qui aurait une tache dans sa vie. Mais qu'appelles-tu vertu dans la noblesse ? — Le *marchand :* on dit que c'est la valeur. — *Sickingen :* Tu veux dire la vertu guerrière, mais qu'est-ce, selon toi, que la vertu guerrière? — Le *marchand :* La valeur au service du bon droit. — *Sickingen :* Très-bien, et je conclus : tous les hommes sont égaux de nature, mais le plus vertueux est le plus noble. Tu m'accorderas aussi qu'un homme est d'autant plus noble qu'il défend plus chaudement le droit. Et enfin tu conviendras que si la défense du droit appartient plus

spécialement aux princes, elle appartient aussi aux nobles, puisque c'est par là qu'ils sont nobles, comme tu le dis. — Le *marchand :* Soit, mais à condition que vous ne combattiez que sur l'ordre des princes. — *Sickingen :* Mais s'ils n'ordonnent jamais, s'ils sont tous absorbés dans leurs intérêts particuliers, indifférents au bien général, ne pourrons-nous pas alors faire nous-même la guerre ? — Le *marchand :* Il faut bien vous l'accorder pour ce cas. — *Sickingen :* Et si quelqu'un voulant te faire tort, j'écartais de toi ce péril, sans attendre l'ordre du prince, ne ferais-je pas bien ? — Le *marchand :* ce ne serait que juste. — *Sickingen :* Tu vois donc combien l'on aurait tort de nous ôter la seule chose par laquelle nous sommes nobles, je veux dire le pouvoir de défendre le droit par les armes. Car c'est là notre loi et notre devoir : secou-

rir les malheureux, relever les opprimés, venger ceux qui ont été injustement lésés, tenir tête aux méchants, protéger les veuves et les orphelins. Nous ne rougissons pas de nous ranger derrière les princes, et nous les servons fidèlement quand nous avons volontairement accepté de les servir. Hors de là, nous ne reconnaissons d'autre seigneur que l'Empereur : en lui nous voyons le défenseur de la liberté publique. Mais si l'Empereur lui-même nous ordonnait quelque chose contre la justice et le droit, ce serait notre devoir de lui refuser l'obéissance. Il te dirait lui-même, si tu pouvais l'interroger, qu'il n'a pas le droit d'ordonner quelque chose d'injuste ni de s'opposer à quelque chose de juste, et si l'Empereur n'a pas ce droit, comment les princes l'auraient-ils? »

Je doute que cette apologie un peu sophis-

tique ait converti le commerçant. Combien les faits étaient éloignés de l'idéal de noblesse que le chevalier expose en termes si magnifiques! La prétention de la noblesse à conserver sa turbulente anarchie explique la réserve de la bourgeoisie des villes dans ce premier épisode de la longue guerre pour la liberté de conscience. Mais c'est un devoir pour le biographe de réunir tous les traits qui forment le tableau, et de ne pas sortir les hommes du milieu dans lequel ils ont vécu et agi, pour leur donner les idées et les passions d'un autre temps.

Sickingen prend ensuite l'offensive : « les grands brigands ne sont pas ceux qu'on pend à la potence : ce sont les prêtres et les moines, les chanceliers et docteurs, les gros marchands, surtout les Fugger. — Le *marchand* : Comment? nous des voleurs! nous qui détes-

tons si cordialement les chevaliers, à cause de leurs brigandages ! — *Sickingen.* Oui sans doute; vous ne volez pas à force ouverte, mais par des pratiques secrètes et souterraines. Les Fugger, tes maîtres, n'ont-ils pas exclu par tous les moyens honnêtes et malhonnêtes, les autres marchands du commerce des Indes, pour s'enrichir seuls par l'importation de ces denrées également nuisibles à la santé et aux mœurs de la patrie ? N'est-ce pas le vœu de tous les bons citoyens de voir expulser ce fléau public? Ou bien diras-tu que ce n'est pas voler, d'inonder l'Allemagne d'une monnaie qui n'a pas le poids, de monopoliser les denrées indiennes, d'y ajouter le trafic des dispenses papales, des indulgences, des bénéfices, de verser sur l'Allemagne toutes ces drogues et d'en retirer de beaux écus ? »

« Mais de bien plus dangereux brigands sont les docteurs et les chanceliers des princes, tous ces Rabulistes qui, dans ces derniers temps, ont fondu sur notre patrie. Les vieillards se souviennent encore de l'heureux temps où l'on ne connaissait pas cette lèpre, et maintenant ils sont partout, ils volent partout, dans les cours des princes, dans les sénats et tribus des villes, dans toute réunion publique ou privée, à la paix, à la guerre ! Et ceux qui siégent dans les tribunaux ! Ils cherchent toujours le droit et ne le trouvent jamais : ils pétrissent les lois comme de la cire molle et les tournent à leur profit : entre leurs mains vénales, l'injuste devient le juste. Ils font plus de mal à l'Allemagne que la guerre la plus désastreuse, et mieux vaudrait trancher nos procès par les armes que par leur science fausse et contradictoire. Quel

bonheur si nous pouvions voir un jour chasser tous ces docteurs et brûler tous leurs livres ! »

« Soyons justes pourtant : il est des brigands plus pernicieux encore dans notre malheureuse patrie : ce sont les évêques, chanoines et moines. Non contents d'avoir attiré à eux la meilleure et la plus belle partie de l'Allemagne, d'être gorgés de richesses qu'ils dissipent dans des guerres criminelles et dans les plus honteux plaisirs, ils corrompent la raison et le cœur du peuple par la superstition et par leurs mauvais exemples, détestent la science qui ouvrirait les yeux à la nation, et rendent plus intolérable encore le joug des papes, dont ils sont les créatures. N'ont-ils pas le front de prétendre que le vicaire du Christ peut changer, étendre et restreindre la doctrine du Sauveur, condam-

ner les hommes les plus vertueux, sanctifier les plus pervers, faire ou omettre ce qui lui convient, sans que nul n'ose murmurer ! Quand nous aurons brisé les chaînes de la tyrannie romaine, forcé les prêtres à remplir leur office, appliqué à l'utilité commune les revenus des évêques, des chanoines et des moines, et les trésors des églises, aboli tous les ordres religieux, alors seulement l'Allemagne sera libre et heureuse. Mais les prince font obstacle à ce dessein, parce-qu'ils ont leurs parents dans les évêchés et qu'ils craignent de les voir retomber à leur charge. »

Le *marchand:* « C'est donc pour cela qu'on ne peut mener à bien une entreprise si belle et si utile. — *Hutten :* Il est d'autant plus nécessaire que les chevaliers arrangent au mieux les affaires qu'ils peuvent avoir avec les

villes et s'unissent avec elles. Elles sont riches et puissantes et pleines d'ardeur pour la liberté. Avec leur concours, nous pouvons commencer la guerre, la plus juste des guerres, contre nos tyrans ; car si l'on a toujours considéré comme un devoir de combattre toute tyrannie, combien plus devons-nous nous soulever contre ces tyrans qui s'attaquent non-seulement à nos biens, mais à notre foi, à notre religion, qui nous ravissent la vérité et veulent perdre nos âmes avec nos corps. Quant à moi, ce que je désire, c'est que cette guerre commence aujourd'hui plutôt que demain. »

Et Sickingen reprend avec calme : « Certes, je te seconderai de tout mon pouvoir quand le moment sera venu. Mais tu te hâtes trop : si nous cédions à ton impatience, nous serions écrasés dès le commencement

de notre entreprise. Ne crains pas d'ailleurs que la guerre tarde beaucoup. Par Luther et par toi, l'Allemagne a été réveillée du profond sommeil où elle était comme ensevelie. L'heure approche qui sera la plus opportune pour cette grande œuvre. »

XXV

J'ai donné la plus grande partie de ce dialogue, parce qu'il explique la pensée des deux amis, leurs projets et les secours sur lesquels ils croyaient pouvoir compter. Leur entreprise échoua, et le triomphe de la liberté religieuse vint du côté d'où personne ne pouvait l'attendre. La réforme avait fait surtout des progrès dans les campagnes, dans les villes

et parmi la petite noblesse : les princes lui étaient hostiles ou indifférents. Outre qu'ils plaçaient dans les meilleurs évêchés les cadets de leurs familles, ils trouvaient la cour de Rome très-facile pour toutes les concessions qu'ils convoitaient : c'est un fait acquis à l'histoire que les premières sécularisations furent faites sans opposition de la part du pape dans les pays les plus catholiques, en Bavière, par exemple, et dans les États héréditaires d'Autriche. D'un autre côté, les princes ne se dissimulaient pas qu'au fond de la réforme, dans sa première période, se trouvait un grand mouvement d'unité nationale tout opposé à la constitution des principautés et à l'établissement de ce gouvernement oligarchique que les Électeurs n'avaient cessé de poursuivre depuis un siècle. Que fallut-il pour changer tout cela?

Deux choses : la ruine de la noblesse immédiate par la défaite de Sickingen et l'obstination de l'Empereur à se mettre du côté du pape, à refuser l'appui que lui offrait la révolution religieuse, et à se jeter, lui, le représentant de l'unité nationale, du côté de l'oppresseur étranger. Alors une partie des princes se déclara pour la réforme, et s'ils suivirent en cela l'impulsion de leur conscience, il n'en est pas moins certain que pour eux la réforme fut aussi un instrument politique qui les mena à leur but. Mais nul ne pressentait alors cette brusque péripétie. Hutten, qui avait toujours lutté contre le particularisme, et Sickingen, le dernier et plus illustre représentant de la noblesse immédiate contre la souveraineté des princes, la prévoyaient moins que personne.

Il semble qu'après la déclaration de

Worms, ils dussent avoir perdu tout espoir du côté de l'Empereur. Cependant son appui était si nécessaire, et l'idée qui s'incarnait en lui si enracinée dans leurs cœurs, qu'ils y revenaient sans cesse. Un moment encore ils purent croire qu'il serait possible de le gagner à leur cause.

Charles-Quint, après avoir sacrifié Luther au pape pour faire un ennemi de plus à François Ier, voulut utiliser pour la même cause les talents de Sickingen, la verve de Hutten et leur influence sur la noblesse. Il leur envoya, au château d'Ebernburg, son confesseur Glapion. Glapion était au fond un homme très-éclairé et aussi pénétré que personne des vices de l'Église et de la nécessité d'y porter remède. On assure qu'il avait menacé Charles-Quint de la colère céleste s'il ne les corrigeait pas; mais quand il vit

où tendait Luther, il fut au nombre de ses plus ardents persécuteurs. L'on pense bien qu'il se montra sous un tout autre jour aux deux amis : « Jamais, dit Hutten, il n'y eut un plus grand hypocrite; tout trompait en lui : le visage, les yeux, la bouche, les discours et les gestes. Il s'accommodait à toutes les situations et changeait suivant les circonstances. « Il est certain, nous dit-il, que Luther a ouvert la porte par où tous les chrétiens sont arrivés à la vraie intelligence des Saintes-Écritures. » Et comme je demandais quelle faute il avait donc commise qui pût compenser un tel bienfait, il répondit : « En vérité, je n'en vois aucune. » Et pourtant il a insisté plus que personne pour que Luther fût condamné sans être ni défendu ni même entendu. »

Il est probable que ce singulier ambassadeur n'eût pas entraîné les deux amis s'ils

n'avaient pas vu dans les ouvertures de l'Empereur une dernière chance de le gagner. Sickingen leva une armée de trois mille chevaux et douze mille hommes à pied. Il voulait pénétrer, par une marche hardie, au cœur de la France; mais le comte de Nassau, auquel il était subordonné, insista pour le siége de Mézières. Là se trouvèrent en présence les deux derniers chevaliers de France et d'Allemagne, Bayard et Sickingen, dignes de se combattre, dignes de s'estimer. Les Impériaux furent repoussés. Sickingen y perdit la solde de sa troupe et l'espoir de s'attacher l'Empereur par la reconnaissance.

Le désir de réparer l'échec fait à sa réputation par cette déroute, et peut-être aussi celui de remettre en état ses finances épuisées, s'ajoutèrent aux motifs religieux qui

poussaient Sickingen à commencer la guerre contre les prêtres; car il faut bien avouer que ce héros aimait l'argent et thésaurisait volontiers. Mais l'appui de l'Empereur perdu sans ressource, il n'était que plus nécessaire de grouper tous les éléments d'opposition. Les chevaliers rhénans, réunis à Landau, sur l'appel de Hutten et de Sickingen, avaient formé une ligue pour la défense de leurs intérêts, et sans doute aussi de la réforme : ils élurent Sickingen pour leur chef. En même temps, une foule d'écrits furent lancés dans le peuple pour le soulever. Parmi eux, il en est un qui paraît être de Hutten, et qui mérite de nous occuper. C'est encore un dialogue, intitulé le *Nouveau Karsthans*, qui fait suite à un autre *Karsthans*, écrit en dialecte alsacien par un auteur inconnu. Il paraît, du reste, que ce Karsthans était un personnage

réel, un paysan qui parcourait les campagnes des bords du Rhin, prêchant la doctrine de Luther, et très-populaire dans ces contrées.

Les interlocuteurs du *Nouveau Karsthans* sont Sickingen et le paysan. Le chevalier demande à celui-ci pourquoi il a l'air si soucieux : « Le moyen d'être gai avec ces prêtres qui me tourmentent de toute façon! Je ne sais plus comment faire, et si cela dure, je m'oublierai grossièrement; car vraiment ls passent la plaisanterie. » Sickingen lui dit de prendre courage, que les choses pourraient bien changer de face avant peu. Mais le paysan n'a pas beaucoup d'espoir. Alors se noue un dialogue où ils déroulent tour à tour les exactions des prêtres, leur avarice, leur luxure, toute leur conduite si opposée à la doctrine du Christ. Karsthans s'interrompt

souvent pour s'écrier : « Eh! donc, il faudra bien que les fléaux s'en mêlent! » Tous deux sont d'accord que le pape est l'antechrist, que la noblesse et le peuple sont ruinés par les prêtres, et que les choses ne peuvent durer ainsi. Il faudra bien employer la force si les prêtres ne veulent entendre raison. « Ce n'était pas un sot, ce Ziska, dit le paysan, quand il démolissait les églises; s'il les avait laissées debout, sa prédiction aux Bohêmes se serait bien sûr vérifiée. Il leur disait : « Laissez les nids, et dans dix ans vous y retrouverez les oiseaux. » Je ne me lasse pas de l'admirer pour avoir chassé et extirpé tous les moines, ces fainéants insatiables d'où viennent tous nos maux. » Sickingen pense aussi qu'il faut supprimer les chapitres, couvents et fondations perpétuelles.—*Karsthans*. C'en serait fait depuis longtemps de toute cette en-

geance si la noblesse voulait; mais vous ne voulez pas. » — A la fin du dialogue se trouvent trente articles, gages de l'alliance solennellement jurée entre Karsthans et les chevaliers Hulfreich et Heintz. Ils sont d'une audace extrême, et plus tard on les a trouvés parmi les papiers des paysans, dans leur grande insurrection.

Je ne fais que citer un poëme aux villes libres pour les engager à s'unir à la petite noblesse contre les usurpations et les violences des princes, et une lettre de Hutten à la ville de Worms, que l'on peut considérer comme une avance de Sickingen à ses plus anciens ennemis. En ce moment suprême, les deux chevaliers éprouvaient peut-être au même degré le désir de gagner des alliés à leur cause et celui de se réconcilier avec leurs ennemis. On ne commence pas une si

grande entreprise sans se recueillir dans la pensée de la mort.

Ces derniers écrits lancés, la guerre de religion commença par n'être plus interrompue que par des trêves jusqu'à 1648. Que cette guerre séculaire ait coûté à l'Allemagne, à l'Europe entière des flots de sang, qui le nierait? Mais c'est la fatalité de l'histoire que le passé ne veuille pas céder la place sans violence à l'avenir. Faut-il pour cela que la vérité se voile, que l'avenir s'ajourne, que le progrès s'arrête? Que le sang répandu retombe sur ceux qui n'ont pas su se retirer à temps! Et nous qui, après avoir donné tant d'exemples au monde, sommes réduits aujourd'hui à en recevoir, que cette lutte solennelle, héroïque, nous confirme dans notre foi. Les morts seuls dorment dans leurs tombeaux; les vivants vivent, et vivre, c'est lut-

ter, hélas! c'est souffrir. Heureux ceux qui, dans les temps de dissensions intestines et de guerres de conscience, luttent et souffrent pour la vérité! Heureux, même dans leurs afflictions, les champions de l'avenir!

XXVI

Bien des causes contribuèrent à faire échouer la première guerre de la réforme. Les deux amis et leurs bouillants compagnons de l'Ebernburg avaient calculé tout, hormis le temps qui féconde les pensées des hommes et mûrit leurs fruits. Et puis, il faut bien le dire, leur point d'appui n'était pas posé sur un terrain solide. Unir la rénovation religieuse à la restauration de la noblesse, c'était

vouloir attacher l'avenir au passé, le vivant à un mort. Par là, la réforme se rendait suspecte aux villes et aux paysans, odieuse aux princes. Elle qui voulait pousser le monde en avant, elle rétrogradait de plusieurs siècles. La politique et la réforme religieuse ne devaient, ne pouvaient certes pas se séparer; mais ce fut le malheur de cette première période que la réforme s'alliât à une politique en contradiction avec les instincts, avec les besoins du siècle. Hutten voulait donner un grand élan à la liberté; tous ses écrits en font foi. Dégagé des préjugés de la noblesse, il vante l'esprit libéral des villes et l'exalte en toute occasion. Il tend même la main à la passion d'indépendance qui gronde parmi les paysans. et ce n'est pas lui qui aurait dit le mot cruel de Luther : « Mieux vaut que tous les paysans périssent que si les princes

et les magistrats éprouvaient quelque préjudice; car les paysans ont pris le glaive contre la volonté de Dieu ! » Mais ses amis et ses alliés n'avaient pas dépouillé leurs vieilles rancunes et leur orgueil nobiliaire : ce qu'ils voulaient avant tout, c'était le rétablissement de l'anarchie féodale comprimée par la souveraineté des princes, et c'est là ce que détestaient par-dessus tout les paysans et la bourgeoisie des villes. De cette alliance malheureuse vint la ruine de projets si longuement combinés. Aussi, Luther, qui avait à un haut degré le tact politique, refusa de s'associer à ses amis : « La parole a vaincu le monde, dit-il, la parole le sauvera. » Sur quoi, Hutten répondit : « Nos voies sont diverses : moi, je me détermine par des considérations purement humaines ; toi, plus parfait, tu remets tout entre les mains de Dieu ! »

La guerre résolue, Sickingen n'hésita pas longtemps sur le choix de l'ennemi qu'il fallait combattre d'abord. Il avait de vieilles querelles à vider avec l'archevêque de Trêves, et il comptait trouver de l'appui parmi les habitants du pays. C'est contre lui qu'il dirigea ses forces. Pour bien marquer le but et l'esprit de son entreprise, il donna pour mot d'ordre à son armée : *Que la volonté de Dieu soit faite !* et il adressa ce manifeste aux troupes de l'archevêque : « Chers frères et voisins, pourquoi marchez-vous contre moi? Ma cause n'est-elle pas la vôtre? Je viens vous délivrer du joug antichrétien des prêtres, vous apporter la lumière de l'Évangile et vous faire jouir de la liberté chrétienne, et vous me combattez! semblables à des hommes atteints d'une maladie mortelle et qui ne voudraient pas guérir ! Songez que vous

combattez contre le Christ et son Évangile, et non pas contre moi ! Pour le Christ et son Évangile, je brave la mort ! Que la volonté de Dieu soit faite ! »

Sickingen rencontra une résistance qu'il n'attendait pas, et les secours qui devaient lui arriver de Clèves, de Cologne, de Brunswick furent écrasés avant de l'avoir rejoint. En même temps, il apprit que le comte palatin et l'électeur de Hesse s'avançaient pour le combattre sous les murs même de Trêves. Il fut obligé de lever le siége. Les princes le poursuivirent chaudement, et détruisirent successivement tous les châteaux de ses partisans.

Quant à Sickingen, bien décidé à continuer la lutte, mais en comprenant tous les périls, il se sépara de ses amis les plus compromis, surtout de ceux qui, comme Hutten

et OEcolampade, avaient tout à craindre, et dont le génie était nécessaire à leur cause. Puis il s'enferma dans le château de Landstuhl, forteresse réputée imprenable, et dans laquelle il espérait pouvoir soutenir un long siége et attendre les renforts annoncés. Mais le canon eut bientôt abattu ces murailles et fait du château un monceau de ruines. Sickingen lui-même fut blessé à mort par la chute d'un pan de mur. Il fallut se résigner à capituler. Il demanda, selon l'usage, qu'on le laissât sortir en liberté. Les princes refusèrent : « Je ne serai pas longtemps leur prisonnier, » dit-il, et il se rendit à discrétion. Il lui restait à peine assez de force pour signer la capitulation. Les princes le trouvèrent mourant, couché sous une voûte, seul débris de sa forteresse. L'archevêque de Trêves lui dit : « Pourquoi, Franz, m'as-tu attaqué,

moi et mon pauvre peuple? » Sickingen répondit : « J'ai mes comptes à rendre à un plus puissant seigneur... » Son chapelain lui demanda s'il voulait se confesser. Il répondit : « Je me suis confessé à Dieu dans ma conscience. » Le chapelain prononça les prières des mourants et leva l'hostie. Les princes se découvrirent et se mirent à genoux. A ce moment, le héros expira. Les princes récitèrent un *Pater* pour son âme [1].

XXVII

En quittant Sickingen, Hutten et OEcolampade se dirigèrent vers la Suisse. Sans ressource par suite de l'abandon qu'il avait fait

1. ***Ranke***, d'après la Chronique de Flersheim.

de sa fortune à sa famille, sans patrie, sans asile assuré, Hutten n'en refusa pas moins une pension de quatre cents écus que François Ier lui fit offrir, avec le droit de choisir le lieu de sa résidence. Son patriotisme se révoltait, même dans cette détresse, à l'idée d'être le pensionnaire de l'ennemi de l'Empereur.

Hutten fut très-bien reçu à Bâle. Les membres du conseil, la population tout entière se pressèrent autour du malheureux proscrit. Seul, son plus ancien ami, celui qu'il avait tant loué, et qui naguère encore était si fier de ses éloges, Érasme s'éloigna de lui. Il le pria de ne pas le visiter s'il n'avait pas un besoin absolu de le voir. Et plus tard, après la mort de Hutten, il eut l'impudeur d'écrire à Mélanchton « qu'il l'avait tenu à l'écart parce qu'il ne cherchait qu'un nid

pour y mourir; » tant le cœur est souvent petit dans des esprits si éminents !

L'évêque et ses partisans réclamèrent avec instance l'éloignement de Hutten. Le sénat n'osant résister, mais ne voulant pas s'associer à des rancunes qu'il détestait au fond, pria Hutten de s'éloigner dans l'intérêt de la paix publique et de sa propre sécurité. Il se rendit à Mulhouse : le magistrat et la bourgeoisie l'avaient déjà consulté sur l'établissement de la réforme, et le 12 mars 1523, il eut le bonheur d'assister à la suppression solennelle du pouvoir papal dans cette ville. La sympathie dont il était l'objet adoucissait l'amertume de ses douleurs patriotiques, et lui faisait oublier la maladie que les voyages, les incertitudes de sa position et tant de malheurs lui avaient rendue plus cruelle que jamais, quand il reçut communication d'une

lettre d'Érasme qui contenait une nouvelle insulte, mêlée à des attaques perfides contre les principaux réformateurs. Cette nouvelle lâcheté alluma toute sa colère, et dans un pamphlet violent, mais trop mérité, il châtia les faiblesses et les compromis de conscience de l'homme qui voulait à la fois sauvegarder la paix de sa vie privée et semer la guerre dans le monde par sa parole !

Cependant la réforme ne s'établit pas à Mulhouse sans opposition et sans réaction. Un mouvement, excité par les prêtres, força Hutten à chercher un autre asile. Il se réfugia à Zurich, auprès du grand réformateur Zwingli. « Est-ce là, écrit celui-ci à Pirckheimer, votre terrible Hutten, ce destructeur, ce vainqueur ! Lui qui s'abaisse avec tant de douceur vers ses amis, vers les

enfants et les plus humbles des hommes ! Comment croire qu'une bouche si aimable ait soufflé une telle tempête ! »

Hutten était au bout de ses forces et sentait déjà les approches de la mort. Le 12 mai 1524, il écrit à son ami Eoban Hess, à Erfurth : « La destinée ne finira-t-elle pas de me poursuivre si cruellement ! Ma seule consolation, c'est que j'aie un courage égal à mon malheur. L'Allemagne réduite comme elle l'est, ne pouvait plus me donner asile : une fuite volontaire m'a conduit en Suisse et me conduira peut-être plus loin encore... J'espère que Dieu réunira un jour les amis de la vérité, dispersés maintenant dans le monde, et qu'il humiliera nos ennemis. » L'on aime à croire que cette espérance n'abandonna pas le héros avant la dernière

heure et qu'elle adoucit pour lui l'amertume de la mort, loin de sa patrie, loin de toutes ses affections.

Zwingli avait envoyé Hutten dans la petite île d'Uffnau pour y recevoir les soins du curé, qui se connaissait en médecine. C'est là qu'il mourut le 29 août 1524, âgé de trente-six ans, dans la plus complète misère. Il est enterré dans cette île verdoyante, à l'extrémité du lac de Zurich, au pied des grandes Alpes. Aucun monument ne signale le lieu où repose un héros, et par une ironie du destin, le couvent d'Einsiedeln possède la tombe du fougueux ennemi des moines. Les larmes de ses amis ne manquèrent pas à sa mémoire. Crotus Rubianus, Mélanchton, Hess surtout lui dirent, avec une émotion touchante, les paroles de l'éternel adieu. « Nul ne fut plus grand ennemi des méchants ; nul ami plus

dévoué des bons. » Ces paroles d'un homme qui l'avait bien connu [1] résument bien la vie d'un des plus nobles champions de la liberté !

1. *Eoban Hess*, Lettre à Draco.

FIN DE ULRICH DE HUTTEN.

ULRICH ZWINGLI

RÉFORMATEUR DE ZURICH

dévoué des bons. » Ces paroles d'un homme qui l'avait bien connu [1] résument bien la vie d'un des plus nobles champions de la liberté !

1. *Eoban Hess*, Lettre à Draco.

FIN DE ULRICH DE HUTTEN.

ULRICH ZWINGLI

RÉFORMATEUR DE ZURICH

La réformation de la Suisse allemande a un caractère spécial qui la distingue profondément de celle de Luther. Elle procède de la raison bien plus que du sentiment. Elle se développe avec la nécessité d'une opération logique et s'élève de conséquence en conséquence jusqu'au point extrême où l'esprit humain pouvait être conduit, sans sortir de la prémisse, je veux dire *l'autorité des Écritures*. Tandis que Luther est disposé à conserver tout ce qui, dans la tradition, n'est pas directement contraire au texte de l'Écriture, Zwingli n'admet que ce qui est positivement, formellement ordonné par elle, et, dans cette opposition de principes, se trouve

en germe une série de différences importantes dans les procédés et dans les déductions.

L'on ne voit point dans Zwingli, ni dans les autres réformateurs suisses, ces luttes si dramatiques de Luther, ces terribles et violents combats d'une âme partagée : ils ne font entendre ni ses cris de détresse, ni ses chants de triomphe. Ils accomplissent la révolution la plus radicale avec le calme et la sécurité de philosophes qui, bien convaincus de l'exactitude de leur principe et de la précision de leur méthode, exposent leurs théories, sans se laisser arrêter par la crainte de heurter des opinions reçues et de contredire d'antiques traditions. Il en résulte une singulière impression de force, qui dédommage l'esprit de ce qu'il perd du côté de l'imagination.

Cette marche décidée et radicale de la réformation suisse a, pour l'historien, un avantage inappréciable. Elle lui permet d'embrasser d'un seul coup d'œil les résultats exacts de la réforme du XVIe siècle. Ni sous le rapport dogmatique, ni sous le rapport liturgique, ni enfin sous le rapport politique et social, l'œuvre de Zwingli n'a jamais été dépassée dans les écoles réformées. On lui a souvent reproché d'être allé trop loin : l'on est revenu en arrière sur bien des points; jamais l'on n'est allé au delà, et on ne pouvait le faire, sans sortir du Christianisme. Si quelques sectes paraissent avoir développé plus complétement certains côtés de la réforme, il est facile de se convaincre que leurs doctrines sont en dehors de la révélation ou qu'elles manquent de cet ensemble qui fait la force et la grandeur de celles de Zwingli.

Ce caractère achevé, si je puis ainsi dire, de la réforme de Zwingli est dû sans doute pour la plus grande partie à l'esprit éminemment logique et synthétique du réformateur lui-même; mais il faut l'attribuer aussi aux circonstances locales, extrêmement favorables, dans lesquelles il lui a été donné d'agir. Il n'a été ni entravé ni entraîné par ces résistances qui presque toujours détournent les révolutions de leurs voies. Il a pu longuement, patiemment préparer les esprits et les amener successivement aux convictions où lui-même n'était arrivé que successivement. La netteté, la résolution et le libéralisme de ses doctrines avaient de grands attraits pour le peuple républicain de Zurich, et en même temps cette population, habituée à la vie politique, avait assez de lumières pour suivre la discussion, assez d'énergie pour défendre la liberté re-

conquise, la vérité reconnue par elle-même. Elle couvrit à la fois la réforme et le réformateur par sa bravoure et sa constance. Par cela même l'autorité hiérarchique était désarmée. D'ailleurs le pape avait à ménager les Suisses qui lui fournissaient ses meilleures troupes, et l'on vit, chose bizarre, la cour de Rome entourer d'avances et de séductions l'homme qui rompait violemment avec la tradition tout entière, au moment même où elle lançait ses foudres contre Luther. A l'abri de cette tolérance et surtout du dévouement du peuple de Zurich, Zwingli put continuer son œuvre et l'accomplir sans trouble. Quand la résistance enfin fut organisée et entra dans la lutte, il fut trop tard. Le réformateur pouvait périr : la réforme était sauvée.

L'œuvre de Zwingli n'était pas seulement religieuse : elle était aussi politique. Il unis-

sait au plus haut degré les deux sentiments qui sont partout au fond, mais à des degrés divers, dans la réforme : la haine de la tyrannie spirituelle, et la réaction des nationalités contre le cosmopolitisme romain, la haine de l'étranger. La haine de l'étranger, c'était en Suisse non-seulement la haine d'un souverain antinational, mais encore et surtout la haine de l'aristocratie; car l'aristocratie concluait les capitulations, ces marchés odieux par lesquels les Suisses se mettaient aux enchères et vendaient au plus offrant leur courage et leur sang. En politique, Zwingli poursuivait une réforme non moins radicale qu'en religion : il fut le martyr de son patriotisme autant que celui de sa foi religieuse.

Il n'était pas de ceux qui croient qu'une révolution peut se faire dans une portion de la vie sociale, sans avoir son écho et son

contre-coup dans l'ensemble. La liberté religieuse devait amener la liberté politique, et celle-ci des améliorations matérielles ou, comme on dit aujourd'hui, des réformes sociales. Il n'avait pas, comme en Allemagne, des princes et des seigneurs à enrichir avec les dépouilles des couvents : mais il en enrichit les pauvres. Sur ce terrain, il se trouva en présence d'esprits impatients qu'il dut combattre. Ces luttes où s'agitèrent la plupart des questions qui se posent encore aujourd'hui en face de nos misères sociales sont une des pages les plus importantes de sa vie.

Si par tous ces côtés, l'œuvre de Zwingli a droit à notre attention, il en est un qui nous intéresse davantage encore. Il nous appartient en quelque sorte. Non-seulement plusieurs de ses écrits les plus considérables furent faits à l'intention de la France, mais Calvin

procède directement de lui, et avec Calvin toute la réformation française, hollandaise, écossaise. Seulement en se transportant sur un autre terrain, l'œuvre de Zwingli a perdu quelque chose de sa nature première : elle a pris une couleur sombre, une saveur âpre et rude qu'elle n'avait pas dans son pays natal, au moment de sa première fleur.

J'ai cru devoir adopter la forme de la biographie. Elle me permettait d'isoler l'œuvre de Zwingli et de l'étudier en elle-même, sans entrer dans les détails nécessaires d'une histoire générale. Cette histoire d'ailleurs est faite et bien faite par M. Merle d'Aubigné. J'y renvoie le lecteur.

Il me semble que la biographie doit reprendre une place considérable dans nos études historiques. Elle en a été trop éloignée peut-être par les grands travaux de généralisation

qui sont une des gloires de ce siècle. S'attachant exclusivement à constater la filiation des idées et à vérifier les lois du progrès historique, ces beaux ouvrages ont un peu négligé la part qui revient à l'individu dans cette longue éducation du genre humain par lui-même. Il en est résulté qu'avec une ample moisson d'idées générales dont plusieurs, sans aucun doute, sont des conquêtes définitives de la science, ils nous ont souvent laissé à désirer une notion précise du commencement des choses. Cette notion où peut-on mieux la saisir que dans les hommes mêmes qui ont donné l'impulsion? Tout le travail qui s'est réalisé dans la société en réformes religieuses ou politiques, en lois, institutions, mœurs, tous les combats qu'il a fallu livrer, toutes les actions et toutes les réactions se sont opérées dans leur esprit avant d'éclater au

grand jour. L'Allemagne n'a pas été plus agitée par l'opposition violente des forces sociales mises en mouvement par la réforme, que l'âme de Luther par la lutte de ses idées premières contre ses nouvelles idées.

Par là aussi la biographie acquiert une immense vertu d'enseignement! Combien de grands hommes ont trouvé dans Plutarque comme la révélation de leur génie! Montrer les promoteurs des grandes révolutions qui ont illustré l'histoire moderne dans la religion, dans la science, dans la politique, aux prises avec les passions et les préjugés qu'ils venaient combattre et qu'ils durent extirper de leur propre cœur; faire voir comment par un effort de volonté et de conscience, ils ont triomphé et de l'empire que la tradition exerçait sur leur esprit et de celui qu'elle exerçait sur la société contemporaine, ce serait en

tout temps l'une des œuvres les plus utiles qu'on pût tenter. Mais en ce moment, je ne sais pas s'il en est une qui soit plus nécessaire. La vraie maladie dont nous souffrons, c'est l'affaissement des caractères et l'énervation de la volonté. Nous avons encore peut-être l'audace des entreprises et des aventures; mais nous ne savons rien continuer avec constance, parce que nous ne savons rien vouloir fortement. Ceux qui nous ont précédés ont eu des luttes plus terribles à soutenir, un autre fardeau à soulever. Nous n'avons plus pour ainsi dire qu'à conclure, et nous hésitons si misérablement; c'est l'heure ou jamais d'évoquer la mémoire de ceux qui ont fait marcher le monde, parce qu'ils ont osé se mettre en marche eux-mêmes!

Zurich, février 1853.

ULRICH ZWINGLI

CHAPITRE PREMIER

Les influences. — Premières années de Zwingli. — Zwingli à Glaris, à Einsiedeln (1).

1484 — 1519.

I.

Ulrich Zwingli naquit le 1er janvier 1484, quelques semaines après Luther. On montre encore à Wildhaus, petit village du Tockenburg, l'humble chaumière où il vit le jour. Elle est située à quelque distance du hameau, sur la lisière des pâturages qui s'élèvent le

1. Voir les Notes à la fin du volume.

long des montagnes, couronnées par les roches gigantesques des Sept-Électeurs et du Sæntis. La famille de Zwingli était en haute estime dans le pays pour sa bonté et sa loyauté (2) : son père était *amman* de la commune et jouissait de quelque aisance. Mais outre qu'il avait dix enfants à élever, dans cette forte race de pâtres, comme parmi nos paysans, la différence de fortune n'amenait aucune différence dans le genre de vie. Le jeune Ulrich passa ses premières années avec les enfants du hameau, dans cette incomparable nature alpestre : rapproché ainsi des cieux, dit l'ami qui fut son biographe, Oswald Myconius, son âme prit quelque chose de divin (3)! Son corps aussi se fortifia de bonne heure et se prépara pour les grandes luttes qu'il était destiné à subir, et son langage s'imprégna de cette énergie qui semble propre

aux habitants des montagnes et d'une sorte de rusticité qui n'est pas sans charme, bien qu'elle heurte quelquefois notre goût raffiné.

En été, tous les hommes et tous les jeunes gens étaient sur la montagne à garder les troupeaux. Souvent les enfants du village partaient en chantant et allaient de hutte en hutte visiter les pâtres. En hiver, l'on abrégeait les longues veillées par la musique et par le récit des hauts faits des ancêtres. Aujourd'hui encore cette population se distingue par son patriotisme et par son goût pour la musique : l'on assure qu'il n'y a pas une maison qui ne possède plusieurs instruments. J'aime à rattacher à ces premières impressions de l'enfance quelques-unes des plus vives passions de l'homme fait. Zwingli quitta de bonne heure son village et sa

famille : mais il en conserva toujours les mœurs simples et leur garda un pieux souvenir. Longtemps après, il félicite ses frères de vivre du travail de leurs mains et de n'être pas dégénérés de la noblesse d'où ils sont issus (4).

Ses parents ayant remarqué en lui de bonnes dispositions, le confièrent à son oncle, curé de Wesen, sur les bords du beau lac de Wallenstadt. Il y reçut les premiers rudiments de toute instruction, la lecture et l'écriture. Puis il dut s'éloigner davantage encore de ses affections et de son pays; il fut envoyé à Bâle, à l'école de Grégoire Binzly, homme bon, instruit et d'une douceur admirable, dit Myconius. Il y fit de très-grands progrès et surtout il étonna ses condisciples et son maître par les talents qu'il montra pour la musique vocale et instrumentale (5). Mais

bientôt il eut appris tout ce qu'on pouvait apprendre à cette école, et Binzly, qui valait d'ailleurs mieux que son enseignement, déclara lui-même qu'il n'avait plus rien à lui donner. Il conseilla de l'envoyer à Berne. L'école de cette ville avait un maître que les contemporains appellent l'homme le plus savant et le plus illustre qui fût dans la confédération, Wœlflin, ou pour lui conserver son nom érudit, *Lupulus*. Il était initié aux premiers résultats de la renaissance, et avait renoncé, dans l'enseignement du latin, aux méthodes puériles du moyen âge et au langage scolastique. Il appréciait les chefs-d'œuvre de l'antiquité classique, et sous son habile direction Zwingli pénétra dans ces riches domaines et forma son jugement, son goût et son style (5 *bis*).

A Berne, comme à Bâle, les talents de

Zwingli furent remarqués. Les Dominicains, toujours attentifs à s'attacher les jeunes gens d'espérance et à les enlever à leurs rivaux les Franciscains, l'entourèrent de séductions ; mais son père et son oncle l'arrachèrent à ce péril. Quelques années après, ce couvent acquit une renommée scandaleuse par une infâme comédie d'apparition qui conduisit quatre moines sur le bûcher et fournit quelques-uns de leurs traits les plus piquants aux *Epistolæ obscurorum virorum* (6).

En 1499, Zwingli, âgé de quinze ans, quitta Berne et la Suisse et se rendit à Vienne, pour étudier, dans cette université fameuse, la philosophie ou ce qu'on appelait alors de ce nom. Il était prémuni par sa forte éducation littéraire et mieux encore par sa droite et énergique nature contre les subtilités misérables d'une vaine dialectique. Dans ce siècle

sceptique, l'on a tenté une réhabilitation impossible de la scolastique. Délivré par une succession d'héroïques efforts, l'esprit moderne s'est pris d'une piété singulière pour tout ce passé si légitimement jeté dans la tombe. Persuadé qu'il n'en sortirait jamais, l'on s'est amusé à lui consacrer de magnifiques et menteuses épitaphes. Ce que nous voyons est un solennel enseignement. Comme une armée qui garde un pays conquis, l'esprit moderne est averti qu'il doit être constamment en éveil. Du moins, ne soulevons pas nous-mêmes la pierre du sépulcre, et, par je ne sais quelle évocation puérile qui se décore du nom d'impartialité, ne ressuscitons pas ce qui a dû périr. Tous les vaincus ne méritent pas les hommages de l'histoire, car toutes les victoires ne sont pas le triomphe de la violence, de la perfidie et de la corruption.

Comme tous les grands hommes du XVIe siècle, Zwingli eut pour la scolastique une haine vigoureuse. Il ne lui prit que la dextérité dans l'usage du raisonnement, et plus tard il put battre ses adversaires avec leurs propres armes. Mais il eut toujours un mépris profond pour ce vain appareil dialectique qui mettait des mots à la place de raisons et qui cherchait plutôt à surprendre l'intelligence par des arguments captieux, qu'à l'éclairer et à la fortifier. Il continua à s'exercer dans la musique et à cultiver les lettres, en compagnie de quelques amis qui, plus tard, furent illustres (Vadian, Glaréan, Jean Faber).

Après deux ans de séjour à Vienne, son père le rappela. Aucun témoignage ne nous est arrivé ni sur les motifs qui déterminèrent sa famille à interrompre ses études, ni sur les

impressions qu'il recueillit en revenant dans son hameau, après une si longue absence. Il est permis de penser qu'après la première émotion du retour, son esprit éprouva un grand vide et un insurmontable désir de reprendre ses travaux préférés. Ce qui est certain c'est qu'il quitta bientôt ses montagnes et retourna à Bâle où il fut chargé d'enseigner aux enfants les premiers rudiments des langues dans l'école de Saint-Martin.

C'est alors qu'il commença l'étude de la théologie. « Mais, dit Myconius (7), à ces études sérieuses il joignait les ris et les jeux : car il était d'un esprit aimable et d'une conversation charmante au delà de toute expression. Non-seulement il faisait de la musique pour son propre compte ; mais il persuada à tous les étudiants de faire comme lui. Rien, disait-il, n'est plus propre à réjouir

le cœur d'un homme troublé par le chagrin ou fatigué par des études trop austères. Rien ne rend l'homme plus homme! » Un autre contemporain raconte que nul ne pouvait lui être comparé pour le chant et la musique instrumentale : il avait une facilité merveilleuse et savait tirer parti, aussitôt qu'il les prenait en main, des instruments qu'il connaissait le moins (8).

Je recueille les témoignages qui attestent ce goût passionné pour la musique dans l'homme qui devait donner au culte une forme si sévère. Ses ennemis lui reprochèrent avec aigreur cette passion. Ils l'appelèrent *la flûte évangélique*. Il répond à l'un d'eux, moitié riant, moitié sérieusement : « Ce que je sais de musique me vient merveilleusement en aide pour faire taire les enfants. Mais tu es un trop saint homme pour

qu'on puisse plaisanter avec toi : sache donc que David, avec sa harpe, calmait la passion diabolique de Saül. Si tu comprenais les chants de la cour céleste, tu perdrais l'amour des honneurs et de l'argent. Socrate rajeunit quand, dans sa vieillesse, il apprit la musique (9). »

« Quant à la théologie scolastique, dit Myconius, il vit bientôt combien c'était perdre son temps que de l'étudier. Cette prétendue science n'était que pure confusion, sagesse du monde, vain bavardage, barbarie : l'on n'en pouvait retirer aucune saine doctrine. »

Mais déjà la réforme jetait quelques rayons avant-coureurs. L'enseignement initiateur des humanistes avait réagi même sur les théologiens : on n'approche pas des grands génies de la Grèce et de Rome sans retirer de leur commerce un souverain dédain pour

toute subtilité. Zwingli entendit à Bâle un de ces hommes qui, comme notre Lefebvre d'Étaples, préparaient les voies en portant sur un grand nombre de questions délicates les investigations de leur esprit indépendant. L'un et l'autre vécurent assez longtemps pour voir germer les doctrines dont ils avaient confié la semence à des génies plus vigoureux.

« Théodore Wittenbach était, au témoignage de Léon Jud qui fut aussi son disciple (17), un homme versé dans toute science et d'une érudition si universelle qu'il était regardé à bon droit, par les plus savants hommes de son temps, comme une merveille et un phénix. C'est à son école que Zwingli et moi fûmes formés non-seulement dans les belles lettres, qui lui étaient très-familières, mais encore dans la vraie doctrine évangélique. Car Wittembach possédait, outre une rare élo-

quence, un esprit très-pénétrant. Il devançait et présageait bien des choses que d'autres ont accomplies plus tard, concernant les indulgences et autres doctrines dont le pontife romain avait affolé le monde depuis si longtemps. » Wittembach disait souvent à ses élèves : « Le temps approche où la théologie scolastique sera abolie et la primitive doctrine de l'Église restaurée. » Et Zwingli reconnaît que c'est de lui qu'il a recueilli, pour la première fois, le principe fondamental de la réforme, la *justification par le Christ* (11).

Zwingli ne parle jamais de son *bien-aimé maître* (12) sans l'expression de la plus sincère vénération. Il lui paie en toute occasion la dette de la reconnaissance, car il considérait ses maîtres et les aimait comme des pères (13). Plus tard, excité par l'exemple de Zwingli, Wittembach quitta l'université

de Bâle et s'établit à Bienne, sa patrie, où il commença la réforme (1523).

C'est aussi à Bâle que Zwingli noua deux des plus constantes amitiés de sa vie, avec Léon Jud, son fidèle lieutenant à Zurich, et qui, survivant au désastre de Cappel, sauva son œuvre et la continua, et avec Capiton qui marcha du même pas que lui dans la réforme.

Pour se conformer à l'usage et pour obéir aux instances de ses amis, Zwingli se fit recevoir *maître ès arts*. Mais il ne se para jamais de ce titre : car, disait-il, nous n'avons qu'un maître, le Christ (14).

II

Zwingli était à peine âgé de vingt-deux ans quand la commune de Glaris l'élut pour son curé. Il n'était pas encore prêtre. L'évêque de Constance lui conféra les ordres. Il prononça son premier sermon à Winterthur et dit sa première messe à Wildhaus, devant sa famille et ses compatriotes. Il eut à disputer sa cure à un courtisan qui arrivait muni d'une de ces nominations papales qui étaient l'un des griefs du temps ; mais les Suisses n'étaient pas hommes à sacrifier leurs franchises, et le pape avait trop besoin d'eux pour ne pas les ménager. Zwingli resta maître de la cure.

C'est à Glaris que Zwingli termina son éducation de réformateur. Il suivait depuis longtemps le grand mouvement qui entraînait l'humanité à cette époqne. L'on sait quelle influence l'étude des langues exerça sur la marche de la civilisation au XVe et au XVIe siècle. En ouvrant à l'esprit les grands génies de l'antiquité, elle ne formait pas seulement le goût, elle donnait une base solide à tous les progrès ultérieurs, et fournissait à l'humanité, comme un point de départ dans toutes les directions, les résultats derniers de la civisation gréco-romaine. Appliquées à la religion, les langues brisaient le joug des prescriptions papales en permettant de les rapprocher du texte non altéré de l'Écriture. Elles eurent dans la révolution du XVIe siècle une importance tout à fait comparable à celle que les sciences mathématiques et naturelles

ont prise de notre temps. Aussi tous les grands esprits de cette époque en célèbrent à l'envi et en recommandent l'étude. Zwingli les appelle en plusieurs endroits des *dons de Dieu* : « Elles sont, dit-il encore, les vraies pioches avec lesquelles nous creusons jusqu'aux racines de la vérité (15). »

A Berne, à Vienne il s'était familiarisé avec la littérature latine. A Bâle, il avait commencé, sans maître, à aborder les grecs, si *supérieurs aux latins*, comme il le dit lui-même. A Glaris il poursuivit avec ardeur ses études. Sa correspondance à cette époque est presque exclusivement littéraire. Il demande à ses amis les livres qui sortent des presses de Bâle, de l'Allemagne et de l'Italie. Quoique très-croyant encore, il n'est pas exclusif : « Dans les meilleurs auteurs, je trouve à blâmer : dans les plus mauvais, je trouve à ap-

prendre. » L'on rencontre dans divers endroits de ses œuvres une caractéristique souvent frappante des grands génies de l'antiquité : Platon a bu à la source sacrée. Mais quelque admiration que j'aie pour sa richesse, sa splendeur et son ampleur, j'apprécie aussi la finesse d'Aristote, sa clarté et son érudition. Sénèque est le laboureur des âmes (*agricola animarum*). Dans le Catilina de Salluste, on apprend à connaître l'audace, les brigues et la corruption des grands : dans son Jugurtha, on voit ce que peut la vénalité et ce qu'osent les hommes achetés à prix d'argent. Valère Maxime est très-recommandable à cause des beaux exemples qu'il rassemble : les Vies de Plutarque sont au premier rang des livres à étudier. Il parle ailleurs de ce *vaste fleuve* des histoires de Tite-Live. Il commente Homère et Lucien,

étudie Démosthène, fait une table pour Cicéron, une préface pour Pindare (16). Pindare surtout le passionne. Il reconnaît en lui ce caractère qu'a signalé un grand poëte : « Sous l'apparente idolâtrie de l'art et de la parole, Pindare jette les éclairs les plus extraordinaires et les plus divins oracles (17). » Zwingli donne le commentaire de cette parole dans la page suivante : « Qui saurait dire si le génie de Pindare fut plus savant ou plus saint, plus agréable ou plus vertueux ? Sa droiture est sans égale : sa pureté, telle qu'on chercherait en vain dans ses poésies une expression lascive. Personne plus que lui n'eut un cœur incorruptible, épris du juste, du vrai, du saint. C'est de là que coule à flots limpides toute sa poésie. Quoiqu'il parle des dieux magnifiquement, on sent qu'il ne croi pas à leur multitude, et bien souvent il s'élève

jusqu'à l'unité de l'Être divin : bien supérieur en ceci aux autres poëtes dont Augustin et Origène ont dit avec raison que tout en chantant plusieurs dieux, ils savaient bien que Dieu est unique. Aucun auteur grec ne me semble aussi utile pour l'intelligence des Écritures, surtout des Psaumes, de Job, de ces chants divins qui n'ont pas d'égaux pour la piété et pour l'esprit, pas de supérieurs pour la beauté (18). »

Tout me frappe dans ce jugement : non-seulement l'hommage rendu à l'esprit divin de Pindare, mais encore cette admiration si bien sentie pour la beauté littéraire de la Bible. L'un me semble aussi nouveau que l'autre à cette époque.

« J'ai eu, dit-il ailleurs, bien des maîtres pour les lettres sacrées : les Hébreux (il n'apprit l'hébreu qu'en 1520), les Grecs et les

Latins. Combien donc je serais coupable si j'étais ingrat envers l'un de ceux qui m'ont aidé à pénétrer dans le sanctuaire de la vérité... J'ai toujours pensé que les savants et les sages forment comme une société d'élite où chacun prend la parole à son tour et dit son opinion. Ce que chacun a écrit est nôtre et n'est plus sien : car le sage, selon le mot de Socrate, est un bien public (19). »

Il existe à Zurich un monument précieux des études de Zwingli sur le texte original du Nouveau Testament. C'est une copie des épîtres de saint Paul, écrite de sa main dans un format plus portatif que l'édition *in-folio* que venait de publier Érasme (1516). L'on sait l'importance de saint Paul dans la réforme : il est clair que dès ce moment Zwingli avait reconnu en lui son modèle et son maître.

L'on signale comme ayant eu une grande

influence sur son esprit, à cette époque, les fameuses thèses de Pic de la Mirandole. Elles avaient produit un grand scandale, et Zwingli en ne les condamnant pas en masse, se fit beaucoup d'ennemis (20). Il est à regretter que l'histoire n'ait pas noté quelques-unes des propositions qu'il approuvait. Dans ces neuf cents thèses empruntées à toutes les sciences, on lisait entre autres choses hardies : « Le péché originel étant un mal fini, ne mérite pas une peine infinie. — Dieu n'a pu apparaître que sous la forme d'une créature douée de raison; s'il pouvait apparaître sous la forme de toute créature, le changement du pain en corps de Jésus-Christ, sans destruction de la substance du pain, serait possible. Les mots de la cène, *ceci est mon corps*, doivent s'entendre non pas matériellement, mais par figure. — Dieu est la plénitude de l'être. — L'homme est né pour rechercher la vérité : la seule récompense de cette recherche est la possession même de la vérité (21). »

Cette dernière pensée était bien faite pour plaire à l'homme qui dit cette belle parole : « La vérité est une dette sacrée que tout homme doit à tout homme (22)... C'est par la vérité que l'homme se rapproche de Dieu. Toutes les autres vertus en découlent : elle est leur mère et leur source et leur plus solide fondement. La vérité est à l'esprit de l'homme ce que le soleil est au monde (23). »

Dans cette première partie de la vie de Zwingli, les actions sont rares et la tâche du biographe consiste presque uniquement à recueillir les influences. Nous assistons ainsi en quelque sorte au travail de l'esprit sur lui-même et nous saisissons dans leurs

germes des pensées qui vont éclore. Parmi les promoteurs du grand mouvement de la renaissance, Érasme est l'un de ceux qui eurent sur Zwingli l'influence la plus profonde et la plus durable. Ils furent longtemps en correspondance : Zwingli lui écrit toujours avec la déférence d'un disciple pour son maître et Érasme lui répond en style très-élogieux, mais où perce néanmoins l'immuable vanité du savant. Ils se séparèrent quand Erasme, tournant le dos au progrès, commença à écrire contre Luther. Zwingli n'admirait pas seulement en lui son érudition et la verve inépuisable qu'il avait mise au service de la restauration des lettres : il lui attribue une influence décisive sur ses idées comme réformateur. C'est à lui, avec Wittembach, qu'il fait remonter sa conversion au principe de la justification par le Christ (24).

J'aurai plus tard à revenir sur ce point, et à montrer comment cette doctrine fondamentale de la réforme constituait une conquête immense, même au point de vue de la liberté de la conscience humaine. Ici je note seulement les origines de la réformation du réformateur lui-même : car la réforme, comme toute œuvre durable, a été précédée d'un grand et profond travail de renaissance morale dans les hommes qui devaient être ses promoteurs.

Ce principe entraînait comme conséquence immédiate le rejet de l'invocation des saints et de toutes ces pratiques qui pour l'Église romaine, étaient une source de revenu autant au moins qu'un objet de piété. Zwingli n'attaqua pas encore en face les abus. Il se contenta de les passer sous silence et de prêcher le grand principe qui désormais devait domi-

ner sa doctrine : « Il voulait, dit Myconius, laisser la vérité faire son office dans le cœur de ses auditeurs, bien assuré qu'ils ne tarderaient pas à reconnaître d'eux-mêmes l'erreur et à la détester (25). »

J'arrive à un autre fait qui eut sur le caractère de Zwingli et sur ses opinions une influence incalculable.

Le voyage d'Italie est décisif dans l'histoire de la réforme. Tous les réformateurs vont y aiguiser leur indignation et leur colère. Zwingli l'accomplit croyant comme Luther, et, comme Luther, il en revint troublé dans sa conscience. C'était l'époque des grandes guerres d'Italie. Le pape avait entraîné les Suisses dans son alliance, et Zwingli accompagna, en qualité d'aumônier, le contingent de Glaris. Il assista à la reprise du Milanais par les Suisses après la bataille de Ra-

venne (1512), à la bataille de Novare (1513), à celle de Marignan (1515). Il a fait lui-même l'histoire de la première de ces expéditions : c'est un récit animé, plein d'ardeur patriotique et d'une admiration sincère pour les exploits de ses compatriotes. Bullinger lui rend ce témoignage : « Dans les camps, il prêcha avec zèle ; dans les batailles, il se conduisit en héros. Il mérita ainsi l'estime de ses concitoyens (26). » L'on a conservé le souvenir des paroles prophétiques qu'il prononça à Monza, cinq jours avant Marignan, quand l'or de François Ier sema parmi les Suisses ces divisions qui leur furent si funestes.

Il semble que dans les premiers temps, Zwingli ne fut pas trop opposé à ces guerres entreprises sans intérêt national, et par un vil désir de lucre, à peine rehaussé dans quelques-uns par le goût des aventures. Le

plus ferme esprit n'échappe pas sans peine à l'influence des passions nationales. Zwingli devait s'élever successivement au-dessus du milieu dans lequel il était né, et faire son éducation de patriote en même temps que celle de réformateur. Les malheurs de cette guerre, la corruption de l'armée, la rapacité des chefs; les divisions que des rivalités de dignité ou d'intérêt engendraient entre les confédérés, la misère qui attendait dans leurs foyers les plus braves soldats, tandis que leurs capitaines, gorgés d'or, vivaient dans le luxe et fondaient une nouvelle aristocratie, ce spectacle de corruption qui déshonorait le présent et menaçait l'avenir, fit sur lui une impression profonde qu'il n'oublia jamais. Dès 1511, il commença à verser son cœur dans deux poëmes allégoriques : *le Bœuf* et *le Labyrinthe*. Ces deux poëmes sont les pre-

mières œuvres de Zwingli : à ce titre, ils méritent l'attention. Zwingli, déjà très-opposé aux autres souverains étrangers, se montre encore assez favorable au pape. Il ne lui répugne pas trop que son magnifique Bœuf (la Suisse) quitte ses verts pâturages pour aller au secours du pasteur menacé : cependant il entrevoit déjà les périls qui peuvent résulter de cette alliance : il devine quelque fourberie du pasteur, et le bouc, le sage qui porte barbe, s'écrie en forme de morale : « C'est un miracle si le bœuf ne périt pas. Les lacs sont tendus : pourra-t-il les déchirer par les armes? Salutaire avertissement pour moi! Combien il vaut mieux rester dans ma riante prairie, broutant le cytise en fleurs et dédaignant les présents. Quand ils arrivent, c'en est fait de la liberté, la liberté, le plus précieux des biens. Dans les batailles sanglantes,

au milieu de l'effroyable danse des morts, que le glaive, la hache et la lance défendent la liberté (27) ! »

Ces allégories, un peu roides, étaient impuissantes à réfréner l'ardeur belliqueuse de cette nation enorgueillie par une longue succession de triomphes, et dont Zwingli lui-même a dit ce mot qui retentit un jour dans la Convention : « Il semblait qu'ils eussent fait une alliance avec la mort et un pacte avec l'enfer (28). »

Son âme fut surtout ulcérée quand il vit les Suisses, après ce grand désastre de Marignan, ouvrir l'oreille aux propositions de François Ier et tendre la main à la corruption. « L'égoïsme, dit-il quelque part, nous a conduits sur une tout autre voie que celle où marchaient nos aïeux. Eux, ils ont chassé une noblesse orgueilleuse et par de rudes fa-

tigues, par de terribles combats, ils ont conquis la liberté. Nous, nous laissons s'élever parmi nous une nouvelle noblesse, pire que l'ancienne. Ils jouent, boivent, se traînent dans la débauche et le luxe, et, corrompus, ils corrompent la nation tout entière. Personne ne veut plus gagner sa vie par le travail. Le sol manque de bras : sol béni et bon pour ceux qui le cultivent. Sans doute il ne produit pas la soie, la vanille, le malvoisie, les épices, les oranges et autres régals des femmes; mais il donne le beurre, le lait, les chevaux, la laine des moutons, le chanvre, le lin et le blé en abondance. Il ne se refuse pas à nourrir une forte et vaillante population. Le travail que vous dédaignez est une si belle et sainte chose ! Il chasse l'orgueil et tous les vices, il rend le corps allègre et vigoureux, et par un privilége ad-

mirable, il associe le travailleur à l'œuvre même du Créateur. Vous livrez à des étrangers la force qui ne devrait servir qu'à défendre la patrie. Si un père a élevé un brave garçon, le capitaine vient le séduire, et le jette dans les plus grands périls ; et le pauvre vieux père, qu'il devait nourrir de son travail, n'a plus qu'à mendier son pain, tandis que ces grands messieurs ne manquent de rien, car ils reçoivent l'argent et le gardent. En vain disent-ils : Nul n'est forcé de nous suivre !... Les racoleurs vont aux jeunes gens avec leur or et leurs belles paroles, et l'on ne sait que trop ce qui va se passer dans ces jeunes têtes. Croyez-vous qu'un père serait innocent de la perte de sa fille s'il ne la jetait pas lui-même dans les bras de son séducteur ; mais si, lié par un pacte infâme, introduisait l'amant auprès d'elle et lui

laissait toute liberté pour la séduire (29) ? »

Je citerai encore ce mot, quoiqu'il ait été prononcé plus tard : mais il peint bien l'énergie de la haine que Zwingli portait à ces odieux trafics : « Beaucoup, dit-il, s'indignent qu'on mange de la viande le vendredi et le considèrent comme un péché : mais ils ne considèrent pas comme un péché de vendre la chair humaine (30) ! »

Outre l'horreur que Zwingli avait pour ce commerce en lui-même, il le détestait à cause de la corruption qu'il engendrait et des divisions qu'il faisait naître parmi les confédérés. On avait vu, à la veille de Marignan, une partie de l'armée suisse accepter l'or de François Ier et se retirer, laissant les troupes de quatre cantons, restées fidèles à leur serment, soutenir seules le choc de la plus formidable armée que les Français eussent

encore amenée en Italie. De là une irritation qui pouvait aboutir à la ruine de la confédération. On a souvent dit que la réforme a divisé la Suisse : il serait plus juste de dire que c'est l'or de l'étranger. Nous aurons plus d'une occasion de donner la preuve de ce fait.

En 1516, les cantons conclurent une paix perpétuelle avec la France. Mais cela ne suffisait pas à François Ier : il voulait enchaîner les Suisses à son alliance. Il fallait pour cela briser un traité existant avec le pape : mais qu'importait à ces nobles corrompus ? Ils livraient au plus offrant le sang de leurs compatriotes. Zwingli combattit énergiquement l'alliance française, qui ne fut conclue qu'en 1521. De ce moment les nobles s'unirent contre lui avec les prêtres, qui ne pouvaient lui pardonner ni son approbation de quelques-unes des thèses de Pic de la Mirandole, ni le silence significatif qu'il gardait sur les pratiques les plus lucratives de l'Église. Ils finirent par lui rendre insupportable la vie de Glaris. Il accepta avec empressement l'offre qui lui fut faite d'administrer la cure d'Einsiedeln.

Il faut ajouter que Glaris lui conserva, jusqu'en 1519, le titre et les appointements de sa cure, dans l'espoir qu'il y reviendrait : car il y avait des amis nombreux, dévoués, et plus tard les germes qu'il avait déposés dans leurs cœurs ne furent point perdus. A un moment décisif, Glaris se déclara pour la réforme.

III

Si les intrigues de la faction française déterminèrent Zwingli à quitter Glaris comme

il le dit lui-même (31), il semble qu'il fut surtout attiré vers Einsiedeln par le désir de prêcher la parole devant la foule nombreuse, fréquemment renouvelée qui accourait de tous les pays environnants vers le célèbre pèlerinage. Tous les témoignages contemporains en font foi (32).

Il trouvait du reste, dans cette capitale de la superstition, des esprits singulièrement préparés. L'administrateur du couvent, Diebold de Geroldseck, fut pour lui plus qu'un ami. Il mérita ces belles paroles de Zwingli : « Jamais depuis que tu as mis la main à l'œuvre, tu ne l'as désertée : tu es l'ami de tous les savants, mais moi, tu m'as aimé comme un père aime son enfant. Poursuis comme tu as commencé ; reste ferme dans ta voie. Dieu te conduira au but. Nul n'a droit à la couronne, avant d'avoir vaillamment com-

battu (33). » Diebold combattit vaillamment à Cappel et mourut à côté de Zwingli.

L'abbé Conrad de Rechberg, était un homme déjà âgé, mais encore plein de verve et d'énergie, grand chasseur, peu instruit, mais très-ami des savants; il se distinguait par un rare bon sens et par l'indépendance un peu brusque de son esprit. Sa famille l'avait mis au couvent contre son gré, et il lui en garda toujours rancune. Quand il fut abbé, ses parents vinrent le voir, persuadés qu'il leur distribuerait, selon l'usage, les meilleurs fiefs de l'abbaye. Mais il leur ferma la porte du couvent et les repoussa avec colère : « Ah ! oui, vous venez maintenant chercher les dépouilles de mon abbaye. Vous m'avez endossé cette robe au péril de mon âme : vous avez fait de moi un moine, pour que Vos Seigneuries pussent vivre dans l'opu-

lence. Puisque vous l'avez voulu, que venez-vous donc chercher maintenant chez le pauvre moine? Par tous les diables, reprenez bien vite le chemin par où vous êtes venus. » Voici un autre mot très-grave qui montre comment les idées de réforme fermentaient dans toutes les têtes. Les inspecteurs de l'ordre étant venus visiter son couvent et lui reprochant de ne pas dire la messe, il leur répondit : « Mes chers messieurs, quoique je sois maître dans mon couvent, et que je sois en droit de vous faire une autre et plus courte réponse, je vous dirai ceci : s'il est vrai que Notre Seigneur Jésus-Christ soit réellement dans l'hostie, je ne sais quelle opinion vous avez de vous-mêmes : mais quant à moi, pauvre moine, je me sens indigne de le contempler, combien plus de l'immoler! Mais s'il n'y est pas, malheur à

moi si j'osais donner au pauvre peuple et lui faire adorer du pain en place de Notre Seigneur (34). »

Dès son arrivée, Zwingli commença à prêcher l'évangile sans aucune addition humaine. Il nous l'apprend lui-même ; « mais, ajoute-t-il, j'étais encore très-attaché aux anciens docteurs en qui je voyais les plus clairs et les plus purs commentateurs de l'Écriture. Pourtant ils ne me satisfaisaient pas complétement. Aussi, tout en conseillant à Diebold de Geroldseck l'étude de saint Jérôme, j'ajoutais : Le jour n'est pas loin où Jérôme ni aucun autre ne comptera beaucoup et où l'on s'attachera uniquement à l'Écriture. Car je commençais à sentir que les Pères font souvent violence à l'Écriture (35). »

Dans ces lieux tout pleins des miracles de la Vierge, au milieu de ces moines qu'enri-

chissait son culte et de ces populations qui se pressaient dévotement devant ses autels, Zwingli eut le courage de prêcher que Christ est le seul médiateur, et que la seule manière d'honorer Marie est d'avoir foi et confiance en son fils, de consacrer aux pauvres les sommes qu'on voue à ses images. L'on conçoit l'émotion produite par de telles paroles : « Beaucoup s'en indignèrent, dit Bullinger, et les trouvèrent étranges, inouïes, impies : d'autres les approuvaient hautement (36). » Les pèlerins quittaient Einsiedeln, emportant leurs offrandes et semant en tout pays la nouvelle doctrine. Des foules qui étaient en chemin retournaient sur leurs pas, méditant cette grande parole qui, jusqu'aux conquêtes de la philosophie moderne, fut la plus puissante parole d'affranchissement qui ait été prononcée dans le monde depuis le Christ.

Malheureusement ces discours sont perdus et l'on ne peut juger que par quelques témoignages incomplets de l'effet immense qu'ils ont produit.

L'on assure que sur le conseil de Zwingli, l'administrateur fit enterrer les reliques et effacer l'inscription qui se trouvait sur la porte extérieure de l'abbaye : « Ici l'on obtient rémission complète de tous les péchés. » Il fit une autre chose non moins importante. Il envoya Zwingli pour visiter un couvent de femmes dépendant de l'abbaye : Zwingli recommanda aux nonnes de lire l'Écriture, et permit à celles qui ne se sentaient pas de vocation de rentrer dans le monde et de contracter mariage. Ceci se passait en 1516, avant le grand coup de tonnerre que frappa Luther et dont le monde retentit encore.

Dès ce moment donc, Zwingli était en

possession des deux principes fondamentaux d'où devait découler toute son œuvre : la justification par le Christ, les Écritures interprétées par elles-mêmes. Il commençait à tirer quelques conséquences de ces principes, et n'était pas homme à reculer dans la déduction de ses idées. Elles n'allaient à rien moins qu'au renversement du catholicisme et de sa clef de voûte, la papauté. Zwingli, qui domina toujours avec un rare bon sens l'ensemble de ses doctrines, ne semble pas s'être jamais mépris sur leur portée : il n'eut pas ces hésitations qui si longtemps tinrent Luther en suspens entre la soumission et la révolte. « Il y a huit ans, écrit-il en 1525, j'ai affirmé plusieurs fois au cardinal de Sion que la papauté avait un mauvais fondement et qu'elle ne pouvait se soutenir en face de l'Écriture. Plusieurs personnes encore vi-

vantes ont entendu cette déclaration (il donne leurs noms). Elles ont aussi entendu ce cardinal me dire : Que Dieu me remette sur pieds (car il était mal avec le pape et les papesses, je veux dire les cardinaux qui font les papes), je ferai en sorte que l'orgueil et la fausseté de l'évêque de Rome soient mis au jour et réprimés (37). « Mais ce n'étaient là « que de belles paroles, » ajoute naïvement le chroniqueur (38).

Cependant le pape ne l'attaquait pas avec les mêmes armes qu'il devait bientôt employer contre Luther. Les Suisses étaient ses meilleurs et plus utiles auxiliaires : il était obligé de ménager tous les hommes influents de ce pays, et cherchait à se les attacher. Zwingli à Glaris était déjà un personnage assez important, pour que le pape lui allouât une pension de 50 florins. Dans les sentiments où il était

alors, Zwingli pouvait l'accepter honorablement; en 1517, quand il eut reconnu les vices de la papauté, il voulut la refuser. Mais l'on continua de la lui payer pendant trois ans encore, et il eut le tort de se laisser faire. Du moins il ne sacrifia pas à l'intérêt la liberté de sa parole, et il ne mérita point par des services la pension qu'il aurait dû rejeter comme une injure (39). Plus tard il reconnut lui-même sa faute avec une noble franchise.

A ce moment (1518) il se heurta comme Luther à la question des indulgences. Si les documents les plus positifs n'en faisaient foi, notre siècle aurait peine à croire à l'excès d'impudence où l'on était arrivé dans ce trafic. L'on sait ce que s'était permis en Saxe le moine Tetzel et par quelles manœuvres odieuses et impies il alluma la généreuse indignation de Luther. Samson en Suisse ne

suivait pas d'autres pratiques. C'était un moine franciscain, discret, audacieux, plein de ruses et de fourberie. Il se vantait, lui aussi, d'avoir des indulgences pour les péchés commis et à commettre. Il en avait à tous prix, pour les riches et pour les pauvres, pour les individus et pour les familles, pour les communes entières. Un noble lui donne un magnifique cheval blanc et reçoit en retour une indulgence pour lui, sa famille et ses serfs. « Quand l'obole tombe dans le tronc, disait le moine, l'âme vole vers le ciel. » Il dispensait des contrats, des serments. A Zug, une foule nombreuse de pauvres gens entourant son étalage, un homme de sa suite s'écria : « Chers amis, un peu de patience. Chacun aura son tour. Laissez passer d'abord ceux qui peuvent payer. » A Baden (en Argovie) il allait, après la messe, au cimetière, chantant le chant des morts, et

s'écriait devant la foule ébahie : « Voyez! voyez! les âmes s'envolent au ciel (40)! » A Schwytz, Samson rencontra Zwingli. Celui-ci monta en chaire et attaqua avec une telle vigueur cet infâme trafic que le moine se retira confus. L'année d'après, il lui fit fermer les portes de Zurich et mit fin par là à cette odieuse exploitation. Au surplus, il faut faire remarquer que la querelle des indulgences n'eut pas dans l'œuvre de Zwingli l'importance qu'elle a dans celle de Luther. Ce n'est point par cette brèche que la vérité pénétra dans son esprit et, dès son début, il dirigea contre la papauté un principe qui entraînait, avec les indulgences, tout l'édifice catholique.

Zwingli était depuis trois ans dans cette féconde retraite d'Einsiedeln, forgeant ses armes et préparant son cœur pour le grand

combat qu'il allait livrer. Il se sentait en complète possession de sa pensée : il voyait le but et savait la voie la plus sûre pour y arriver. Au premier appel qui lui ouvrit la carrière, il se présenta. En décembre 1518, le chapitre de Zurich le désigna pour la cure de l'église paroissiale.

Les uns furent déterminés par la liberté déjà célèbre de sa prédication ; les autres, par son ardente opposition aux capitulations. Le chapitre comptait parmi ses membres Conrad Hoffmann dont on a conservé ces paroles : « Messieurs, dit-il un jour en chaire, vous faites dans le conseil des choses impies avec les princes et les seigneurs étrangers. Et ensuite personne ne veut l'avoir fait et chacun dit : « J'étais de la minorité. » Qui donc est de cette majorité qui se rencontre toujours pour voter ces alliances criminelles? Je voudrais

qu'on plaçât à la porte du conseil un huissier chargé d'asperger d'eau bénite messieurs les conseillers, car il faut bien que des diables se cachent sous leurs habits, puisque personne ne veut jamais avoir fait ce que fait le conseil (41)! »

Cependant l'élection ne se fit pas sans contradiction. On reprochait à Zwingli son goût pour la musique. Les rigoristes, ou ceux qui voulaient être pris pour tels, le trouvaient trop mondain, trop enclin aux plaisirs, d'un commerce trop facile avec les libertins (42). Il est certain que Zwingli ne s'était pas encore élevé à cette dignité morale qui, seule, donne la force d'accomplir une grande œuvre. Il s'était laissé aller aux mœurs relâchées des prêtres de ce temps. Les relations irrégulières avec les femmes lui paraissaient excusables, quand elles étaient couvertes du voile du mystère :

si non caste tamen caute, dit Myconius. Le scandale lui paraissait plus à craindre que la faute. De la part d'un homme aussi sincère, cette crainte peint mieux qu'aucune parole la démoralisation profonde de l'époque, et rien ne fait mieux comprendre combien il faut d'énergie pour résister aux mœurs générales de la société au milieu de laquelle on vit.

Nous devons nous arrêter sur ce point. Les ennemis de Zwingli l'ont accusé violemment de manquer à la chasteté. Ses amis le défendirent mollement : ils auraient considéré comme une hypocrisie condamnable toute affectation de rigorisme, et ils se contentaient de renvoyer l'accusation à leurs adversaires. La réforme, qu'on s'en souvienne, n'était pas encore faite ni dans l'Église, ni dans les réformateurs eux-mêmes. Ce qu'on peut leur reprocher, avant leur régénération, est moins

à eux qu'à leur époque. On a dit souvent que les réformateurs voulaient réhabiliter la chair : rien n'est plus faux. Ils ont épuré, sanctifié des mœurs déplorables. La chasteté ne peut être que la vertu exceptionnelle de quelques âmes d'élite, de quelques positions particulières : elle suppose un haut et constant effort de volonté et la plus exacte surveillance de tous les mouvements naturels. Le catholicisme avait évidemment manqué le but, en voulant faire de cette vertu d'exception la loi de ses immenses populations de moines et de prêtres. De là une corruption dont rien ne peut donner une idée et dont les témoignages les plus irrécusables se trouvent partout. Il n'est pas nécessaire de soulever de nouveau cette fange. Je rappellerai seulement que beaucoup de communes exigeaient, comme garantie, que leurs curés eussent une

maîtresse en titre et qu'il existait dans chaque diocèse une taxe que les prêtres avaient à payer pour cela. L'on assure que plusieurs évêques en tiraient un revenu de quatre mille écus (43). L'on a conservé le nom de plusieurs curés qui habitaient leur maison curiale avec leur famille : ceux-là étaient les meilleurs. On lit dans les constitutions de l'église de Constance, rédigées en 1499, un décret sur les enfants des prêtres : ce décret interdit seulement de les faire succéder à leur père (44). Réclamer le mariage des prêtres, c'était donc substituer la sainteté d'un lien perpétuel, d'une foi réciproque, à l'immoralité de ces unions passagères. C'était relever la première et la plus sacrée des institutions sociales, le mariage, de cette sorte de dégradation que lui infligeait une doctrine contre nature : au lieu de ces femmes perdues, de ces enfants abandonnés,

c'était entourer le prêtre du lien le plus solide de la moralité humaine : une famille.

Nous verrons bientôt Zwingli s'élever à ces pensées. Mais à ce moment, il n'avait pas encore le courage nécessaire pour une telle résolution. Trop faible pour résister aux tentation d'une nature impétueuse, il n'avait pas encore l'audace de briser une loi injuste et absurde. « Que ceux qui n'ont jamais péché lui jettent la première pierre ! » Cependant il ne faut rien dissimuler. On l'accusait (à tort) d'avoir séduit une vierge. Il se justifie pleinement de ce qu'il y avait de plus grave dans cette accusation; mais sa défense n'en est pas moins douloureuse à lire par je ne sais quel ton d'hypocrisie sacerdotale (45). J'aime à croire que cette lettre a pesé sur sa conscience, quand son âme se fut élevée dans le sentiment de sa force et de son droit, et l'in-

domptable énergie, la noble franchise avec laquelle il réclama plus tard le mariage des prêtres, furent peut-être à ses propres yeux, comme elles le sont pour nous, l'expiation de sa faute.

Je n'ai pas voulu taire cette circonstance; je ne l'ai pas dû. Elle me paraît importante pour caractériser Zwingli. La biographie des grands hommes serait d'un médiocre exemple si elle n'enseignait pas qu'un travail pénible de l'âme sur elle-même, les a seul fait triompher des infirmités de nature ou des vices d'éducation.

CHAPITRE II

Zwingli à Zurich. — Premières années.

1519 — 1522.

I.

Les premières paroles de Zwingli, à Zurich, annoncèrent l'œuvre qu'il voulait accomplir. Il déclara au chapitre qu'il se proposait d'expliquer en chaire, dans son entier, l'évangile de saint Mathieu, *ce que personne encore n'avait fait*. Beaucoup s'effrayèrent d'une telle innovation (1); car prêcher la parole du Christ était chose inouïe depuis des siècles dans les églises chrétiennes. Mais Zwingli persista.

Le 1er janvier 1519, il monta en chaire pour la première fois : ce jour est, à vrai dire, la date de l'inauguration de la réforme à Zurich : car tout était en germe dans ce seul fait : *prêcher l'Évangile*. Zwingli commença et poursuivit son œuvre avec la constance et le courage qui font le succès, mais aussi avec la modération qui le rend définitif en empêchant les réactions. « J'ai tenu grand compte du temps, dit-il plus tard : car Christ lui-même loue le serviteur qui donne au moment opportun la nourriture à la famille de son maître. Qui ne changerait le serviteur qui, au milieu de l'hiver, irait fendre la terre de la charrue et y jeter la semence ? C'est au printemps qu'il faut faire ces choses. Et ainsi j'ai fait bien des concessions à la faiblesse de mes auditeurs, ne voulant pas compromettre la vérité, en l'exposant avant que

les esprits ne fussent préparés pour la recevoir (2). » « J'aime mieux, écrit-il encore à un ami (31 décembre 1519), séduire mes auditeurs par la bienveillance et l'honnêteté que brusquer leurs convictions et les enlever de haute lutte. »

Cette modération qui ne se démentit jamais, comme nous le verrons, est d'autant plus remarquable que Zwingli était d'un caractère très-irritable. Il s'accuse lui-même d'avoir prêché souvent avec trop de vivacité, et plus d'une fois il fut obligé de s'interrompre dans ses imprécations contre les corrompus, en disant : « Ne prends pas cela pour toi, homme pieux. » — Ce beau mot est de lui et le caractérise : *la bravoure de la prédication* (3).

Son premier succès fut d'arrêter aux portes de Zurich le marchand d'indulgences. Il fut soutenu, dans cette occasion, par l'évêque de

Constance, qui s'indignait surtout que Samson osât vendre les indulgences dans son diocèse, sans lui en avoir demandé l'autorisation. Zwingli aurait désiré que les prélats entreprissent eux-mêmes la réforme : il écrivit à l'évêque pour le supplier de s'opposer aux corruptions romaines, et d'inaugurer la libre prédication de l'Évangile (4). Mais il vit bientôt que les puissants ne lui apporteraient aucune aide, et qu'il fallait que les humbles se missent hardiment à l'œuvre.

Zwingli fut interrompu dans ses travaux par la *suette anglaise*, qui vint jeter dans Zurich l'épouvante et la mort (1519). Elle enleva deux mille cinq cents personnes. Zwingli était aux bains de Pfæffers, déjà malade, quand cette grande peste du XVIe siècle se déclara à Zurich. Il se hâta d'accourir et se prodigua. Bientôt il fut atteint lui-même. Son sentiment reli-

gieux se fortifia dans cette épreuve et s'exprima dans des poésies, qui sont restées classiques parmi les réformés (5). « Tous les fidèles, dit Bullinger, furent saisis d'une grande affliction quand ils apprirent la maladie de leur pasteur. Ils implorèrent le Seigneur qu'il voulût bien le guérir. Il guérit en effet, mais il perdit son frère, André, jeune homme de grande espérance, qu'il regretta beaucoup.» Zwingli se ressentit longtemps encore des suites de cette rude atteinte: « La peste m'a enlevé la mémoire, écrit-il plusieurs mois après, et tellement fatigué la tête, qu'en parlant il m'arrive souvent de délirer. Mes membres peuvent à peine me porter (6). »

Outre la mort de son frère et d'un si grand nombre de personnes, dont plusieurs lui étaient chères, son cœur, à ce moment,

était blessé d'un coup cruel : Oswald Myconius, son ami préféré, l'avait quitté. Pensant pouvoir être utile à la cause de la réforme dans sa patrie, Lucerne, il y avait accepté une place de maître. C'était s'exposer à un péril certain dans cette ville dont le catholicisme était alors et est resté si fanatique. « Chaque jour, lui écrit Zwingli, je me rappelle ce moment où nous avons été arrachés l'un à l'autre et je sens mieux la perte que j'ai faite en te perdant. Je suis dans la situation d'une armée qui serait coupée de l'une de ses ailes devant l'ennemi. » Cependant il ne se laisse pas aller à ses regrets et relève par ces belles paroles l'esprit moins ferme de son ami (7) :

« Tu n'es pas le seul, cher Myconius, dont l'âme soit troublée. Nous vivons dans un temps d'attente générale, où tout est triste-

ment mêlé et confondu. Les éléments les plus contradictoires sont en lutte. Chaque chose qui surgit semble évoquer son contraire. Au moment même où naît l'espérance, l'homme perspicace voit se lever des sujets de crainte. Tous les amis de la vertu (*humani candoris*) croyaient naguère que nous allions voir refleurir les sciences comme aux plus beaux âges : mais voici que cette espérance nous est ravie par l'ignorance ou plutôt par l'impudence de quelques hommes qui se liguent contre toute science, pour n'avoir pas à rougir d'eux-mêmes. Il semblait que le Christ allait renaître : tant d'hommes savants et vertueux réunissaient leurs efforts pour féconder cette semence divine! Mais voici que l'ennemi sème l'ivraie, et qui peut dire si au jour de la moisson, elle ne sera pas tellement mêlée aux racines mêmes du froment, qu'il

soit impossible de les séparer? Ayons confiance pourtant. Il faut que l'or soit purifié par le feu, et par le feu l'argent est séparé de sa gangue. Christ a dit aux apôtres : « Vous serez haïs à cause de moi. Le temps approche où quiconque vous mettra à mort, croira servir Dieu. » La vie de l'homme est un combat. Couvert des armes *forgées par saint Paul,* il faut combattre bravement l'ennemi. Et ne dis pas : « A quoi bon enseigner, quand si peu veulent s'instruire? » Travaille au contraire sans relâche, pour montrer au plus grand nombre possible cette perle précieuse que le vulgaire dédaigne, mais qui n'en brille pas moins de sa beauté propre. L'Église, née dans le sang, ne peut être restaurée que par le sang. Heureux ceux qui souffriront la persécution pour la justice. Sois de ferme courage. Les hommes ne manqueront pas, qui donneront

volontiers leur vie pour le Christ, dussent-ils être flétris du nom d'hérétiques. Quant à moi, je suis résigné d'avance à tout le mal que pourront me faire les prêtres et les laïques. S'ils m'excommunient, je me souviendrai d'Hilaire, cet homme très-savant et très-saint qui fut relégué de Gaule en Afrique, et de Lucius qui, chassé du siége de Rome violemment, y revint avec beaucoup de gloire. Non pas que je me compare à de tels hommes ; mais ce sera ma force de penser que, bien meilleurs que moi, ils ont subi les plus indignes traitements. Je demande seulement au Christ qu'il me donne de supporter tout d'une âme virile. »

Dans la même lettre, Zwingli annonce à son ami qu'il essaiera de détourner de Luther l'excommunication qui le menace. Il tint parole. Non-seulement, il parla au légat

et le supplia, dans l'intérêt même de la papauté, d'empêcher Léon X de lancer sa foudre qui pourrait allumer un terrible incendie, mais il publia un écrit où, avec tous les ménagements nécessaires pour être écouté, il expose que *si Luther s'est exprimé sur certaines choses trop librement,* il y a été poussé par la violence de ses ennemis. Il rejette toute la responsabilité de cette grande querelle sur ceux *qui ont écrit au sujet des indulgences et de la puissance pontificale, des choses qu'aucune oreille pieuse et savante ne pouvait entendre sans indignation.* « Luther se recommande à tous par la pureté de sa vie : nul n'a lu ses livres sans en devenir meilleur ; le monde est las d'une théologie sophistique et plus las encore d'une tyrannie qu'il impute moins au pontife qu'à son entourage : il a soif des doctrines évangéliques. Si on ne

lui ouvre pas l'entrée de cette source sacrée, il la forcera. » Enfin il conseille au pape de ne pas juger lui-même dans sa propre cause, et de remettre la décision de ce débat à des arbitres d'une science et d'une impartialité reconnues, qui seraient désignés par l'Empereur et par les rois d'Angleterre et de Hongrie (8). Avis timide sans doute, et qui restait bien en arrière des opinions de son auteur lui-même. Mais combien de révolutions radicales ont commencé par des demandes modérées! Le despotisme qui les repousse force ses adversaires à porter leurs coups plus haut. Presque tous les pouvoirs tyranniques meurent par le suicide. Dans l'infatuation de leur force, ils ne voient pas l'abîme où ils se précipitent eux-mêmes. Quand la lettre de Zwingli arriva à Rome, la bulle était lancée. La réforme pouvait suivre son cours.

C'est ici le moment d'indiquer les rapports de Zwingli avec le grand réformateur de la Saxe. Les différentes écoles réformées ont vivement agité la question de savoir si Luther a précédé Zwingli, ou Zwingli Luther. Vaine discussion, s'il est prouvé historiquement que les deux réformateurs n'ont point procédé l'un de l'autre. Tout ce qu'on vient de lire a démontré, ce me semble, que Zwingli entra dans la réforme spontanément, sans aucune impulsion extérieure, et par le seul travail de son esprit investigateur et droit sur les sources de la foi chrétienne. Tandis que Luther était encore arrêté dans sa controverse sur les indulgences et hésitait à entreprendre des réformes, soit dans le dogme, soit dans le culte, à Zurich on s'était déjà mis à l'œuvre (9). Mais d'un autre côté, il est établi par la correspondance, que dès 1518, les amis

de Zwingli lui avaient envoyé les premiers écrits de Luther, et qu'ils le tinrent au courant des divers incidents de cette lutte mémorable. Nous venons de voir quelles impressions Zwingli en recueillit. Ces écrits, encore très-modérés au fond, le confirmèrent sans doute dans son dessein, et son cœur se fortifia par l'exemple d'un si grand courage. Il conçut dès lors pour Luther la plus vive admiration. « Luther, écrit-il en 1523, est un si excellent champion de Dieu, il pénètre si profondément dans les Écritures, que nul autre depuis mille ans ne saurait lui être comparé. Pour le courage viril avec lequel il combat le pape, il n'a pas son égal depuis que la papauté existe (10). » Mais dans la conscience de la spontanéité de son développement moral, il repoussait le titre de luthérien. Il détestait ces noms de secte. Il ne

voulait pas que l'on divisât en factions l'Église universelle. D'ailleurs, il lui paraissait bon que l'interprétation de la Parole fût tentée par plusieurs, en différents lieux, dans la pleine indépendance de leur esprit. Leur accord serait la preuve de la vérité de leur doctrine ; leurs dissidences même seraient utiles en provoquant de nouvelles méditations. C'est pourquoi il se fit une loi de n'écrire jamais à Luther, et même de ne lire ses livres qu'avec beaucoup de réserve (11). Voici, du reste, ce qu'il dit lui-même à ce sujet (1523) avec un accent de sincérité qu'on ne saurait méconnaître.

« Les grands et les puissants du monde ont cherché à rendre odieuse et méprisable la doctrine chrétienne en l'appelant du nom d'un homme. Alors que personne, dans nos contrées, ne connaissait encore le nom de

Luther, dès 1516, j'ai commencé à prêcher l'Évangile. En 1519, quand j'arrivai à Zurich, j'annonçai immédiatement au chapitre que je prêcherais l'évangile de Matthieu, sans addition humaine. A ce moment, on ne savait encore rien de Luther, si ce n'est qu'il avait écrit contre les indulgences : aussi personne ne songea à m'appeler luthérien. Quand parut l'opuscule de Luther sur l'oraison dominicale, on trouva une telle analogie entre sa doctrine et l'explication que j'en avais donnée en chaire peu auparavant, que plusieurs crurent que j'en étais l'auteur et que je me cachais sous son nom. Les cardinaux et les légats qui étaient alors à Zurich, commencèrent à me haïr; pourquoi donc ne m'ont-ils pas appelé luthérien, jusqu'au jour où (bien à tort) ils ont traité Luther lui-même d'hérétique? Je prêche la parole du

Christ, pourquoi donc ne m'appellent-ils pas chrétien? Ce que je connais des livres de Luther est si bien fondé sur la parole de Dieu que nul au monde ne pourra le renverser. En plusieurs points cependant je me sépare de lui; non pas qu'il aille trop loin, mais, au contraire, il fait trop de concessions, par exemple, sur la confession, l'invocation des saints, etc. Ils ont commencé par condamner le plus éminent des serviteurs du Christ, et maintenant ils nous imposent son nom pour faire de la doctrine du Christ une secte. Ne prenez pas et ne vous laissez pas donner le nom d'un homme. Il faut prendre le nom de celui pour qui l'on combat et dont on est le serviteur. Combattez-vous pour le pape et défendez-vous son honneur, sa parole, vous êtes des papistes. Combattez-vous pour le Christ et défendez-vous son

honneur, sa parole, vous êtes des chrétiens. Ne souffrons donc pas qu'on nous appelle luthériens : car Luther n'est pas mort pour notre salut, mais il nous enseigne celui de qui vient notre salut. Luther prêche le Christ et je le prêche aussi, quoique, par la grâce de Dieu, il conduise au Seigneur des multitudes entières, tandis que moi et les autres nous ne gagnons que quelques âmes. Je suis le soldat du Christ : je conserve le nom de mon chef. Chacun comprendra maintenant pourquoi je repousse le nom de luthérien, quoique Luther soit à mes yeux le plus grand homme de ce temps. J'affirme devant Dieu que je ne lui ai jamais écrit, ni fait écrire, ni reçu un mot de lui; non pas que j'eusse aucune crainte, mais j'ai voulu faire comprendre à tous les hommes combien l'esprit de Dieu est uniforme, puisque si loin l'un

de l'autre et sans nous entendre, nous enseignons uniformément sa parole (12). »

II.

L'enseignement de Zwingli porta bientôt ses fruits. Dès 1520, le conseil de Zurich ordonna à tous les prédicateurs du territoire de ne prêcher que l'Écriture et ce qu'ils pourraient prouver par l'Écriture. L'on sait que ces paroles sont la formule même de la réforme à son début, et l'on comprend tout ce qui, dans l'édifice du catholicisme, tombait en ruine de ce coup. En même temps, on fit une loi sévère contre les pensions des souverains étrangers et l'on ferma les asiles. Le droit d'asile qui, dans des temps de violence, où la force régnait sans frein, avait

été souvent une garantie pour les faibles et pour les opprimés, ne pouvait se maintenir dans une société régulière; mais les corporations religieuses qui le possédaient, avaient défendu toujours cet abus, comme tant d'autres, et pour le leur enlever, il fallut une forte réaction de la société laïque.

Zwingli ne voulut point garder plus longtemps la pension du pape. Depuis 1517 elle pesait à sa conscience, et il sentait bien que ce n'était pas assez pour son honneur d'avoir déclaré aux légats que jamais pour de l'argent, il ne dissimulerait un mot de la vérité. On avait fait appel à son ambition, on avait fait briller devant ses yeux les plus hautes dignités ecclésiastiques. Mais il ne se laissa pas plus éblouir qu'il ne s'était laissé acheter. Cependant sa situation était très-pénible à Zurich. Le revenu de sa cure, bien inférieur

à ce qu'il touchait à Einsiedeln, ne s'élevait qu'à 60 florins, et il ne voulait pas du casuel. Il avait formé le projet de quitter Zurich : ses amis le retinrent, et un chanoine lui ayant résigné son bénéfice, il put à la fois tranquilliser sa conscience en repoussant l'argent du pape et rester dans les lieux les mieux appropriés à l'accomplissement de son œuvre (13).

En 1521, le parti français arriva à ses fins, et la paix perpétuelle conclue, après Marignan, avec François Ier, fut changée en alliance offensive et défensive, malgré les traités qui liaient encore la confédération avec le pape. Zurich refusa d'entrer dans cette alliance. Zwingli eut la plus grande part à cette résolution : « A qui ressemblent les capitaines? disait-il en chaire. Aux bouchers qui conduisent le bétail à Constance : là ils en reçoivent le prix et puis ils reviennent en

chercher d'autres. Ainsi font les capitaines. Ils mènent le pauvre peuple aux combats, à la mort, mais eux (je ne sais comment), ils en reviennent toujours sains et saufs, et la bourse pleine pour chercher d'autres victimes. Quel nom trop dur pour ces marchands de sang humain! Ne sont-ils pas une noblesse cent fois pire que celle que nos pères ont chassée ?... Tous courent sus au loup qui mange nos moutons; mais ceux-ci qui vous ravissent vos frères, vos enfants, vous ne passez pas à côté d'eux sans leur tirer le chapeau. Si tout cela dure, la vengeance de Dieu ne fera pas défaut : car Dieu n'a jamais laissé impunies ces violences contre le pauvre peuple (14)... « Tous ceux qui servent dans les armées des princes comme mercenaires sont coupables de tout le sang répandu : car ils forment ensemble une même bande, font

une même œuvre, reçoivent un même salaire (15). »

La haine des pensionnaires ne se trompa point sur l'auteur de la généreuse résolution de Zurich. Ils se tournèrent avec fureur contre Zwingli et la réforme. « Beaucoup de ceux qui jusqu'alors n'avaient pas eu un grand zèle pour la religion devinrent subitement fanatiques. Ils voulaient, disaient-ils, défendre à tout prix la vieille foi de leurs pères contre la nouvelle hérésie : mais c'étaient les écus qui leur tenaient à cœur (16). » Ils insinuèrent que Zwingli s'était laissé corrompre par le pape pour s'opposer à l'alliance française (17) : mais il ne tarda point à démontrer par des actes éclatants la fausseté de cette accusation.

Le pape avait fait appel aux confédérés en vertu de son ancienne alliance. Pendant

plusieurs mois, ses envoyés et ceux du roi de France et de l'Empereur remplirent la confédération de leurs brigues et de leur corruption. Zwingli voulait qu'on repoussât toute alliance, qu'on brisât celle existante avec le pape. Il ne croyait pas que l'État fût lié par un traité arraché par l'intrigue à la corruption (18) : « On ne doit rien, dit-il, à qui a agi frauduleusement. Il faudrait faire un trou dans le traité du pape et le charger sur le dos du légat pour l'emporter. C'est avec raison que les cardinaux portent de larges chapeaux et des robes rouges. Quand on les secoue, il en tombe des ducats et des couronnes : quand on les presse, il en coule le sang de vos fils, de vos frères, de vos pères. (19) » Le grand conseil commença par refuser l'expédition : mais sur de nouvelles instances du légat, qui représentait que

l'alliance subsistant encore, on ne pouvait y contrevenir sans déshonneur, il revint sur sa première résolution. Zwingli s'y opposa énergiquement, mais inutilement. (20)

Zurich et Zug envoyèrent leurs troupes au pape, mais avec l'ordre formel de se borner à défendre les États de l'Église. Les autres cantons suivirent François Ier et supportèrent en grande partie les désastres de la Bicoque, de Pavie. Zwingli ne laissa pas échapper une occasion de s'élever contre ces alliances si criminelles en soi, si funestes dans leurs résultats. Il échoua presque partout : seulement, après la mort de Léon X, Zurich, affranchi de son ancien traité, renonça pour toujours à toute capitulation avec les souverains étrangers, et défendit, sous peine de mort, d'en recevoir des pensions. Ceux des autres cantons qui adoptèrent successivement

la réforme, rendirent en même temps la même loi.

Je dois mentionner de suite une circonstance qui se rattache à l'expédition consentie par Zurich en faveur du pape, par respect pour la foi jurée. Les troupes revinrent sans avoir touché leur solde : cela donna lieu à des réclamations très-vives en 1525. Le pape reconnut qu'il devait vingt-cinq mille florins, et promit de les payer quand Zurich serait revenu à la vraie foi : Zug sera payé, ainsi que les capitaines qui ont fait cette expédition pour leur propre compte, *excepté le capitaine Vœgeli qui est luthérien.* « Si, ce qu'à Dieu ne plaise, vous persistiez dans ces erreurs nouvelles et impies, comment pourrions-nous vous payer ce que nous vous devons? L'on ne doit pas même laisser aux hérétiques les biens qu'ils ont hérités de leurs

pères et de leurs aïeux [1]. » Le conseil de Zurich répondit noblement : « Ce que nous avons promis, nous voulons le tenir, comme il convient à des chrétiens, non-seulement envers les chrétiens, mais encore envers les Turcs eux-mêmes, sans contester. » En 1533 encore, le légat essayait de gagner par la promesse du paiement de cette dette, Zurich vaincu, mais ferme dans sa foi (21).

L'année 1522 est décisive dans l'histoire de la réforme à Zurich. Après avoir longtemps et patiemment préparé les esprits par la prédication, Zwingli jugea que le moment était venu de commencer l'application. Quelques habitants de Zurich se mirent à manger de la viande pendant le carême, sans en avoir obtenu la dispense. C'était un

1. Ce sont les propres expressions d'un bref du pape, 1525.

crime à cette époque, où le pouvoir social n'était en quelque sorte que l'exécuteur des hautes œuvres de l'Église : c'en était un spécialement à Zurich, où les droits de justice appartenaient à l'abbesse d'un couvent de femmes qui nommait elle-même le juge criminel. Le magistrat fit jeter les audacieux en prison. Zwingli les défendit en chaire, et publia un livre sur la liberté des aliments (22). Il y eut d'abord quelque émotion, mais bientôt la foule suivit. Alors l'évêque de Constance sortit du silence qu'il avait gardé aussi longtemps que l'acte n'avait pas accompagné la parole. Il publia un mandement très-vif, et envoya une ambassade au conseil de Zurich pour l'inviter à rester dans la foi et les bonnes lois et coutumes des saints, dans la pratique traditionnelle, et à repousser toute nouveauté. Le conseil sup-

plia l'évêque de vouloir bien réunir tous les savants et prêtres de son diocèse et des diocèses voisins pour s'entendre sur les points en discussion, « afin qu'on sache ce qu'il faut croire : l'un dit oui et l'autre non. De sorte que le pauvre peuple ne sait plus à qui entendre. » Provisoirement il défendit de rompre le jeûne (23), et essaya de rétablir la paix dans la ville même, où les deux partis étaient très-animés, en ordonnant aux prédicateurs de ne pas discuter en chaire les uns contre les autres, et de ne rien prêcher qui n'eût été soumis au chapitre. Cette entrave à la liberté de la prédication révolta Zwingli : il protesta qu'il continuerait de prêcher librement et sans restriction l'Évangile, comme son serment l'y obligeait. D'un autre côté, les moines demandèrent qu'il leur fût permis d'exposer la doctrine de saint

Thomas, et d'invoquer son autorité. La discussion fut très-vive dans le conseil, mais enfin il en resta à la décision prise antérieurement, qu'on n'eût à prêcher que ce que l'on pourrait prouver par le texte de l'Écriture.

Nouvelles réclamations de l'évêque de Constance adressées cette fois à la diète réunie à Baden et au chapitre de Zurich. La diète, où les catholiques dominaient, fait arrêter le curé de Fisslibach, accusé d'adhérer à la nouvelle doctrine, et l'envoie dans les prisons de Constance. « C'est, dit Bullinger, le premier acte de persécution contre l'Évangile, commis par les confédérés, à l'instigation des prêtres qui ont toujours livré Christ à Pilate (24). »

Zwingli répondit d'abord à l'évêque de Constance par un livre qui justifiait sa doctrine (25), puis par un acte bien plus grave.

C'était une supplique adressée à l'évêque ainsi qu'aux confédérés, pour réclamer la libre prédication de l'Évangile et le mariage des prêtres. Dix prêtres seulement osèrent la signer avec Zwingli. Ce coup frappait au cœur l'organisation de la hiérarchie romaine, cette organisation qui n'est si puissante que parce que, dans le prêtre, elle tue l'homme. L'écrit rédigé par Zwingli et répandu à un grand nombre d'exemplaires, est très-beau et surtout très-franc. L'on voit quel profond travail de rénovation morale s'était opéré chez le réformateur depuis la triste lettre qu'il avait écrite avant de partir pour Zurich. Il traite cette grande question simplement, noblement, sans réticence, sans hypocrisie, comme il convient à un homme sûr de sa conscience. « Votre sagesse sait la vie déshonnête que nous avons malheureusement menée (nous

ne voulons parler que de nous) au grand scandale de bien du monde, quoique la faute en soit en partie à la jeunesse que nul ne peut dompter tout à fait, et principalement à ceux qui n'ont pas voulu mettre fin à cette hypocrisie de chasteté, sachant bien que nul ne l'observe, et ne l'observant pas eux-mêmes. Pourquoi n'ont-ils pas renoncé à ce commandement d'invention humaine, d'où est toujours sorti tant de mal? C'est sans doute à cause du grand profit que plusieurs retirent en vendant l'absolution. La chasteté est de Dieu : nous avons fait la triste expérience (car il faut avoir le courage de confesser sa blessure au médecin qui peut la guérir) que Dieu nous a refusé ce don; et c'est une grande misère que les hommes soient assez inhumains pour nous interdire comme un crime et une honte, ce qui pour tous est permis et hono-

rable. Dieu compatissant à la faiblesse humaine, a institué le mariage : il a voulu que les rapports de l'homme et de la femme fussent fixés par la loi et par une foi réciproque et non par le caprice des passions, comme il l'a enseigné quand il a assisté Adam d'une seule femme. Il lui a donné une compagne et non un compagnon, pour montrer que tous les fils d'Adam ont besoin de l'aide d'une femme. Dieu compte la foi tenue à notre semblable comme tenue à lui-même : il ne se croit pas aimé par nous, si nous n'aimons pas notre prochain... Que dire des malheureux enfants qui naissent de ces unions illégitimes? Méprisés dès leur naissance, ils sont livrés presque fatalement à tous les vices (26) [1]. »

1. Une des grandes objections au mariage des prêtres était la crainte que les curés n'en vinssent à rendre leur position héréditaire. Les signataires de la supplique se croient obligés de faire une protestation à cet égard.

Je rapproche de cette citation un autre passage où le sentiment moral s'élevant toujours à mesure que l'œuvre de réformation avance, Zwingli rend au mariage sa vraie grandeur : « Paul nous montre le Christ uni à son Église, comme l'époux à l'épouse : par où il enseigne que de même que Christ est mort pour les siens et s'est fait leur, de même les époux doivent réciproquement tout faire et tout supporter l'un pour l'autre. Pour ressembler à Dieu, l'homme doit aimer sa femme, la défendre, se donner tout entier pour elle : la femme, de son côté, doit s'attacher à son mari par une constante foi et un unique amour. Ainsi les époux seront semblables à Dieu qui n'a pas dédaigné de s'appeler lui-même et son Église du nom d'époux et d'épouse. Le mariage est donc une chose sacrée. Quoique nous n'en fassions pas un

sacrement, nous le considérons comme le lien le plus saint (27). »

III

La supplique des dix prêtres produisit une immense sensation. Plusieurs prêtres se marièrent. Zwingli ne les imita point d'abord. Il craignait sans doute, en paraissant parler dans son propre intérêt, de perdre l'ascendant moral dont il avait besoin pour continuer son œuvre. Ses amis lui reprochèrent cette hésitation comme une faiblesse (28). Ils sentaient que c'était affaiblir la parole que de ne pas la confirmer par l'acte, et ils ne comprenaient pas que celui qui avait eu l'audace de réclamer en ces termes le mariage des prêtres, n'eût pas celle de se marier lui-même.

Cette réserve ne sauva pas Zwingli de la calomnie. L'on se fait difficilement une idée de la violence et de l'absurdité des injures répandues contre lui. Il est bon de s'approcher de cette boue, malgré le dégoût qu'elle inspire. A voir ce qu'on a osé contre les meilleurs des hommes et contre la plus juste des causes, l'âme se fortifie contre les atteintes de cette arme déloyale, mais impuissante, des lâches. On accusait Zwingli d'avoir comparé la Vierge à une courtisane, d'avoir dit que ce n'est pas Jésus qui a souffert pour le salut des hommes, mais saint Jacques le Mineur, que Jésus n'est pas le fils de Dieu. On prétendait qu'il avait tout appris des Juifs, qu'il s'était secrètement converti au judaïsme. Quelques-uns le poursuivaient dans sa moralité d'homme : ils disaient qu'il était père de quatre enfants, qu'il passait ses nuits dans la

débauche, qu'il recevait des pensions de toute main. D'autres inquiétaient sa famille; ils avertissaient ces pauvres paysans que leur frère était un hérétique destiné au bûcher et dont le supplice couvrirait leur nom d'infamie. Ce qui est pénible, c'est que Zwingli fut obligé de répondre sérieusement à ces honteuses inventions (29): il le devait à sa cause. Surtout il avait à cœur de rassurer les siens. Il leur écrit (17 septembre 1522) cette lettre si pleine de courage et de sentiment :

« Chers frères et sœurs, j'apprends que vos cœurs sont tourmentés à mon sujet, par suite des calomnies qu'on répand contre moi. Par affection fraternelle, vous refusez de les croire et vous me demandez ce qu'il en est. Sachez d'abord que je m'informe de vous assidûment et que je sais toujours ce que vous faites. Quand j'apprends que vous vivez du travail

de vos mains, comme l'ont fait nos pères, je suis heureux, car je vois que vous conservez fidèlement la noblesse d'où vous êtes issus. Mais quand il me revient que quelques-uns de vous font la guerre pour de l'argent, je m'attriste profondément de les voir ainsi sortir de la classe pieuse des paysans et des artisans, pour se livrer au brigandage et au meurtre : car servir un maître étranger pour de l'argent et faire la guerre pour lui, qu'est-ce autre chose que meurtre et brigandage? C'est pourquoi je n'ai pas besoin de m'adresser à vous pour savoir à quoi je dois m'attendre. En ceux qui administrent leur ménage, je vois tout bien et tout honneur ; en ceux qui vont ainsi à la guerre, je ne vois que la misère et la perdition de leur âme. Que Dieu leur donne un cœur juste et les fasse changer de conduite, comme ils me l'ont promis.

« Vous devez aussi penser que je veux accomplir fidèlement, avec l'aide de Dieu, la grande tâche qu'il m'a confiée : je ne me laisserai pas arrêter par les entraves que m'opposent les hommes et les choses du monde qui ne veulent pas se courber sous la parole divine. Qu'il m'arrive selon la volonté de Dieu ! Parmi les choses que je puis avoir à redouter, il n'en est pas, croyez-le bien, que je n'aie prévue et pesée à l'avance. Je ne sais que trop combien je suis peu, et combien sont puissants ceux contre lesquels je combats. Mais Christ est ma force : avec lui, je peux tout, comme dit saint Paul. Si moi, je me taisais, un autre ferait ce que Dieu m'ordonne de faire, et je serais justement puni pour avoir manqué à mon devoir. Dieu veut corriger ce méchant monde par sa parole comme il l'a fait tant de fois. Quand

Sodome, Ninive, Israël étaient dans la plus profonde corruption, il leur envoyait ses prophètes et sa parole : ceux qui les écoutaient étaient sauvés et ceux qui les méprisaient, livrés à la servitude ou à la mort. Le monde n'est-il pas de nos jours si mauvais qu'il fait horreur ? Si du milieu de cette perversité la parole de Dieu se lève de tout pays et de toute classe, n'est-il pas manifeste que c'est l'œuvre même de Dieu qui ne veut pas que sa créature, qu'il a rachetée au prix de son propre sang, se perde si misérablement ? La corruption ne veut pas qu'on l'attaque. Si celui à qui la parole de Dieu est confiée remplit son office, il sera calomnié, méprisé, tué par le monde ; mais s'il hésite et se tait, il aura à rendre compte pour tous ceux dont il aura ainsi amené la perte. Qu'aimeriez-vous donc le mieux, chers frères et sœurs ?

Voulez-vous que je me taise, laissant faire le mal que je puis empêcher, et me donnant au diable pour sauver mon repos et mon renom temporel ? Je sais bien que vous me répondrez : Non ! mais corrige avec mesure. Écoutez : les vices de ce temps vous semblent-ils donc si légers, que mes paroles vous paraissent trop rudes ? Quant à moi, je crois que les plus dures paroles des prophètes ne les flagelleraient pas assez énergiquement. Je crains plutôt d'avoir dit trop peu que trop.

« Ne pensez-vous pas que pour sauver tant d'âmes pieuses, je dois accepter de perdre mon nom, ma fortune, mon corps et ma vie ? Que si vous disiez : « Mais si tu étais décapité ou brûlé, ce serait une honte pour nous, quoique nous sachions bien qu'on te ferait tort. » Je réponds : Christ dont je suis le champion dit (Luc. VI, 22) : « Heureux

vous que les hommes haïssent et méprisent et dont ils rejettent le nom à cause du fils de l'homme : votre récompense sera grande dans les cieux. » Vous l'entendez : si donc, chers frères et sœurs, l'on vous dit de moi quelque chose qui vous fasse rougir, voyez d'abord ce que c'est. Si l'on m'accuse de pécher par vanité ou par impureté, pensez que je puis bien avoir commis ces fautes : car je ne suis malheureusement pas exempt de ces vices : mais si l'on vous dit que j'ai trahi la vérité pour de l'argent, ne le croyez pas, quelque serment qu'on vous fasse. Je veux remplir mon devoir jusqu'au bout, quoi qu'il arrive. Les hommes peuvent tuer le corps, mais non pas l'âme, et ceux qui tuent ainsi un corps à cause de Dieu, se tuent eux-mêmes, fussent-ils évêques, papes, rois, empereurs ! Christ, notre chef, a versé son sang pour nous : c'est

un lâche soldat celui qui refuse de suivre son capitaine (30). »

Cette lettre parut comme dédicace d'un sermon sur la vierge Marie que Zwingli avait prononcé pour répondre à ceux qui l'accusaient de ne pas honorer la Vierge et les saints. Son opinion sur ce grave sujet était faite depuis longtemps. Le principe de la justification par le Christ s'était profondément gravé dans son esprit, depuis qu'il l'avait entendu énoncer pour la première fois par Wittenbach : tout l'y ramenait. « Il y a sept ou huit ans, dit-il en 1523, je lus un poëme d'Érasme de Rotterdam où Jésus se plaint en termes magnifiques qu'on ne cherche pas tout secours en lui seul, lui, la source de tout bien, le sanctificateur, le consolateur et le sauveur des âmes. Alors, j'ai réfléchi en moi-même : s'il en est

ainsi, pourquoi cherchons-nous un secours dans les créatures? Et quoique je lusse dans le même auteur des poëmes en l'honneur des saints, ils n'ont pu me faire trébucher dans mon opinion. Dès lors, j'ai commencé à consulter l'Écriture et les Pères pour voir si j'y pouvais trouver quelque enseignement positif sur le culte des saints, et je me convainquis facilement que l'Écriture non-seulement ne l'appuie pas d'un mot, mais lui est contraire, et que les Pères sont partagés sur la question. Je n'ai pas été troublé d'en trouver quelques-uns favorables à cette doctrine; car les Pères ne sont que des commentateurs. Il faut les juger par l'Écriture. Or, l'Écriture dit clairement que l'homme ne doit se tourner vers aucune créature ni en faire des images... Et pourtant combien n'avons-nous pas de ces idoles? L'on revêt l'un d'une cuirasse, comme

un soldat : on habille l'autre comme un galant [1], sans doute pour porter les femmes à la dévotion. Les saintes sont représentées comme des courtisanes : elles semblent placées dans nos églises pour tenter les hommes plutôt que pour les édifier... Ils disent : «Oh! nous savons bien qu'il ne faut pas adorer les images!» Mais que font-ils autre chose? Qu'est-ce donc que leurs images miraculeuses? S'ils n'en attendent aucune grâce, pourquoi les placent-ils sur les autels? Oh! qu'il nous vienne un homme intrépide comme Hélie, qui délivre les croyants de la vue de ces idoles : car tu es, ô Jésus, le seul bien, la seule consolation, le seul refuge (31). « Honorer Marie, c'est reconnaître profondément la grâce que son fils nous a faite : c'est avoir foi et confiance dans le Christ : car tout

1. J'adoucis le mot.

son honneur est son fils....(32). » Ne crois-tu pas que Marie elle-même s'écrierait : ô insensés ! tout l'honneur que j'ai n'est pas à moi : Dieu m'a donné sa grâce : il a fait que seule parmi les femmes, je fusse à la fois vierge et mère. Je ne suis pas une déesse, ni la source du bien. Dieu seul est cette source : il vous donne tout bien par l'entremise de mon fils (33). « Non, ce n'est pas honorer Marie que de lui élever des autels et que de caracoler dans les processions à côté des jolies femmes ! Non ! pour l'honorer, volez au secours de ceux qui ont foi en son fils, et au lieu d'orner et de parer ses autels, consacrez ces sommes aux pauvres filles et femmes que leur beauté et leur misère exposent à la séduction » (34).

Vers ce temps était arrivé à Zurich un personnage singulier. C'était François Lam-

bert, moine d'Avignon. Orphelin à l'âge de quinze ans, il était entré dans un couvent de Franciscains ; mais au lieu de la piété qu'il y cherchait, il n'y trouva que l'hypocrisie et la plus misérable jalousie monacale. Il se réfugia dans l'étude et dévora les écrits de Luther. Un jour on les découvrit dans sa cellule, et sa perte fut jurée. Il réussit à s'échapper et à gagner la Suisse. Revêtu de sa robe de moine, monté sur un âne, il se mit bravement en route pour Wittemberg. Il prêcha à Genève, à Lausanne, à Berne, avec un grand succès : le réformateur de Berne, Haller, écrit à Zwingli : « Il a dit sur l'Église, le sacerdoce, la messe, sur les petites traditions romaines, sur les superstitions ridicules et les hypocrisies des moines, des choses excellentes : non pas que ces choses fussent nouvelles pour nous, mais de la part d'un Fran-

çais, d'un moine, elles étaient vraiment inouïes » (35). Il arriva à Zurich en juillet 1522. Quoique très-hardi sur plusieurs points, il n'avait pas encore rompu avec toute la tradition romaine, et spécialement il restait attaché au culte des saints. Un jour qu'il prêchait sur ce sujet, Zwingli l'interrompit en disant : « Frère, tu te trompes. » Les ennemis de la réforme croyant trouver un appui dans ce moine éloquent, s'empressèrent d'organiser un colloque. Mais Lambert était d'une bonne foi admirable; convaincu par les textes que lui cita Zwingli, il leva les mains au ciel, remercia Dieu de l'avoir éclairé, et jura qu'il n'invoquerait plus que lui. Puis il remonta sur son âne et continua sa route (36).

CHAPITRE III

Premier colloque de Zurich. — Doctrines de Zwingli.

1522 — 1523.

I.

L'apparition de Lambert, la victoire de Zwingli, le noble aveu du moine, avaient produit une profonde impression à Zurich. L'ardeur des réformateurs augmentait tous les jours et les exigences de leurs amis ne pouvaient plus être contenues. La réserve du conseil leur paraissait intolérable : ils résolurent de le forcer à se prononcer. L'ami de Zwingli, son compagnon d'études, nommé depuis peu

par son influence à l'une des cures de Zurich, Léon Jud, amena la solution. C'était, dit le chroniqueur contemporain, un petit homme bien doux et bien raisonnable (1); mais la douceur n'excluait pas en lui l'énergie. « Le conseil, écrit Zwingli, tenait très-rigoureusement à la loi qu'il avait faite de maintenir la paix dans les Églises. Mais un jour notre Léon se rendit au sermon du prieur des Augustins, et comme celui-ci, selon son habitude, rabâchait ses vieilleries, il l'interrompit le plus amicalement du monde et lui dit : « Écoute un peu, révérend père prieur, et vous, chers concitoyens, ne vous troublez point; car je veux agir en bon chrétien, etc. » Il serait trop long de tout raconter. Bref, il en résulta presque une tragédie; car tu comprends quel auditoire se trouvait là. Mais des amis de Léon intervinrent, et la chose se

termina comiquement. Par là, le conseil fut déterminé à convoquer le premier colloque » (2). La convocation fut faite pour les premiers jours de 1523.

Aux termes de l'ordonnance de convocation, tous les prédicateurs, curés et ecclésiastiques du territoire de Zurich étaient invités à se rendre dans cette ville le 29 janvier, pour exposer, en se fondant sur les textes de l'Écriture, et en langue allemande, ce qu'ils pouvaient avoir à reprocher aux prédicateurs de Zurich. « Ceux-ci, dit le conseil, affirment qu'ils ont prêché l'Évangile dans sa pureté, tandis que d'autres les accusent d'avoir agi avec précipitation et imprudence, ou même d'être des corrupteurs et des hérétiques. » La convocation fut aussi adressée à l'évêque de Constance. Elle se termine par cette clause remarquable :

« Nous assisterons à ce colloque et nous en suivrons les débats avec tout le zèle possible, et, suivant ce qui se trouvera être conforme à la parole de Dieu et à la vérité, nous donnerons aux uns ou aux autres l'ordre de continuer ou de s'abstenir, afin que chacun ne prêche pas dans sa chaire, selon son caprice, sans pouvoir s'appuyer de l'Écriture Sainte (3). » Par cette déclaration, la société laïque proclamait elle-même son affranchissement : mais ne substituait-elle pas un un joug nouveau et plus dur à celui de l'autorité religieuse qu'elle destituait aussi péremptoirement? Tous les témoignages contemporains et la lettre même de convocation prouvent que cette grande mesure fut provoquée par Zwingli : il est permis de penser qu'il ne fut pas étranger à la rédaction même qui fut adoptée par le conseil. Quelle était

donc son opinion sur les droits du pouvoir temporel en matière religieuse? C'est par là que nous commencerons l'exposition de ses doctrines, telles qu'il les résume dans les soixante-sept thèses soumises au colloque, et développées dans un écrit un peu postérieur.

En premier lieu, Zwingli n'admettait aucun juge en matière religieuse. « Qui sera juge? s'écrie-t-il lui-même. La vérité qui a sa preuve dans l'Écriture, preuve évidente, irrésistible. Qui était juge quand Jésus forçait au silence les Saducéens et les Pharisiens, quand Pierre triomphait de Simon le Magicien, quand Paul, dans les synagogues, faisait taire tous ses contradicteurs? (4) » Il voulait pour tous la liberté de conscience et avait une foi absolue dans la puissance de la vérité. Mais dans toute communauté d'hom-

mes, il faut une règle, une loi. En réservant à chacun la liberté de sa conscience, en s'abstenant rigoureusement de le contraindre à aucun acte qui puisse le blesser, il faut que la vie collective, la volonté collective, ou si l'on aime mieux, la conscience collective ait aussi sa liberté et son expression. En un mot, en laissant à chacun le droit de sortir de l'Église, il faut que l'Église elle-même ait sa constitution. A qui Zwingli reconnaissait-il donc le droit de parler au nom de l'Église ? A l'Église elle-même ; non pas cette prétendue Église universelle qui s'incarnait dans la personne du pape ou qui s'exprimait dans les conciles par une représentation fictive ; mais chaque Église particulière, chaque commune, chaque paroisse. C'est la conséquence forcée de la liberté de conscience. De même que chaque individu peut et doit déterminer

librement sa foi et son culte ; de même chaque commune peut et doit déterminer sa foi et son culte. Aucune autorité extérieure ne peut la lui imposer : car en matière de foi, il n'y a d'autre autorité que la vérité elle-même et l'assentiment spontané que lui donne la conscience.

Zwingli cite saint Paul (I Cor. XIV. 29-33) : « Que deux ou trois prophètes parlent (sur un texte de l'Écriture) et que *les autres jugent*. Mais si l'esprit est révélé à quelqu'un des assistants, qu'il parle : car vous pouvez tous, l'un après l'autre, prophétiser (c'est-à-dire expliquer le sens de l'Écriture). » Puis il ajoute : « Ici les papistes triomphent. Vous voyez bien, disent-ils, qu'on peut juger la parole de Dieu. Mais en vérité, ils lisent sans comprendre. Quels sont *les autres* dont parle l'Apôtre et qui doivent juger ? C'est évidem-

ment la communauté chrétienne qui est dans l'assemblée et qui a entendu les interprètes de l'Écriture. D'où il résulte que la communauté juge les docteurs et leurs doctrines vraies ou fausses, tandis que les papistes veulent ériger en juges les docteurs eux-mêmes. Mais comment, dira-t-on, la communauté peut-elle juger? Quand la parole de Dieu a été lue et expliquée devant l'assemblée, chacun juge, selon sa conscience, si elle a été bien ou mal expliquée. L'homme intérieur juge la parole extérieure, et voit si elle est conforme ou non à la vérité divine. » Puis il pose immédiatement la réserve nécessaire au profit de la liberté individuelle : « Quand mille hommes, quand toute la communauté, sauf un seul membre, confirmeraient l'explication donnée, ils ne peuvent forcer ce seul croyant à l'admettre, si dans sa

conscience il la juge contraire à la parole de Dieu (5). » Mais il veut qu'on n'use de ce droit extrême qu'avec réserve : « Le chrétien est vis-à-vis de l'Église comme le bon citoyen vis-à-vis de l'État : de même que celui-ci s'accommode de concessions et de faiblesses qui ne compromettent pas le salut de l'État, mais s'oppose de tous ses efforts à ce qui pourrait perdre la cité, de même le chrétien doit tolérer des choses, même nuisibles, jusqu'à ce qu'il les puisse faire disparaître en les combattant toujours, mais il ne doit jamais accepter celles qui seraient mortelles (6). »

Après avoir posé ainsi le droit de l'individu et celui de la communauté, Zwingli se tourne vers l'Église universelle et se demande si, chaque paroisse étant juge de la doctrine, les divisions ne sont pas à craindre. Il répond hardiment : « Si l'on suivait l'or-

donnance de Paul, si chacun pouvait dire ce que Dieu lui inspire, l'esprit de Dieu viendrait sûrement dans l'assemblée : car Dieu est partout où l'on est réuni en son nom (7). » Il cite à l'appui l'exemple des Évangiles apocryphes : « Qui les a rejetés? Le pape? Il n'était pas connu même de nom. L'Église des évêques? On ne voit nulle part que les Évangiles de Nicodème, de Pierre, de Barthélemy et de Thomas aient été rejetés par un concile. Qui donc les a rejetés? L'Église universelle de tous les chrétiens qui, dans leur conscience, distinguant le divin du non divin, le vrai du faux, ont vu que ces Évangiles étaient pleins de folies et d'inepties, indignes de la parole de Dieu : de là il arriva qu'ils n'en firent nul cas. Et pourtant ils ne les ont pas brûlés, comme font les brûleurs de livres d'à présent. Personne n'y a cru,

parce que chacun a vu qu'ils étaient indignes de la parole de Dieu (8). »

Ainsi, chacun juge, dans sa conscience, de sa foi : chaque paroisse, juge de sa religion : mais qu'est-ce que la paroisse, sinon la commune? Zwingli fait encore ce pas et le fait logiquement. L'on en a conclu qu'il asservit l'Église au pouvoir temporel ; mais il faut faire à ce sujet une observation bien simple. Zwingli ne discute nulle part la question théorique des droits de l'État en matière de religion. Il la pose et la résout uniquement sur le terrain pratique des constitutions républicaines au milieu desquelles il vivait : dans ces conditions, il était fondé à demander : — L'Église, qu'est-ce autre chose que la commune? « Vous avez, écrit-il à Blarer à Constance, des assemblées du peuple où toutes les tribus sont convoquées :

le peuple ainsi assemblé n'est-il pas l'Église elle-même? Que le sénat (le conseil) propose et que le peuple statue, après avoir discuté et entendu les pasteurs (9). »

Ce système, on le voit, c'est le presbytérianisme, et nous trouvons en effet de bonne heure (dès 1528), les synodes qui, dans le système presbytérien, remplacent l'autorité disciplinaire des évêques (10). Il est évident que Zwingli remet la décision au peuple, parce que le peuple se confond parfaitement avec l'Église. Seulement, par une inconséquence regrettable, il admet que les conseils élus, représentant le peuple, représentent aussi l'Église et sont autorisés à statuer à sa place. Cette concession à des difficultés d'exécution semble avoir troublé sa conscience. Il affirme en plusieurs endroits que les conseils ne sont investis de cette autorité que par le

consentement tacite du peuple : « J'ai conseillé au peuple de remettre aux deux cents la décision des choses extérieures, à la condition que ceux-ci se conforment exactement à la parole de Dieu, promettant solennellement que s'ils se permettaient de la transgresser, je me hâterais de les dénoncer à l'Église. L'*Église y a consenti jusqu'à présent* quoiqu'elle n'ait rendu aucune loi à cet égard. Dans les campagnes où, les paroisses étant moins peuplées, il y a moins d'occasions de querelles, les églises prononcent elles-mêmes (11). » Ainsi le conseil ne statue que par suite d'une délégation tacite de l'Église et sous la réserve expresse que sa décision n'est obligatoire qu'autant que l'Église la reconnaît conforme à la parole de Dieu. Cette réserve ne doit pas être oubliée, si l'on veut apprécier équitablement la portée de la concession faite par Zwingli au

pouvoir temporel (12). Il ne lui livra aucun principe, et en posant l'identité de la commune et de l'Église il entra dans une voie féconde et libérale. Rendre l'Église au peuple c'était, à vrai dire, dans ce qu'elle avait de plus radical, toute la révolution religieuse du XVIe siècle.

II

Nous voulons rapprocher de cette théorie du pouvoir en matière religieuse, l'opinion de Zwingli sur le pouvoir temporel. Sa première proposition est la négation même de toutes les doctrines qui régissaient la société depuis l'établissement de la hiérarchie romaine. Il refuse l'institution divine au pouvoir spirituel et la confère au pouvoir temporel. « Le prétendu pouvoir spirituel, dit-il, n'a aucun fondement dans l'Écriture (13) : » encore moins admettait-il que les prêtres pussent exercer, sous un prétexte quelconque, aucun pouvoir temporel. Le pouvoir temporel au contraire est fondé sur la parole de Dieu (14) : il s'étend sur tous les citoyens, même sur les prêtres, moines et nonnes : tous, sans exception, lui doivent obéissance, *en tant qu'il n'ordonne rien qui soit contre la parole de Dieu.* « Par cette réserve, dit-il, la tyrannie des supérieurs est réfrénée. Il ne faut pas qu'ils croient que tout leur est permis, parce qu'il est ordonné de leur obéir. Les chrétiens ont leur règle : il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes (Actes, v, 29). Si donc, pieux chrétiens, des princes se permettent de vous interdire la doctrine du Christ, ne vous en inquiétez pas. Mais, dites-

vous, ils finiront par nous tuer ! — Je réponds : que la volonté de Dieu soit faite ! — Qu'ils le fassent, s'ils le veulent, semblables aux Juifs maudits; mais, soyez-en certains, votre mort servira votre foi : votre sang prêchera plus haut que les plus fortes paroles. A l'origine du christianisme, ils ont immolé d'innombrables multitudes de chrétiens : et jamais la foi n'a crû avec une telle vigueur. Réjouissez-vous que Dieu se serve de votre sang pour arroser et féconder la semence de sa parole, plutôt que de le laisser se perdre dans votre corps mourant. Aussi bien, sans vous exposer à la mort, vous ne triompherez pas de cette démence furieuse et forcenée. Si vous reculez, vous êtes perdus; mais si vous mourez pour la doctrine de Dieu, elle vivra et portera ses fruits. Pour que la plante sorte de la semence, il faut que la semence pourrisse

et meure. De même que Christ, par sa mort, nous a tous faits enfants de Dieu, de même, intrépides soldats du Christ, vous devez livrer vos corps à leurs coups. Néron, Domitien et Maximien n'ont pu arrêter la doctrine du Christ à sa naissance; combien moins encore pourront-ils la chasser aujourd'hui, si vous leur résistez en hommes? Qu'importe qu'après vous avoir tués, ils cherchent à salir votre mémoire du titre d'hérétiques, de pillards, de factieux : vous êtes à la solde de Dieu : plus votre nom sera méprisé parmi les hommes, plus il sera glorifié dans le ciel. A l'œuvre donc, vous tous qui êtes les soldats de Dieu. Voyons enfin qui sera le plus fort, de Dieu ou de tous ces danseurs de cour. Je ne parle pas des seigneurs pieux, mais des rudes adversaires de l'Évangile qui ne savent que brûler des livres, piller

les propriétés, tuer de pauvres chrétiens sans défense. Qu'ils le sachent : à la violence, on opposera la violence. Dieu peut attendre : ils ne lui échapperont point. Je le dis à tous ceux qui tiennent le pouvoir : Soyez assez sages pour ne pas croire que la force vaut mieux que le droit (15). »

Mais il ne se contente pas de ces termes vagues dans leur éloquente généralité. Il définit nettement et avec une franchise républicaine, le droit et le devoir des opprimés :

« Les tyrans sont aussi nombreux aujourd'hui que les puces au mois d'août. Presque tous les princes se conduisent de façon que tout homme sensé voit bien qu'il vaudrait mieux qu'ils n'y fussent pas. Ils mettent de nouveaux impôts sur le pauvre peuple sans son consentement, pour payer leur luxe, leur jeu, leurs festins, leurs maîtresses, leurs

guerres : ils établissent, au milieu du pays, les juifs et les usuriers qui escomptent aux pauvres gens la vie si cher que ni juifs ni princes ne valent tant d'argent. Ils donnent à des monopoleurs le commerce des épices, de l'étain, du cuivre, de la toile : tout le monde en est ruiné, car les monopoleurs fixent les prix qu'ils veulent. Par là ils amassent trésors sur trésors. Puis les princes viennent et leur prennent leurs richesses, comme on prend le miel aux abeilles. De sorte qu'après avoir reçu de fortes sommes pour établir les monopoles, les princes en perçoivent de plus fortes encore en faisant rendre gorge aux monopoleurs : mais le peuple n'y gagne rien. A quoi il faut ajouter le luxe et les richesses des prêtres, le mauvais emploi qu'ils font de ces trésors qui devraient être le patrimoine des pauvres, les indulgences vénales du pape, les idoles d'or

et d'argent, les ostensoirs, calices, croix : le pauvre peuple paie tout cela (16)... Le peuple est-il forcé de subir une si détestable tyrannie? Le peuple a le droit de se défaire des princes qui, au lieu de protéger les bons et de punir les méchants, punissent les bons et protégent les méchants, tels que les prêtres et moines fainéants, corrompus et rapaces. C'est ce que prouve clairement l'exemple de Saül. Mais le peuple n'a pas seulement le droit de se défaire d'un tyran : c'est son devoir. Israël a été puni pour avoir laissé Manassé commettre tous ses crimes. Si un peuple tolère la tyrannie, il ne peut manquer d'être puni avec le tyran, et qui pourrait s'en plaindre? Étant si tièdes dans l'amour de la justice, nous tolérons tous les crimes des tyrans, et par là nous sommes justement déchirés par eux et ensuite châtiés avec eux. Mais prenez garde, tyrans :

l'Évangile élèvera des hommes vertueux. Devenez vertueux vous-mêmes, et l'on vous portera sur la main : sinon, vous serez foulés sous les pieds (17). » Les puritains devaient se charger de vérifier cette prédiction.

Zwingli, comme nous le verrons bientôt, n'était pas un sectaire ni un enthousiaste. Il ne voulait pas pousser le mouvement de la réforme au delà du but qu'il pouvait atteindre en ce moment. Nul ne combattit plus vivement les anabaptistes. Mais il ne voulait pas davantage arrêter la réforme dès son premier pas, et, au milieu d'un si grand ébranlement de la société, il lui paraissait impossible que tout ce monde féodal, si écrasant au temporel et au spirituel, restât debout. En présence de cette société, uniquement fondée sur l'égoïsme et sur le droit arbitraire du seigneur, il définit, avec une éléva-

tion qui n'a pas été dépassée, l'origine et la mission du pouvoir. Quelle plus belle définition de la loi que celle-ci : « Toutes les lois doivent être dirigées de telle sorte, qu'elles protégent l'opprimé, même s'il ne se plaint pas ? » — « Suivant la *loi de nature*, qui n'est autre chose que l'inspiration même de l'Esprit saint, tous les hommes sont égaux : mais l'orgueil de l'homme ne l'entend pas ainsi. S'il est plus instruit, plus riche, plus fort, il veut qu'on le serve : il serait offensé si l'on considérait le faible, l'ignorant, le pauvre, comme son égal. Tous, nous naissons et mourons nus : c'est une preuve que nous sommes de même sang... Si nous croyons que nous venons tous d'un même père, la loi de nature nous est expliquée. Nous voyons alors que nous sommes frères, et que tout ce que nous avons, est à la communauté. Nul

ne s'appartient à lui-même : il est tout à ses frères. La loi de nature vient donc de Dieu : elle n'est rien autre chose que le pur esprit de Dieu qui souffle et éclaire intérieurement. C'est pourquoi les païens, qui connaissaient aussi la loi de nature, la tenaient non de leur propre raison, mais de l'esprit même de Dieu. Si l'on vivait suivant la loi de nature, on n'aurait pas besoin de magistrats. Le magistrat n'est institué que dans la nature corrompue et dans la justice tiède et mutilée. Oui, ce n'est qu'une ombre de justice qui ne peut songer même à atteindre à la justice naturelle. Ainsi, le magistrat ne peut forcer personne à donner son bien aux pauvres, quoique par la loi de nature et de Dieu, on doive partager avec eux. Tu es obligé, magistrat, d'accepter un homme pour homme de bien, du moment qu'il ne nuit à per-

sonne, alors même qu'il ne sert à personne. Ainsi, un homme peut être juste devant toi et ne l'être pas devant Dieu. Tu as donc pouvoir parmi les méchants, et encore sur ceux-là seulement qui ont l'audace de montrer publiquement par leurs actes leurs méchantes pensées : car ceux qui ont ces pensées dans le cœur, et qui, devant Dieu, ne sont pas moins coupables, tu ne peux les punir. Ton office est donc de punir les méchants qui révèlent leur perversité par leurs actes, et de protéger les bons, c'est-à-dire ceux qui n'ont pas révélé leur perversité par leurs actes, quoique intérieurement ils puissent être aussi pleins de souillures. Tu règnes pour empêcher que l'extrême mal ne soit fait. Dieu le veut ainsi, et te conserve comme un remède héroïque, après qu'aucun emplâtre ne fait plus de bien (18). »

Rendant ce service à la société, les magistrats ont droit d'exiger qu'elle pourvoie à leurs besoins : « S'ils étaient assez riches pour cela, ils devraient donner gratuitement leur temps et leurs soins, et, à l'imitation de Dieu, se faire le bien commun de tous les hommes. L'on trouve quelquefois ce désintéressement parmi les magistrats des villes, mais non point parmi les seigneurs. Le magistrat a le droit d'imposer des taxes modérées. » Puis, répondant à quelques utopies qui déjà se faisaient jour, il s'écrie : « Ne dis pas : tout doit être commun : nous sommes frères ! La pauvre et infirme justice humaine n'y peut rien ; elle veut bien que nous soyons frères, mais elle ne peut forcer nos bourses à être sœurs. Mais, dis-tu, mettre toute chose en commun, c'est plaire à Dieu. Oui, mais Dieu n'y oblige personne : tu ne peux y con-

traindre ton prochain; autrement tu tombes sous le commandement : *tu ne voleras point!* Si Dieu nous éclairait si bien que, volontairement, nous missions tout en commun, nous vivrions comme au temps des apôtres : car alors aussi personne n'était forcé de le faire (19). »

Il est inutile d'ajouter que le meilleur gouvernement, aux yeux de Zwingli, était le gouvernement républicain démocratique. Il comprenait encore la monarchie élective avec droit de révocation. Quant à la monarchie héréditaire, « Je ne puis comprendre, dit-il, sur quels fondements elle repose. Elle force un peuple à reconnaître pour roi, un enfant, un fou. Des sages administreront à sa place? Mieux vaudrait faire de suite d'un de ces sages un roi : c'est un pays maudit celui dont le roi est un enfant. L'on dit que le tyran est celui

qui règne par sa propre volonté. Je vois donc ce qu'est la monarchie héréditaire. Son vrai nom est tyrannie (20). »

III.

Outre ces thèses sur le pouvoir que j'ai cru devoir reproduire avec quelque étendue, parce qu'elles distinguent nettement l'œuvre démocratique de Zwingli de l'œuvre monarchique de Luther, Zwingli livrait à la discussion une série de propositions non moins radicales sur le terrain plus spécialement religieux. Par la première, il renverse toute la dogmatique catholique : L'Évangile fait autorité par lui-même, sans aucune confirmation par l'Église. — Le Christ est la seule voie de salut : quiconque cherche une autre voie est un

meurtrier et un larron des âmes. — Ceux qui estiment égales ou supérieures à l'Évangile d'autres doctrines, ne savent ce qu'est l'Évangile. — Le commentaire se chargeait d'expliquer ce qu'il pouvait y avoir d'obscur dans les thèses. Voici un exemple de cette manière tour à tour triviale et élevée, du réformateur suisse : « Si tu leur dis, que signifient ces paroles *Christus est caput Ecclesiæ?* ils répondront certainement : Christ est le chef de l'Église. — Bien ; mais comment alors pouvez-vous donner ce titre au pape? — Le papiste : Nous devons comprendre ces mots comme nous l'enseigne notre saint Père. — Demande-leur alors ce que signifie Christ? Ils répondront (car ils ne savent pas assez de grec pour donner le vrai sens du mot) Christ, c'est Christ. — Dis-leur alors : Comment donc Christ peut-il signifier pape? — Le papiste :

Notre saint Père l'a ainsi décidé. — Reprends alors : Si le pape l'a ainsi décidé, il est donc l'antechrist ; car il est écrit que quiconque se donne pour le Christ est un antechrist (Math. XXIV, 5). Ici ils ne manqueront pas de crier : Au feu, au feu, l'hérétique! Mais ne te laisse pas émouvoir et continue tranquillement : Cher ami, pourquoi donc as-tu appris le latin? — C'est pour comprendre l'Écriture. — Mais non, ce que tu viens de me dire le prouve assez, tu as appris le latin pour ne pas comprendre l'Écriture. Chers frères, pardonnez-moi d'insister si longuement sur cette plaisanterie : c'est pour vous faire voir la longueur des oreilles de ces Welches. »

Puis il reprend gravement : « Le Christ est la voie, le guide et le chef, donné par Dieu aux hommes. Il est le salut éternel de tous les

croyants, et les croyants sont son corps, mais un corps impuissant et mort sans lui. D'où il résulte que ceux qui vivent en lui sont les enfants et les membres de Dieu, la communauté des saints, l'épouse du Christ, l'Église universelle (*Ecclesia catholica*). Les évêques ne sont donc pas l'Église : ils sont membres de l'Église comme tous les chrétiens, s'ils reconnaissent le Christ pour chef. L'Écriture ne connaît que deux Églises : la communauté de tous ceux qui croient en Jésus-Christ, l'Église universelle dont Rome usurpe le nom, et les agrégations particulières que nous appelons paroisses, c'est-à-dire des communautés assez petites pour que leurs membres puissent s'assembler commodément (21). »

Le sacrifice par lequel Christ s'est immolé pour le salut des hommes, étant un sacrifice expiatoire permanent, la messe ne peut être

un sacrifice : la cène n'est que la commémoration du sacrifice et l'assurance de la rédemption que le Christ nous a acquise (22). Christ est le seul médiateur entre Dieu et nous. Dieu voulant nous donner tout en son nom, nous n'avons besoin d'aucun autre intercesseur hors de lui. Christ est notre justice : donc nos œuvres sont bonnes en tant qu'elles sont de lui, mais en tant qu'elles sont de nous, elles ne sont ni bonnes, ni justes.

Puis viennent quelques aphorismes d'une application pratique, immédiate. Christ repousse les biens de la terre, donc ceux qui perçoivent des richesses en son nom l'insultent gravement ; ils en font un manteau pour leur avarice et leur avidité. — Aucun chrétien ne peut être obligé aux œuvres que Dieu n'a pas ordonnées (donc ni jeûnes, ni dispenses). — Les temps et les lieux sont soumis aux hommes

et non les hommes aux temps et aux lieux : ceci va contre les pèlerinages, contre les fêtes, même contre la célébration pharisaïque du dimanche. « Je n'ai vu nulle part que rester dans l'oisiveté soit servir Dieu ; mieux vaudrait aller aux champs, après avoir rempli ses devoirs religieux, semer ou récolter, ou faire quelque autre ouvrage selon la saison (23). » — Rien n'est plus désagréable à Dieu qu'une piété de parade : à bas donc, robes de moines, calottes de prêtres (24).—Tous les chrétiens forment une seule famille de frères : donc plus d'ordres, de sectes. — Tout ce que Dieu permet est bien : donc le mariage convient à tous les hommes, aux prêtres comme aux autres. — Dieu seul remet les péchés par Jésus-Christ, son fils : donc la confession doit être supprimée (25). Quant à celui qui remet les péchés pour de l'argent, il est le compagnon de Simon et de Balaam et l'allié du diable (26). L'Écriture ne connaît pas le purgatoire. — Elle ne connaît pas le caractère du prêtre. — Tous les supérieurs ecclésiastiques doivent se hâter de se démettre de leurs fonctions contraires à l'Écriture, ou ils périront. La hache est à l'arbre. Il n'y a d'autre prêtre que celui qui annonce la parole de Dieu : cependant il faut laisser mourir tranquillement les anciens détenteurs de bénéfices (27).

L'on voit tout ce que Zwingli battait en brèche : c'était à vrai dire l'institution catholique tout entière avec son fondement dogmatique ; le pouvoir infaillible du pape, avec son organisation hiérarchique ; le sacerdoce, avec son système financier ; les indulgences, les messes privées, etc. Il ne conservait qu'une règle, qu'une loi, l'Écriture, et qu'un

juge, la conscience. L'on a vu aussi sous quelle forme saisissante, populaire, il présentait ses idées. J'en veux encore citer un exemple relatif à l'invocation des saints. « Combien n'a-t-on pas vu d'insensés, qui, persuadés qu'en honorant sans cesse leurs patrons, ils ne pouvaient être damnés, jouaient, juraient, volaient, incendiaient, faisaient la débauche. Comme si les saints étaient morts pour qu'on pût pécher à leurs dépens, ils se disaient dans tous leurs vices : Mon saint patron a tant mérité de Dieu qu'il peut obtenir pour moi toute chose. C'est là que l'avarice et les mensonges des prêtres ont conduit la pauvre humanité, non sans profit pour eux. Quand venait le jour de la Saint-Sébastien (qui préserve, comme on sait, de la peste et des arquebusades), les paysans accouraient en foule à l'offrande :

c'était une joie dans tout le chapitre. C'est pourquoi ils crient maintenant : Ne doit-on plus honorer nos chers saints ! La mère de Dieu est insultée !... Tu ne crierais pas tant, si la neige d'argent tombait encore aussi drue sur l'autel ! Ces gens-là mentent comme des charlatans ! » (28).

IV.

Au fond de toutes ces thèses se trouve la doctrine essentielle de la réforme, l'impuissance de l'homme à se justifier par ses œuvres, la justification par la foi, et la foi elle-même donnée par un acte tout arbitraire de Dieu, la prédestination, ou, comme le dit Zwingli, l'élection. Il importe de montrer comment Zwingli entendait cette doctrine si

dure : ce sera faire voir en même temps ce que la conscience humaine avait encore à conquérir, après la réforme, pour assurer sa liberté morale.

Mais d'abord, il faut faire remarquer que la liberté revendiquée par la réforme n'était pas la liberté morale, telle que l'ont posée les philosophies modernes : je veux dire la libre détermination de se conformer à la loi reconnue par la raison. La réforme posait la loi en dehors de l'homme, dans l'Écriture. Ce seul mot suffit pour faire apprécier l'abîme qui la sépare de nos principes philosophiques : mais l'esprit humain procède ainsi. Il ne s'élance pas d'un seul bond d'un pôle à l'autre du monde moral ; il avance par des progrès lents et successifs. La conscience de l'humanité était écrasée sous un double joug : l'Écriture et l'interprétation de l'Écriture, ou plutôt le

despotisme législatif d'une Église, hiérarchiquement organisée pour la domination. Le nombre des questions soustraites au libre examen et résolues par voie d'autorité, était en quelque sorte infini : tout était réglé : le dogme et le culte, la science et la vie. L'homme ne pouvait se mouvoir sans se heurter à une prescription de l'Église, ni contrôler une de ces lois si minutieuses sans tomber dans une hérésie. Le cercle était étroitement tracé autour de l'intelligence. Pour briser ce cercle, il fallait hardiment rejeter le pouvoir législatif que s'arrogeait l'Église, et pour détruire les institutions oppressives des siècles d'ignorance, remonter à leur origine, l'Écriture. L'Écriture, pour laquelle le pouvoir hiérarchique lui-même affectait nécessairement la plus grande déférence, était par cela même le seul instru-

ment qui pût le renverser. En tout cas, les hommes de ce temps n'en connaissaient pas d'autre, ils n'en auraient pas accepté un autre; car il faut bien se souvenir que la réforme est sortie non pas d'un affaiblissement du sentiment religieux, mais au contraire de son ravivement. Ainsi contre l'infaillibité du pape et contre les lois qui en dérivaient, la réforme invoquait l'Écriture : à une loi arbitraire elle substituait une loi extérieure et supérieure à l'homme, et, par une conséquence naturelle, elle subordonnait l'homme à son législateur; elle absorbait l'homme en Dieu (29).

Ce serait d'ailleurs une grande erreur de penser que la question se posât entre le *serf arbitre* et le *libre arbitre*. Le catholicisme avait condamné le pélagianisme tout aussi bien que le fit la réforme. Il admettait, lui aussi, que l'homme ne peut être sauvé que

par la grâce; seulement il voulait que la grâce pût être corroborée ou suscitée, soit par certaines pratiques calculées de manière à augmenter la force et la richesse de la hiérarchie, soit par une sorte de réversion des mérites surabondants des saints, dont l'Église était la dispensatrice. A ce système admirablement conçu et coordonné pour asseoir sur des bases inébranlables le pouvoir pontifical, la réforme répondait : « l'homme n'a pas en lui le principe de la moralité. Aucun homme ne mérite le salut par lui-même, et bien moins encore a-t-il des mérites superflus, dont d'autres puissent profiter. Le salut est en Christ seul : il est donné à quiconque croit en Christ. » Pour affranchir l'homme du pape, elle le jetait dans la servitude de Dieu. Ne nous en plaignons pas : affranchie du joug de l'homme, la conscience humaine devait

arriver bientôt et logiquement à ne plus relever que d'elle-même.

Il est clair que pour les réformateurs, la doctrine de la justification par la foi avait une valeur absolue, qu'elle leur apparaissait comme la vérité même. Ils la trouvaient toute formulée dans l'Écriture. Ils y trouvaient aussi des textes formels sur la prédestination : mais d'ailleurs, la prédestination et la justification par la foi sont deux thèses corrélatives : la foi n'étant pas du ressort du pur raisonnement ne saurait être (toute la théologie chrétienne le reconnaît) qu'un *don de Dieu* (29 *bis*).

Au surplus, cette théorie se rattachait, dans Zwingli, à un ensemble d'idées philosophiques qu'il me paraît important de résumer rapidement.

Pour lui, la foi était tout ensemble la con-

naissance de Dieu et la confiance en Dieu, ou, comme il dit ailleurs, la science, l'amour et l'espérance (30). La foi étant la seule condition du salut, avoir la foi c'est avoir la conscience, la certitude qu'on est parmi les élus (31). Parole hardie, d'une portée immense et qui suffit à elle seule pour expliquer l'énergie de conviction des Églises qui l'ont adoptée. Bien différente en cela de la prédestination admise par Luther après saint Augustin, et suivant laquelle nul n'a de son salut aucune certitude, la prédestination, dans le système de Zwingli, se confond avec la foi elle-même, et celui qui se sent croyant se sait élu. Elle devient ainsi le plus énergique des principes d'action (32).

La foi elle-même ne peut venir que de Dieu ; car, selon Zwingli, Dieu est tout ce qui est. « La Genèse dit : tout ce qui est, est bon, et

Christ dit (Luc. XVIII. 19) que Dieu seul est bon ; c'est que Dieu est tout ce qui est, c'est-à-dire toutes choses ne sont que parce que Dieu est et qu'il est leur essence (33). » Zwingli pousse très-loin les conséquences de cette doctrine : « Nous parlons comme si les astres éclairaient, si la terre produisait et si l'air fécondait. Erreur ! C'est Dieu qui fait tout en tout. C'est lui qui éclaire, qui produit, qui féconde (34). La nature est la vivante volonté de Dieu (35). » Et ailleurs : « Avec les philosophes, j'appelle la nature Dieu : je lui donne le nom du principe d'où toute chose tire son être (36). » Et il cite comme autorités Moïse, Paul, Socrate, Pline, Sénèque, surtout Sénèque dont il dit en le comparant à saint Basile : « Celui-ci était chrétien et grand théologien, l'autre païen et encore plus grand théologien (37). »

Cependant Zwingli n'était pas panthéiste. Il repoussait l'identité de Dieu et du monde : il voulait bien que Dieu fût en tout, mais non pas que tout fût Dieu. Il croyait fermement à la création, à un Dieu personnel. L'action de ce Dieu non-seulement dans le monde physique, mais encore dans le monde moral, était à ses yeux incessante, universelle. L'idée de la Providence était la clef de voûte de tout son système, et il voyait dans la Providence le perpétuel et immuable gouvernement de toute chose (38). La Providence régit les actions des hommes comme les phénomènes naturels, et de même que la nature ne produit rien par une force qui lui soit propre, de même l'homme n'est pas l'auteur de ses œuvres. « Plus la foi est grande, plus les œuvres sont bonnes : car plus la foi grandit en nous, plus aussi Dieu est grand en nous (39). »

Zwingli revient plusieurs fois sur ce point capital. Je citerai de préférence une sorte de résumé dogmatique qu'il adresse à un ami dans la franchise d'une lettre particulière (40).

« Quoi que les hommes puissent penser et discuter touchant Dieu et les choses invisibles, cette opinion doit l'emporter qui affirme que tout est gouverné et disposé par sa divine providence. Car si tu ôtes à Dieu la providence, tu lui ôtes à la fois la sagesse, la bonté et la justice. Il n'y a plus de Dieu. Dieu ordonne et règle tout au mieux avec sagesse : car s'il ne règle pas les choses à venir, c'est qu'il ne le veut pas ou qu'il ne le peut pas. S'il ne le peut pas, il n'est pas tout-puissant. S'il ne le veut pas, il n'est pas souverainement bon. Ne croyons donc pas que rien se fasse sans sa volonté : c'est lui qui opère en nous, qui nous fait agir et vouloir selon sa volonté.

Mais, dit-on, je me livrerai donc à mes passions, puisque j'agis par la volonté de Dieu, quoi que je fasse. Ceux qui parlent ainsi montrent bien de quel troupeau ils sont. Soit ! j'admets que c'est par la volonté de Dieu que tel est parricide, tel autre assassin : mais c'est un effet de sa bonté que ceux qui doivent être les vases de sa colère se trahissent eux-mêmes par de tels actes. Car qui ne reconnaîtrait à ce signe les fils de la Géhenne ! Qu'ils disent donc que par la providence de Dieu ils sont des traîtres et des homicides, j'y consens : je le dis de même, mais j'ajoute : ceux qui agissent ainsi, sans s'amender ni se repentir, sont livrés par la providence de Dieu aux tourments éternels, comme exemples de sa justice. »

Il est inutile de faire remarquer que l'objection n'est pas résolue : c'est qu'elle est en

effet insoluble dans ce système. Je la retrouve posée dans toute sa force, et plutôt tournée que résolue dans le passage suivant :

« Toutes les bonnes œuvres sont de Dieu. Mais l'on objecte : pourquoi donc Dieu nous damne-t-il si nous ne faisons pas bien? Dieu ne peut être injuste à ce point de me punir pour un acte que je ne puis pas ne pas faire ! — Je réponds : un bon arbre porte de bons fruits : il n'en peut porter de mauvais et le mauvais n'en peut porter de bons ! Si donc tu ne portes pas de bons fruits, c'est une preuve que tu es un mauvais arbre : c'est pourquoi tu seras arraché et brûlé. — Objection : mais si je ne puis rien par ma propre force, et que je ne sois bon que par la volonté de Dieu, pourquoi ne me fait-il pas bon ou pourquoi me punit-il pour ne l'être point ? — Réponse : pourquoi Dieu ne t'a pas fait

bon, va le lui demander à lui-même : je n'ai pas assisté à ses conseils ! Mais j'ai appris dans saint Paul (Rom. IX. 20. 23), que Dieu n'est pas injuste, parce qu'il use de sa créature selon son bon plaisir, tout comme un potier ne peut être accusé d'injustice pour ses vases, selon qu'il les destine à des usages nobles ou ignobles. Nous sommes moins devant Dieu que le limon devant le potier. C'est pourquoi il fait de nous ce qui lui plaît : il élit l'un et repousse l'autre (41). »

Zwingli rejette même, comme un misérable échappatoire, le concours de la volonté avec la grâce : son raisonnement est celui-ci : « Si l'homme vient de lui-même, il est aussi le principe de ses œuvres : mais si l'homme est de Dieu, Dieu est aussi le principe et la cause de ses œuvres : car comment l'homme s'attribuerait-il quelque chose,

quand tout ce qu'il est, est de Dieu? Nous ne ressemblons pas mal, avec nos prétentions, à ce Guggy, qui voulait toujours être chevalier et n'eut jamais de cheval. Il finit par tomber malade et devint si pauvre, qu'il chevaucha vers l'hôpital sur une tonne à fumier. Pardonne-moi, pieux chrétien, cette plaisanterie. Je pourrais l'effacer : mais je la garde, car c'est une trop juste image de notre sagesse ! (42) »

Je donne ces textes sans commentaire. Quoique les réformés et les protestants insistent beaucoup sur cette thèse, et qu'elle soit restée le fondement de leur dogmatique, il est clair que la vie de la réforme n'est pas là. Ce n'est pas du moins par là qu'elle a si puissamment agi sur le développement des sociétés modernes. Je rappelle néanmoins les observations présentées un peu

plus haut, et comment une doctrine qui portait en elle le germe d'une sorte de fatalisme musulman a pu, dans des circonstances données, servir à affranchir la pensée humaine. Je veux ajouter dès ce moment que Zwingli donne à cette théorie une grandeur singulière, en la portant même en dehors du christianisme : « Ote du magistrat la religion : ce n'est plus un magistrat, mais un tyran. Les deux Caton, Camille et Scipion, s'ils n'avaient été religieux, n'auraient pas été si magnanimes. La religion n'était pas alors renfermée dans les limites de la Palestine : car l'Esprit divin n'a pas créé la seule Palestine, mais l'univers entier. Il a donc nourri la piété chez tous ceux qu'il a élus, en quelque lieu qu'ils fussent (43)... Ils sont dans une erreur complète ceux qui vouent à la damnation... tous les gentils.

Que pouvons-nous savoir de la foi que Dieu peut leur avoir mise dans le cœur? qui n'admire la foi de Sénèque, quand il dit dans sa lettre à Lucilius : « Nous devons vivre comme « si nous étions devant un témoin, penser « comme si quelqu'un voyait au fond de nos « cœurs : qu'importe, en effet, que nos ac- « tions ou nos pensées soient cachées aux « hommes? Dieu les voit. » Qui, je le demande, a mis une telle foi au cœur de cet homme?... La vie éternelle étant à ceux que Dieu a élus, pourquoi osons-nous juger et condamner, quand l'élection de Dieu nous est cachée? Avons-nous été appelés dans ses conseils pour l'empêcher de choisir un indigne (44)? » Nous verrons plus tard des paroles plus explicites encore. De ce souffle divin, communiqué à quelques-uns, en dehors même de l'Église chrétienne, il n'y a

qu'un pas à faire pour arriver à la loi morale, innée et immanente en toute conscience. Et, quoi qu'on doive penser du fond de la doctrine, l'on ne peut méconnaître une singulière vertu d'affranchissement dans un dogme qui, du même coup, brisait le despotisme catholique, et relevait l'antiquité de la longue malédiction que l'Église avait fait peser sur elle.

V.

Zwingli publia ces thèses si hardies quelques jours avant le colloque (45), déclarant qu'elles contenaient le résumé de ce qu'il avait prêché à Zurich, et qu'il était prêt à les discuter et à les prouver par l'Écriture.

Le 29 janvier 1523, près de six cents per-

sonnes se trouvèrent réunies dans l'hôtel de ville de Zurich : tous les curés et prédicateurs du territoire et beaucoup d'étrangers, parmi lesquels des membres des universités les plus rapprochées, avaient répondu à l'appel du conseil : car on était dans une grande attente de ce qui allait arriver. L'évêque de Constance avait envoyé quatre députés : le plus important était son vicaire général Jean Faber, autrefois condisciple et ami de Zwingli, mais devenu depuis son ennemi le plus acharné Ces députés d'ailleurs ne venaient pas pour discuter : ils le déclarèrent eux-mêmes. Ils se flattaient que le conseil les prendrait pour arbitres, ou tout au moins qu'il les consulterait en secret (46); mais leur attente devait être déçue.

Le colloque s'ouvrit par une déclaration du bourguemestre Royst qui exposa le but de

la convocation, et déclara que Zwingli était prêt à rendre compte de sa doctrine. Il invita quiconque avait quelque chose à y reprendre, à se lever et à parler librement. Zwingli renouvela la même invitation. Sur quoi Faber prit la parole : « L'évêque de Constance ne m'a pas envoyé ici pour discuter. Ces questions appartiennent à un concile de toute la chrétienté : si vous preniez une décision, que diraient les autres nations ? Attendons le concile. Si l'on veut discuter, qu'on le fasse au moins devant les savantes universités de Paris, de Louvain, de Cologne. — *Zwingli :* M. le vicaire demande un concile : cette pieuse réunion n'est-elle donc pas une assemblée chrétienne ? Christ dit : Où deux ou trois seront réunis en mon nom, je serai avec eux. Nous n'avons besoin ni de conciles, ni d'universités : nous avons l'Écri-

ture, qui ne peut mentir ni tromper. »

Il se fit ensuite un grand silence. Personne ne prenant la parole, malgré les pressantes instances du bourgmestre, Zwingli reprit : « Je vous en conjure par l'amour du Christ et de la vérité, montrez-moi mon erreur, si je me suis trompé. Je vois parmi vous bien des personnes qui m'appellent hérétique : si aucune d'elles ne se lève, je serai forcé de les appeler par leurs noms, pour pouvoir enfin me défendre ! » Nouveau silence. Un autre s'écrie alors : « Où sont donc ces messieurs qui voulaient nous brûler et parlaient d'apporter le bois eux-mêmes? Qu'ils se montrent donc une fois? Où sont ceux qui ont fait arrêter le curé de Fisslibach et qui le tiennent en prison? Puisqu'ils ne parlent pas, je pense qu'ils vont le mettre en liberté.»

Ceci était directement à l'adresse de Fa-

ber. Il se décida à sortir de son silence : « J'ai démontré, dit-il, à ce curé que l'invocation des saints est conforme à l'Écriture : il a révoqué son erreur. » Alors Zwingli vivement : « C'est Dieu même qui a fait parler le vicaire : l'invocation des saints est l'un des principaux articles que j'aie traités. J'espère donc que M. le vicaire voudra bien nous indiquer les textes qui ont convaincu le curé. » Ainsi s'engagea la discussion, Faber citant la tradition, les conciles, et Zwingli lui demandant toujours les textes de l'Écriture. Le bourgmestre termina la séance en disant : « L'épée qui a percé le curé de Fisslibach n'a pas voulu sortir du fourreau, aujourd'hui ! »

Dans la séance suivante, le conseil fit lire une ordonnance, aux termes de laquelle « personne n'ayant attaqué ou n'ayant réfuté par l'Écriture les thèses publiées par Zwingli, »

celui-ci était invité à continuer de prêcher, comme il l'avait fait jusqu'alors, le saint Évangile et la vraie Écriture, selon l'esprit de Dieu. De plus, il était enjoint à tous les prédicateurs de ne prêcher que ce qu'ils pourraient prouver par des textes de l'Écriture.

Alors Faber déclara qu'il était prêt à discuter devant l'une des universités de Paris, de Cologne ou de Fribourg. *Zwingli :* Je répondrai partout; mais je ne veux pas d'autre juge que l'Écriture. — *Faber :* Quand deux hommes se disputent un champ, ils prennent un juge. Que diriez-vous si je proposais pour juges messeigneurs de Zurich? — *Zwingli :* Dans les choses temporelles, il faut des juges, et là, bien certainement, je ne récuserais pas messeigneurs. Mais dans les choses de la vérité divine, je ne reconnais pas d'autre juge

que l'Écriture. — Le docteur *Martin*, de Tubingen : Vous entendez l'Écriture d'une façon, moi d'une autre : il faut que quelqu'un décide. — *Zwingli :* L'Écriture décide elle-même. *Faber :* — Arius régnerait encore, s'il n'y avait pas eu de juge. — *Zwingli :* Les pères qui ont combattu Arius, l'ont fait avec des textes de l'Écriture, et ainsi c'est l'Écriture qui a jugé. » La question se posait ainsi nettement entre l'autorité et la liberté d'examen. Faber ne répondit rien et la séance fut levée (47).

FIN DU PREMIER VOLUME.

NOTES

CHAPITRE PREMIER.

1. *Schuler*. Huldreich Zwingli. Geschichte seiner Bildung. Zurich, 1819. Ce livre donne avec beaucoup de soin l'histoire du développement moral et intellectuel de Zwingli, jusqu'au moment où il commença l'œuvre de la réforme. Les notes (p. 282-399) renferment un grand nombre de textes importants.

2. *Bullinger*. I, 6. (*Bullinger*, Reformation's Geschichte). Cet ouvrage qui traite de l'histoire de la réforme en Suisse, depuis les premières années de Zwingli jusqu'aux années qui ont suivi sa mort, n'a été publié que dans ces derniers temps (Zurich. 1838-40. 3 volumes). Mais il était très-répandu en manuscrit et a servi de source principale à tous les historiens de la réforme en Suisse. Bullinger fut le disciple, l'ami de Zwingli, et son successeur à Zurich. Sa véracité est au-dessus du soupçon.

3. *Oswald Myconius*, p. 3. Cette biographie, qui n'a que le tort d'être trop courte, a une grande valeur comme venant d'un contemporain de Zwingli. Myconius fut l'ami le plus intime du réformateur de Zurich. Ce petit livre a été imprimé plusieurs fois. Je le cite d'après l'édition donnée en tête de la correspondance de Zwingli et d'Œcolampade, publiée sous le titre

de *Monumentum instaurati regni Christi.* Basileæ· 1592. in-4°.

4. Lettre de Zwingli à ses frères et sœurs. 17 septembre 1522. *OEuvres.* I. 83. Édition *Schuler* et *Schultheiss*, Zurich, huit volumes grand in-8°. Je cite d'après cette édition.

5. *Bullinger.* I, 6. — Oswald Myconius, p. 2.

5 *bis.* Myconius, p. 3.

6. L'on en peut voir le détail dans *Merle d'Aubigné.* Hist. de la réformation. II, p. 400, s.

7. *Myconius*, p. 3-4.

8. *Bernhard-Weiss.* Kurze Beschreibung der Glaubens-Ænderung in dem Schweizer-Land. Ce journal, rédigé par un habitant de Zurich pendant les années 1522-1530, contient un certain nombre de renseignements qui ne se trouvent pas ailleurs. Il est imprimé dans l'important recueil de documents publié par *Fussly*, sous le titre de Beytræge zur Erlauterung der Kirchen-Reformation's Geschichte des Schweitzerlandes (Zurich. 1741-1753. Cinq volumes). Le texte que je cite ici se trouve tome IV, p. 35.

9. Réponse à *Jean Faber.*

10. *Leo Juda.* Préface aux notes de Zwingli sur le Nouveau Testament.

11. *Zwingli.* Amica exegesis ad M. Lutherum. OEuvres. III, 450. *Bullinger.* I, 7. Histoire de la réformation de Bienne dans *Fussly.* L. c. II, 268.

12. Lettre de Zwingli à Wittenbach. 15 juin 1523. — Les lettres de et à Zwingli sont rangées par ordre alphabétique dans l'édition de Schuler et Schultheiss (tome VII et VIII) : je les cite par leur date.

13. *Amica exegesis*, l. c. Je prends ce texte et le

précédent du même ouvrage, dans l'appendice placé par M. Usteri à la suite de sa traduction de la vie de Zwingli, par J.-L. Hess (Zurich. 1811), p. 592.

14. Réponse à Strauss. — OEuvres. II, 1, p. 471.

15. OEuvres. II, 1, p. 477.

16. Cf. sur tout ceci. *Schuler*, l. c., p. 27 et suiv., et *notes* 41-54.

17. *Quinet*, préface de Prométhée.

18. Préface de Zwingli à l'édition de Pindare, par Ceporinus et Cratander (*Bâle*, 1526). OEuvres. IV, 160 seq.

19. Præf. in Apologiam complanationis Isaïæ. OEuvres. V, 548.

20. *Melchior Adamus.* Vitæ theologorum (Francofurti, 1653), p. 27. Cf. *Myconius*, p. 6.

21. Cf. *Schuler*, l. c., note 31, p. 301.

22. Quo pacto ingenui adolescentes formandi sunt. OEuvres. IV, 148 seq.

23. Apologia complanationis Isaïæ. OEuvres, V, 680.

24. Uslegung der Schlussreden. OEuvres, I, 298. Cet écrit, le plus important et le plus étendu de ceux que Zwingli ait composés, est dédié à la commune de Glaris.

25. *Melchior Adamus.* L. c.

26. Bullinger. I, 8.

27. OEuvres de Zwingli. II, 243-257. Zwingli a aussi refait le Bœuf en latin (IV, 145).

28. Ein gœttlich vermanung. II, 2, p. 286.

29. Ein truw und ernstlich vermanung. II, 2, 317.

30. Entschuldigung, etc. II, 2, 301.

31. *Zwingli.* Lettre à Vadian, 13 juin 1517.

32. Bullinger, I, 8. Myconius, 7.
33. Dédicace du livre *de Canone missæ*. III, 83.
34. Bullinger, I, 9.
35. Uslegung der Schlussreden. OEuvres. I, 254.
36. Bullinger. I, 9.
37. OEuvres. II, 1, p. 8.
38. Bullinger. I, 10.
39. Uslegung der Schlussreden. OEuvres. I, 354.
40. Bullinger. I, 15-16.
41. Bullinger. I, 11.
42. Lettre d'Oswald Myconius, 3 décembre 1518.
43. Je citerai seulement sur tout ceci la supplique des prêtres suisses aux confédérés. *Zwingli*. OEuvres. I, 39 seq. Cf. ib. 631.
44. Cité par *Fussly*, l. c. II, 250, 251.
45. Lettre à Uttinger. 4 déc. 1518. Il est remarquable que cette lettre fut acceptée comme une justification complète : elle contient du reste de très-belles choses.

CHAPITRE II.

1. *Bullinger*. I, 12.
2. De vera et falsa religione Commentarius. Dédicace à François Ier. OEuvres. III, 240.
3. OEuvres. II, 1, p. 319.
4. Réponse à Valentin Compar. OEuvres. II, p. 18.
5. Il en composa aussi la musique. — Théodore de

Bèze semble s'être inspiré de l'une de ces poésies dans la pièce qui commence par ces vers :

Seiché de douleur
Tout cuit de chaleur,
Seigneur, tu me vois :
Si te veuil-je encore
O Dieu que j'adore
Louer une fois.

O Dieu, si tu veux
Je scay que tu peux
Me tirer d'icy :
Mais si pour cette heure
Veux que je demeure,
Je le veux aussi.

Ces strophes et quelques autres rappellent, tant pour le sens que pour le rhythme, celles de Zwingli. Mais ce qui est bien au Français banni de son pays, ce sont ces vers touchants :

Adieu, France, adieu,
Qui estes le lieu
Qui premièrement
Au monde me vistes
Et premier ouïtes
Mon gémissement.

O mon pays doux
Je meurs loin de vous
Voire et volontiers
Puisqu'en toi, ô France,
Font leur demeurance
Des saints les meurtriers.

Adieu cœurs unis
Des poures bannis
Qui seuls en ce temps
Maugré toute envie
Passez cette vie
Heureux et contents.

Je cite ces vers d'après M. *Baum* Theodor Beza (Leipzig, 1843). Qu'il me soit permis d'exprimer le regret que le savant auteur, professeur à Strasbourg, ait donné à l'Allemagne ce beau livre qui nous appartenait à tant de titres.

6. Lettre à Osw. Myconius, 30 nov. 1519.

7. Lettre à Myconius, 1520, veille de Saint-Jacques.

8. V. cet écrit : OEuvres. III, 1 seq. C'est, avec les deux poëmes le *Bœuf* et le *Labyrinthe*, la première œuvre imprimée de Zwingli (anonyme).

9. V. sur ceci, *Fussly*. Beitræge. III, 333 seq.

10. Uslegung der Schlussreden. OEuvres. I, 254.

11. Id. *Ibid.*

12. Id. 254 et suiv.

13. Lettre de Fr. Zinck. OEuvres. VII, 179.

14. Bullinger. I, 258 et suiv. Ce sermon ne fut prononcé qu'en 1525, après Pavie ; mais par l'ordre des pensées, il se place ici. Je ne puis citer toutes les occasions où Zwingli s'éleva contre les pensionnaires.

15. Uslegung der Schlussreden. OEuvres. I, 365.

16. *Bullinger*. I, 48.

17. *Zwingli*. OEuvres. I, 355.

18. Ein gœttlich vermanung. OEuvres. II, 2, p. 298.

19. Bullinger. I, 51.

20. Uslegung der Schlussreden. I, 355.

21. Les pièces *officielles* de cette singulière négociation sont données par les éditeurs de Zwingli. II, 2, p. 387-397.

22. Vom Erkiesen und fryheit der spysen. C'est le premier écrit imprimé par Zwingli sous son nom (16 avril 1522).

23. V. les actes dans Fussly. Beitræge. II, p. 15-18.

24. Bullinger. I, 80.

25. Apologeticus *Archeteles*. OEuvres, III.

26. La supplique aux confédérés (en allemand). OEuvres. I, 39 seq. La supplique à l'évêque de Constance (en latin). III, 20 seq. Cf. Uslegung der Schlussreden. I, 326.

27. Commentarius de vera et falsa religione (1525).

28. Voy., par exemple : Lettre de Bucer à Zwingli, 14 avril 1524.

29. *Entschuldigung*, etc. II, 302. — *Kurze underrichtung*, etc. II, 323. Cf. I, 91. Réponse à Valentin Compar. II, 1. Ici il rappelle l'exemple de Guillaume Tell, ce héros de la liberté helvétique, que la calomnie et la haine n'ont pas épargné.

30. Cette lettre se trouve dans les OEuvres. I, p. 83 et suiv.

31. Uslegung der Schlussreden. I, 298, 299.

32. Sermon de la Vierge Marie. L. cit. in fine.

33 Uslegung, etc. L. cit.

34. Vom Hirt. OEuvres de Zwingli. II. — Je prends ces derniers textes dans les extraits donnés par M. Usteri, l. c. p. 350, 351.

35. Lettre de Haller à Zwingli, 8 juillet 1522.

36. *Weiss*. Kurze Beschreibung. Dans *Fussly*. IV, 40, et d'après lui, *Ranke*, Histoire d'Allemagne au temps de la réforme. III, 57, 58.

CHAPITRE III.

1. *Weiss*, l. c., 44.

2. Lettre de Zwingli à OEcolampade, 3 janv. 1527. Cf. *Weiss*, l. c., p. 44.

3. Bullinger (I, 85) donne l'acte en entier.

4. Antwort dem eersamen Rath, etc. OEuvres. II, 2, 413.

5. Réponse à Valentin Compar. II, 1, 17.
6. Lettre à Ambroise Blarer, 1er mai 1528.
7. Réponse à Valentin Compar. Ibid.
8. Id. *Ibid.*
9. Lettre à Ambroise Blarer. 1er mai 1528.
10. Je rappelle à cette occasion les relations suivies qui s'établirent entre l'Église de Zurich et les presbytériens d'Angleterre : Zurich donna une hospitalité généreuse aux proscrits chassés d'Angleterre par le fanatisme de Marie. Il existe à Zurich une correspondance importante entre les églises des deux pays : elle a été publiée récemment en Angleterre.
11. Subsidium de Eucharistia. III, 339. Réponse à Valentin Compar. II, 1, 17.
12. Je dois ajouter qu'il y avait à Zurich deux conseils : le petit conseil, chargé du pouvoir exécutif et des décisions qui exigeaient le secret; et le grand conseil, composé de deux cents membres, élus par les tribus et formant une véritable représentation nationale. C'est celui-ci qui prenait, aux lieu et place de la commune, les décisions relatives au culte.
13. Thèses, n° 34.
14. Thèses, n° 35.
15. Uslegung der Schlussreden. OEuvres. I, 347-359.
16. Ib., p. 366-369.
17. Ib., p. 369-371.
18. Ib., p. 359 et suiv.
19. Ib., p. 366 et suiv.
20. Ib., p. 370.
21. Ib., p. 197-200.
22. Nous reviendrons sur ce point et nous montrerons comment de degré en degré, Zwingli arriva à sa doctrine célèbre sur le sacrement.

23. Ib., p. 317.
24. Thèses, n° 26.
25. Ib., p. 395,
26. Thèses, n° 56.
27. Ib., n° 62-66.
28. *Uslegung*, I, 280, 281.
29. La société contemporaine ne s'y trompa point. Le livre de Luther sur le *Serf arbitre* eut un succès populaire. Les presses des villes protestantes suffisaient à peine à l'impatience du public.
29 *bis*. « Ceux qui croient au Christ sont poussés à cette foi par le Père : voilà l'élection. » Zwingli à Urbain Regius. 16 octobre 1527.
30. Amica exegesis. III, 540. De vera et falsa religione. III, 285. 175. In Lucam. VI, 591. 649. In Jacobum. VI, 272. In epistolam ad Hebræos. VI, 2, 314.
31. *Fidei ratio*. IV, 8. De Providentia. IV, 122.
32. Cf. sur ceci *Zeller*. Theologische Jahrbucher. Tubingen, 1853. Je lui emprunte la plupart des textes cités dans cette page et la suivante.
33. De vera et falsa religione. III, 159.
34. De Providentia. IV, 96, 97.
35. Annotationes in evangelium Matthæi. VI, 1, 241. In Genesim. V, 4.
36. In Lucam. VI, 1, 619.
37. De Providentia. IV, 86, 90. In Genesim. V, 40.
38. De Providentia. IV, 85, 86.
39. De vera et falsa religione. III, 176. De Provid. IV, 79. Uslegung der Schlussreden. I, 277-279.

40. Lettre à Fontejus. (Brunner), 25 janvier 1527. OEuvres. VIII, p. 20-22.

41. Uslegung der Schlussreden. I, 275, 276.

42. Ib., p. 278.

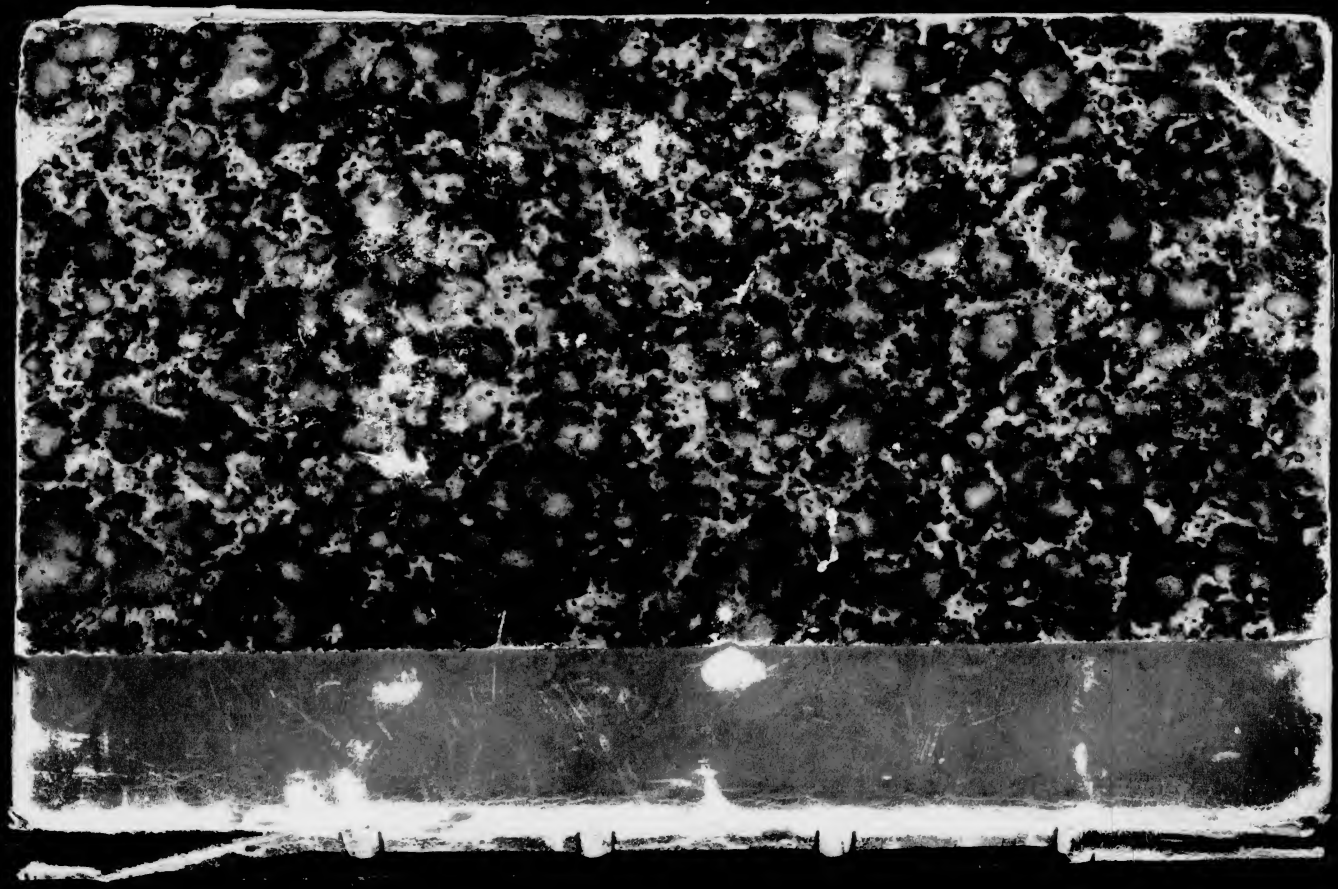
43. Lettre à Blarer, 1er mai 1526.

44. De peccato originali (1526). III, 635.

45. Le Commentaire ne parut que quelques mois plus tard (Juillet 1523).

46. Faber, Réponse aux actes du colloque. OEuvres de Zwingli. I, 107.

47. Les actes du colloque se trouvent dans les œuvres de Zwingli. I, 105-169. — Bullinger en donne un résumé que je suis en grande partie dans le texte. I, p. 97-107.

FIN DES NOTES DU PREMIER VOLUME.

COLUMBIA UNIVERSITY LIBRARIES
0021060452